

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AUTOFICTIONS, TDAH ET AUTRES INFIRMITÉS
SUIVI DE
LABORATOIRE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
YOAN LAVOIE

FÉVRIER 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à mes parents, Louis et Louise Lavoie, pour la confiance, l'amour et le reste.

Merci à Samuel Archibald pour les bons conseils narratifs et les nombreux coups de scie à chaîne dans mes blablas beaucoup trop longs.

Un merci bien spécial et une affection particulière à Virginie, Anne-Marie, Mélanie, Jean-Philippe, Léonie, Marie-Josée, Ian, Laurence, Mélissa, David, Marie et Henri IV l'avorton pour l'ensemble de leur œuvre.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	vi
Première partie : <i>Autofictions, TDAH et autres infirmités</i>	1
Préface	3
Douchebag, whisky et néocortex	5
<i>Épisode 1 : Dossier Martin</i>	12
Quelque part sur Sherbrooke	17
<i>Épisode 2 : L'exercice 3</i>	21
TDAH et pizza pochette	25
Erratum	31
<i>Épisodes 3 : Pain de viande</i>	32
Confession 1	35
<i>Épisodes 4 : Spiritarwwrock!</i>	37
Valéry Colette	41
<i>Épisode 5 : Zoolander</i>	46
Confession 2	49
<i>Épisode 6 : L'ordinateur de 1840</i>	51
Eat my swag avec Paul Giamatti	55
<i>Épisode 7 : Gagnant à vie</i>	63
Total Recall	68
<i>Épisode 8 : Monsieur Ouimet et le Docteur Parano</i>	71
La pathologie dépend toujours de qui pose le diagnostic	75
<i>Épisode 9 : AC/DC come from Costco</i>	82
Salut Bonjour	85
<i>Épisode 10 : Automates et tune up de chakras</i>	91

Confession 3	95
<i>Épisode 11</i> : Juste une fois au camp d'été	97
Biographie non autorisée	101
<i>Épisode 12</i> : Lucie Bruneau	106
Dernière confession	113
<i>Épisode 13</i> : R2-Dégueu	115
Vyvance	122
<i>Épisode 14</i> : La moustache d'Hitler	126
Préquelle à Maxime ou Comment disparaître	133
 Deuxième partie : <i>Laboratoire</i>	137
<i>Préparation</i>	139
La bête	140
Pour en finir avec l'autofiction	142
<i>Prélèvement</i>	146
De l'autoréférence	147
Le Vrai	149
<i>Analyse</i>	153
De moderne à postmoderne	154
L'affirmation de la vie ordinaire	158
L'individu incertain	161
<i>Tentative</i>	165
La part de l'autre et le récit de soi	166
Le deuil de soi qui mène au jeu	170
<i>Sabotage</i>	173

Le (Je)u	174
Six étapes à considérer pour un jeu littéraire de la perte de soi	176
<i>Crépuscule</i>	182
Bibliographie.....	185

RÉSUMÉ

En attente d'un diagnostic du TDAH (trouble déficitaire de l'attention), le narrateur de ce mémoire tente de reconstituer son quotidien par l'écriture. Le projet coïncide mal avec l'arrivée dans sa vie d'un certain Martin, un étudiant particulier qui, sans le savoir, deviendra le cobaye d'une autofiction expérimentale. C'est par une alternance entre ses immersions dans la vie de Martin et ses propres tribulations que le narrateur échafaudera son récit, lequel finira par échapper graduellement à son contrôle. Quelles sont les limites entre l'exposition de soi et l'intimité de l'autre? Où commence et s'arrête la fiction? Peut-on seulement se fier à un narrateur TDAH? C'est à travers ses personnages socialement inadaptés que le roman met des ponts entre écriture et handicap, dépeignant par l'entremise de la première les aléas du second et inversement.

Dans la seconde partie, intitulée *Laboratoire*, l'auteur questionne davantage son processus d'écriture et les différents moteurs ayant alimenté sa démarche qu'il n'explique les rouages du roman qui précède. Il s'agit plus précisément d'une réflexion graduelle échafaudée autour des thèmes de l'autoréférence et de la fictionnalité de l'image sociale. L'ère des réseaux sociaux et de l'autopromotion dans laquelle nous entrons tend de plus en plus à brouiller les frontières entre vie publique et vie privée, authenticité et mise en scène, au point de laisser un flottement de l'identité personnelle qui, en perte de repère, chercherait à se fortifier dans son rapport à l'autre. La visée de cet essai tend donc à observer les diverses résonances du phénomène sur le plan socio-culturel – exposition massive de soi, culte de la personnalité... – pour mieux les mettre en parallèle avec certains artifices utilisés par la fiction. À défaut de grande prétention scientifique, ce laboratoire devrait permettre à tout le moins d'éclairer l'approche autofictionnelle de l'auteur.

MOTS CLEFS : AUTOFICTION, TDAH, QUOTIDIEN, MISE EN SCÈNE, AUTOREPRÉSENTATION, POSTMODERNITÉ, PERSONNALITÉ, PERSONNAGE, RÉFLEXIVITÉ, JEU

PREMIÈRE PARTIE :

AUTOFICTIONS, TDAH ET AUTRES INFIRMITÉS

À mon beau-frère et ami
Michel Grimard, qui s'est
arrêté de vieillir au milieu
de ce mémoire.

Préface

C'est arrivé un peu comme ça. Quand j'ai eu l'idée stupide de mettre Martin dans mon livre. Ben quoi? Il ne faut pas me faire confiance. Je n'ai pas de morale. J'écris sur lui depuis des semaines et il ne s'aperçoit de rien. Rien de ce que je fais vraiment de ma vie, ni de ce que je fais avec la sienne. Alors j'abuse. Je pousse ma loque. J'emplis mes poches de bouts de papiers, d'envers de factures noircis à l'excès et je retranscris tout ça dans mon ordinateur.

Dossier : Martin. Une sorte de copier/coller de sa vie que je divise en épisodes, pour me sortir un peu de la mienne. Celle que j'écris, à temps partiel, entre une maîtrise qui ne finit plus et ce mémoire qui commence mal. « C'est arrivé un peu comme ça », pour un début, on a vu mieux. Mais bon. Des fois les choses arrivent comme ça, font leur affaire, et on se retrouve dans le déroulement sans trop en voir la raison d'être et, encore moins, la perspective d'un point de départ. Alors on trouve un faux-fuyant, une personne cible comme Martin, autour duquel on va monter toute une histoire en format Word, idéalement *Times New Roman* 12 points standard. Puis on descend dans l'écriture, d'une marche à l'autre, en restant tout à fait conscient qu'on parle du procédé lui-même au moment même où on l'écrit, de préférence pour oublier l'idée stupide d'avoir choisi comme faux-fuyant une personne cible comme Martin.

Parce qu'au fond, c'est sa faute. À Martin, je veux dire. Moi, je l'ai déjà écrit, on ne peut pas me faire confiance. C'est vrai. Je n'ai rien demandé. Surtout pas d'en parler, comme ça, en préface, et de gâcher l'incipit qui, soit dit en passant, commençait déjà mal. Mais Martin ne voit rien. Rien de ce que je fais de sa vie, ni de ce qu'il fait maintenant de la mienne. Un ininventable spécimen de piège à con. Je me suis pris dans l'engrenage, ça s'est mis en branle et ça s'est emballé. Ctrl-c, ctrl-v, d'un épisode à l'autre, je copie-colle des bouts de sa vie en tablant sur mon manque de morale pour me disculper. Je suis épouvantable et la situation, loin de s'améliorer, l'est autant sinon pire. À l'heure actuelle, j'éprouverais sans doute beaucoup de mauvais sentiments comme la honte et la culpabilité si je n'avais pas trouvé de manœuvre pour prétendre le contraire comme certaines tournures de phrases dont celle-ci fait partie. Mais bon. Si s'empêtrer s'avère facile, reste à trouver comment sortir.

En attendant, entre une maîtrise qui ne finit plus et ce mémoire qui commence mal, je continue de retranscrire la noirceur excessive des revers de factures et des bouts de papier qui remplissent mes poches. Chaque nouvel épisode enregistré au dossier « Martin » m'apparaît comme un monstre hors de contrôle, une sorte de Frankenstein engendré par une inconséquence irrécupérable. En l'occurrence, la mienne. Celle que j'écris, à temps partiel. Un mélange de toutes sortes d'événements rapiécés; des bouts de moi-même, des autres, des ombres, des mirages ou des scories qui me permettent d'oublier Martin en diluant mon existence et mes pertes d'attention dans des histoires déficientes ou carrément dégénérées. Tiens, justement, en voilà une.

Douchebag, whisky et néocortex

Rien qui ne bouge trop vite ici. Ni les gens ni les meubles, ni les réparateurs de machine à café. J'ai repris, sur une table à l'entrée, la même revue pleine de microbes qui y traînait la dernière fois. Un truc *Science et quelque chose*, perdu dans un amas d'*Échos vedettes* et de magazines plates. Cellulaire en grève, il fallait bien un remplaçant pour occuper mon attention. Un bon bout, en tout cas. Ce que les pilules lui permettent de canaliser. Ce qu'elles bousculent et déplacent dans ma tête comme un déménageur de début juillet. BANG. Ça se démène d'une pièce à l'autre, de porte en porte, d'aire en aire de mes cerveaux qu'on présuppose au nombre de trois. C'est ce que ça dit, dans ma revue. Félicitation, vous avez trois cerveaux. Eh ben. Trois cerveaux qui, à ce qu'il paraît, se seraient formés à tour de rôle au cours de l'évolution.

Le cerveau reptilien ou primitif (-390 millions d'années) s'occuperait des fonctions biologiques fondamentales : instincts primaires, reproduction, organes vitaux, etc. Il serait presque identique à celui des autres espèces animales : chats, chiens, chevaux ou furets albinos.

Le cerveau limbique ou moyen (-45 millions d'années) générerait les émotions, la motricité, l'équilibre et la mémoire procédurale : habitudes, savoir inné, ce qui relève du sensoriel. Ce serait grâce à lui si on en vient à toujours répéter les mêmes gestes sans trop réfléchir, comme remettre la pinte de lait au frigo ou rouvrir sa page Facebook pour la énième fois de la journée.

En fait, le seul des trois cerveaux qui nous différencie vraiment du furet albinos serait le plus récent, le néocortex (-1 million d'années). Contrairement aux deux autres, celui-là serait souple, adaptable et disposerait de capacités d'apprentissage quasi infinies. Ses données lui seraient transmises par la famille, la civilisation, la culture; chose qui s'avère plutôt pratique pour développer quelque aptitude de base propre à tout homo sapiens en règle comme le langage, le raisonnement, la conscience, la mémoire déclarative et le rapport à l'espace-temps. Ce qu'on dit moins, par contre, c'est que si l'extrême malléabilité du néocortex lui permet de s'accroître à une vitesse impressionnante, rien n'exclut pour autant la possibilité du scénario inverse. Comme quoi notre cerveau le plus récent – celui-là même qui nous permet d'évoluer,

de s'adapter, d'améliorer notre technologie, notre conduite – pourrait aussi, du jour au lendemain, effacer tout son outillage de construction.

Ça pourrait expliquer pourquoi hier soir je me suis fait traiter de douchebag. Le terme est tellement galvaudé qu'on ne sait plus trop comment le recevoir quand quelqu'un nous l'accrole. Pour moi, c'était une première. Avant ça, j'avais toujours cru qu'un douchebag, à part une poire à lavement, c'était un bipède rempli de créatine qui cherche les partys Coors Light, tripe sur les chars et s'adresse à son interlocuteur par des amorces familières comme « heille, le gros ». Mais paraît qu'un douchebag, c'est aussi un crétin sans émotion, voire un cave de chez cave. Les deux explications ensemble nous donneraient quelque chose comme un douchebag en pleine puissance, si on veut, l'idéaltype du parfait douche. Bref ce à quoi, hier soir, je devais probablement ressembler.

Djoche m'avait donné rendez-vous dans un bar. It's on me, dude, il a dit dans son franglais habituel, comme si j'étais trop innocent pour ne pas voir le plan derrière. Parce que toute la planète sait trop bien que quand Djoche paye la traite, c'est pour se donner le droit de nous casser les oreilles avec ses problèmes de couple. La rencontre devait se faire dans le dos de sa blonde, incognito, top secret, dick, shut the fuck up. Pour quiconque demanderait, je ne serais pas avec lui, mais avec un être fictif qu'à sa demande, un peu plus tard, je nommerai Djoche.

La place était un trou à rats. C'est connu, les gens « hip » sortent dans des trous à rats parce que c'est trash et ouvrier. Parce qu'une moustache en fer à cheval sur un panache d'O'Keefe accroché à un mur de bois dans un bar revampé au milieu des condos d'un quartier pour béesses, c'est cool. Comme on a fait le tour de tout, on récupère des vieux courants pour faire une grosse poutine avec – époques, styles, babioles, mélangés, gros fatras d'éléments disparates – un truc baroque troisième degré pour oublier qu'on va nulle part en glorifiant les temps naïfs où les Ginette et Jean-Claude de ce monde incarnaient encore un semblant d'authenticité. De fait, les trous à rats se convertissent un après l'autre en bars « trendy » aux apparences de trous à rats. Les vieux de la vieille, les vrais de vrais, pendant ce temps-là – J-C, Ginette – désertent la hutte, colonisée par des tribus aux belles lunettes et aux jeans trop serrés. C'est ce que j'étais en train de noter en me pensant plus fin que tout le monde quand Djoche est arrivé avec sa face d'agent M.A.D.

Tu dis fuck all à personne, han? Il avait tenu à sortir dans cet endroit précis, dans ce quartier précis à cette heure précise, mais n'avait pas précisé qu'il désirait rester à l'intérieur alors qu'il faisait 30 degrés dehors. C'est tout juste s'il ne s'était pas pointé en imperméable avec une fausse moustache, des verres fumés et un journal de camouflage. Tsé, dude, la ville est pas si huge que ça, han...

En étirant continuellement son cou, Djoche regardait partout, tout le temps, comme une espèce de suricate. C'est en scannant chaque visage un à un qu'il a déposé sur la table ses clés, son androïde et ses cartes d'identité. Je voyais ça comme un préambule à son vidage de sac. Thanks for coming, bro, appreciate. Rien là, Frank. Euh... je veux dire... Djoche. Djoche dit tout le temps que je suis son bro, même si on se connaît depuis même pas six mois. C'était pendant un souper de couple, je me rappelle, on avait fini par se paqueter sur la galerie étant donné qu'à ce moment-là nos bonnes femmes nous tombaient respectivement sur les nerfs. Depuis, je m'étais libéré, lui n'avait pas osé, on était rendus là.

Première tournée. Djoche commande deux pintes et huit choûteurs de whisky. Le serveur esthétiquement trop cool pour nous part derrière, revient devant, met tout ça sur la table. Djoche sort un montant de sa liasse encore au chaud dans son enveloppe de paye, ça fait « big shot ». Tip au serveur, coup de choûteurs, ça décolle...

Elle me fait fucking chier, me donne presque pas d'attention, me contredit tout le temps, c'est awkward, j'ai l'impression qu'elle parle dans mon dos, qu'elle est avec moi juste pour le cash, je suis trop ci, pas assez ça, on fucke aux équinoxes, I'm fuckin' pissed... Ben, pourquoi tu restes avec elle, d'abord? Temps d'arrêt, réflexion... Search me. Coup de choûteurs à nouveau, descente aux enfers.

Chaque fois qu'il en cale un, Djoche se sent obligé de cogner son verre à répétition sur la table comme un gros attardé. Comme si le fait de cogner le verre rendait le contenu moins dégueulasse. Une façon comme une autre d'attirer l'attention, de montrer à tout le monde qu'il est capable d'en prendre. Les chimpanzés alpha font à peu près les mêmes sparages.

Deuxième tournée. Blablabla, blablabla, Djoche continue d'aligner les choûteurs. Moi je le suis, l'écoute, comme je peux, je m'agrippe à ma pinte. Choûteur/bière/choûteur/bière. Je me nettoie la dalle avec la rousse de la maison pour diluer un peu l'affaire. Je n'ai jamais vraiment été un grand fan des alcools forts. Premièrement, je n'aime pas le goût, ça me lève le

cœur et, deuxièmement, je perds la tête. Mon néocortex s'en remet séance tenante au cerveau reptilien et mon limbique tombe en mode veille. Il me fournit à peine de quoi me mouvoir, aligner des mots et ne pas oublier Cellulaire, si j'ai de la chance. Avec la bière, par contre, je peux boire toute la nuit. Les seuls impairs que je risque de produire : parler beaucoup ou m'endormir. La bière n'atteint peut-être qu'une partie de mon limbique : les émotions, la motricité, l'équilibre. De toute façon, le fort, rien d'autre à dire, ça ne me va pas. Si j'en ai pris ce soir-là, c'était pour être poli, par solidarité, pour accompagner cet imbécile de Djoche dans son désarroi. À peu près là où on reprend.

Énième tournée. Ça sent l'alcool à friction. Je ne saurais confirmer s'il y a plus de choûteurs que la fois précédente ou si mon champ optique s'est kaléidoscopé. Chose certaine, mon panoramique a bien dû rétrécir de moitié. Je ne vois plus sur les côtés. Je ne sais pas trop combien ça fait qu'on ingurgite, mais bien assez, visiblement, pour que Djoche retrouve son courage. Bon, dude, t'es fucking right... on continue sur la terrasse! T'es sûr? Mais si ta... Il m'interrompt catégorique en cognant son dernier choûteur sur la table : Qu'elle mange d'la fucking marde! Si ça fait pas son affaire, damn it, la bitch, qu'elle DÉCÂLICE!

Ixième tournée. Le soleil m'aveugle. Je ressens une légère chute de pression. Nous voilà maintenant dehors, assis à une table de filles. Non, en fait, il y a aussi des gars, mais un est gai, et les autres ont l'air louzeurs. En tout cas, plus que nous. Des petits intellos qui étudient en chépaquoi. Ils font presque abstraction des filles et philosophent sur les mégots du cendrier. Djoche réclame encore un nombre aléatoire de God damn fucking choûteurs pendant que je redescends l'échelle humaine jusqu'à l'homo habilis. Je prends plaisir à devenir de plus en plus épais. D'autant quand les autres gars s'entre-masturbent et que les filles ont plus envie de s'amuser que de formuler des théorèmes.

Zédième tournée. Je ne me sens plus, ce n'est plus moi. Yoan, une espèce de personnage gros-colon-budweizer-beach-party – un alter ego qui ne sommeille jamais trop loin – décide que c'est à ce moment-là qu'il sort. POUF. Magie. Plus les gens sont sérieux, plus l'alcool entre en jeu, plus Yoan apparaît. Il peut surgir à peu près n'importe quand, n'importe où, quand l'atmosphère devient pédante ou juste, comme ça, des fois, quand j'écris. Yoan sort de sa boîte et gigote au bout de son ressort comme un gros épais. Plus les gens deviennent

chianti, plus les verres se remplissent, plus Yoan pulvérise et plus moi je disparaissais dans un vomi d'ignorance et de réfutation (référence à Socrate, que je suis donc brillant). Seul problème : on partage la même face. Pas Socrate, Yoan.

Tournée sans moi. Je ne porte plus attention à Djoche. Une fille m'a remplacé dans mon rôle de soutien. Yoan a réussi à se mettre chum avec l'homosexuel, le seul gars de la table qui est doté d'un sens de l'humour. Ça tombe bien, sa meilleure amie m'était tombée dans l'œil. Celui qui voit encore un minimum. Le même qui me permet, entre autres, d'observer les dynamiques d'un inverti quand un douchebag spotte son amie. Je m'explique...

L'ami gai, en général, c'est un peu comme une sorte de dépisteur. Il connaît l'homme dans ses bas-fonds, parce qu'il en est un, mais possède aussi la sensibilité de la femme. C'est ce côté-là qu'il cherchera en vous. Cette fragilité, cette honnêteté, ce respect qui vous fera gagner son approbation. Quand on réussit à mettre l'ami gai de son bord, ça donne des points pour la suite. C'est un peu comme le dernier tableau de Mario Bros avant d'entrer au château. Une fois traversé, restent juste quelques petits obstacles à franchir avant de combattre le monstre final et de gagner le cœur de la princesse. Le problème, c'est que, souvent, le monstre, c'est vous.

Refill de bière. Pour un moment, on aurait cru que la fille me portait un certain intérêt. Je pense même qu'elle me trouvait « amusant ». En tout cas, elle avait l'air de saisir la presque ironie de mon personnage débile. Jusqu'à ce que l'ami gai s'en aille. Ouch. On repassera pour la notion du temps. Nébulosité, ondulation, vapeur, flou, allez savoir, d'un coup, tout décide de s'en aller vers une décrépitude patente. Tous les idiots et idiotes, intellos et connasses de la table commencent à pogner les nerfs, alors que je continue sans broncher à leur parler du programme de la CAQ. Gang d'épais... Et la belle fille (c'est quoi son nom déjà?) qui commence à me prendre au sérieux. Influence des pairs, convainquant, mais quand même. Yoan ne s'en ira pas. Il ne démordra pas. C'est lui qui leade, l'animal. Moi je ne vois plus que des morceaux de personnes, une masse de son, des contours ondulés, c'est déjà ça.

Whitney Houston, ça va pas ben. Je me rappelle avoir capté au vol une référence à Bukowski que les intellos avaient lancée comme pour rire de mon personnage à son insu. J'ai

ri aussi sans m'en rendre compte et ça les a un peu mêlés. Pas de stress, les boyz, je me suis dit, le gros colon reviendra bien assez vite pisser sur son territoire.

Ça s'est un peu passé comme ça. Littéralement, je veux dire. C'était soit de la bière, soit du fort, soit de la pisse. Renversé quelque part, sur la table, je ne sais plus. Ce segment-là n'existe plus. Aucune idée de ce que j'ai pu faire, de ce que j'ai pu dire. En fait, peut-être un peu. De la grosse MARDE. N'en reste qu'un vague souvenir, celui d'avoir brandi aux yeux de tous, sur fond sonore whitneyhoustien, un élément qui ressemblait dangereusement à mon pénis. Ça y est, tout le monde s'en va. Activité des fonctions primaires, je décide de partir à la quête d'une ou deux squaw de consolation. Mauvais plan.

Trou à rats, intérieur/soir. Je pense que j'ai perdu ma chemise. Mes jeans sont comme mouillés-pas-normal. En sortant des toilettes, vision monolithique, je spotte l'amie du gai de loin sur le bord de la porte. Pas encore partie? je baragouine en moi-même comme une espèce de cousin déficient de Chewbacca. Gneuh. C'est quoi son nom, déjà? En gros louzeur, je me retrouve devant elle, désespéré, désemparé et la supplie en marmonnant : Fais-toi s'en pas, je suis pas comme ça pour vrai, c'est un personnage. Je suis un bon gars, dans le fond... je fais presque du bénévolat.

Il me semble avoir remonté ma flaille quand j'ai demandé son numéro. À peine le temps de prendre le fixe qu'une paire de seins a répondu : Es-tu malade! t'es juste un hostie de gros douchebag! Vlan. J'ai regardé derrière pour voir à qui elle s'adressait, faut croire que c'était à moi. Elle s'est retournée super vite et ses cheveux m'ont laissé dans l'envol une odeur de fruits frais. Sorte de shampoing *Fructis* ou une marque du même ordre qui fait jouir les bonnes femmes dans les pubs nébuleuses. Les genoux m'ont flanché. J'ai tenté de la retenir en grognant je ne sais plus trop quoi de je ne sais quelle façon à je ne sais quelle fréquence. Dû insister pas mal parce qu'une autre paire de seins a retenti d'un coup et a crié : DÉCÂLICE, FUCKING CAVE.

Ça m'a rappelé Djoche. Je l'avais oublié. Même pas vu partir. Penserais pas trop le revoir. En tout cas, pas ce soir. Je suis rendu en mode réflexe. Geste rapide de la main sur ma poche d'en arrière : Ouf, Cellulaire toujours là. Je texte mon limbique, mon néocortex, pas de réponse, juste une note : Cellulaire hors d'usage. J'égratigne mon cadenas et saute sur mon vélo. À tribord, un buisson. On a fait connaissance et je me suis endormi. Vélo par-dessus

moi. Quand j'ai rouvert les yeux dans ma flaque de vomi, je me suis senti brusqué. C'était deux policiers qui demandaient mes cartes. Aucune idée de l'heure qu'il était.

Monsieur Lavoie? J'entends mon nom, je ne suis pas sûr. Un temps d'attente, silence autour, mes yeux focussent. Les mots, les signes, les lignes, j'accroche. Perché sur ma concentration interne, coupé du monde, du reste, j'oublie. Je ne suis plus là. Complètement submergé. Absorbé, enfoncé, dans une pensée perdue du système neuronal de je ne sais quel cerveau. Une seule ligne d'horizon, un seul point d'intérêt, jusqu'à ce que l'extérieur, gros comme un gros buisson, me percute à coup de branches. MONSIEUR LAVOIE.

Je descends la revue, une madame me regarde. Silence environnant, trois personnes dans la salle. Elle répète la même chose, précédée d'une question : Êtes-vous monsieur Lavoie? Je réponds par un « oui » pour la réconforter sur mon identité. De derrière son comptoir, elle me fait le sourire normatif d'une femme de son âge qui occuperait son rôle et conclut gentiment : Le docteur vous attend.

ÉPISODE 1 – Dossier Martin

Au bout du couloir jaune-rouge-McDonald, la clenche claque et la porte automatique du 108 s'ouvre lentement. L'ouverture s'accompagne d'un tintement sonore désagréable qui rappelle le Fail buzz d'un mauvais quiz télévisé. L'impression de se tromper, d'être dans l'erreur, d'avoir fait fausse route. Comme d'habitude. L'objectif prend de l'ampleur, le couloir rétrécit et la porte se referme. La clenche claque, à nouveau, derrière moi, je suis là. En plein cœur du vaisseau. Avec mon quatrième vélo de l'année en attente de vol et mon casque difforme qui me donne l'air d'un gland. L'habitacle? Grand, blanc, vide. Non, pas vide. Plutôt, spacieux. Tout est bien dégagé, longe les murs, facile d'accès, rien dans les jambes. Feng shui, mettons. Beaucoup de livres, peu de chaises, une petite plante, sur l'étagère, à moitié morte. À côté d'un vieux système de son début 2000 aux allures d'R2-D2.

Équipage : Martin. Capitaine. Installé dans sa chaise, avec son livre de bord de deux mille cinq cents pages. Parce que Monsieur lit des briques. De la science-fiction, à peu près tout ce qu'il lit. Son créneau, il dit. Bouquin grand ouvert, nez collé sur les pages, sa routine. Pour me saluer – en tout cas, c'est ce que je présume – il se relève la tête et m'envoie, cru comme ça : Sais-tu s'ils ont sorti un nouveau Star Wars? Est-ce que je suis censé savoir s'ils ont sorti un nouveau Star Wars? Il me pose la question à chaque fois comme si, par une force centrifuge intergalactique, la science-fiction avait cessé de m'emmerder. Même s'il sait pertinemment que je n'y connais rien et n'y veux rien connaître, Martin m'en parle tout le temps. Quand il n'est pas en train de chialer ou de s'apitoyer sur son sort. Tant qu'à subir des litanies, je préfère encore qu'il me parle de la Grèce antique. Au moins, ça me donne l'impression d'apprendre quelque chose. Parce que Monsieur étudie le grec ancien. Non mais, à quoi ça peut bien te servir d'étudier le grec ancien? À quoi ça peut bien te servir d'étudier la création littéraire?

Touché.

À la journée longue, quand il n'étudie pas, Martin lit de la science-fiction. Sinon, il écoute des séries télévisées du même ordre, des trucs américains doublés en français du genre *Twilight*, *True Blood*, *Andromeda* ou n'importe quoi classé 13 ans et moins qui vient avec des vampires, des succubes ou des vaisseaux spatiaux. Martin : J'ai déjà fait ma liste de Noël, ma mère est supposée m'acheter la dernière saison d'*Albator*.

Eh ben. Le problème, c'est que son créneau, comme il dit, est assez limité. Il ne comprend pas bien l'anglais, n'aime pas lire les sous-titres, ce qui l'oblige à s'en tenir aux doublages, plus rares sur les étalages. Pourquoi tu télécharges pas? Martin prend un air pétrifié comme si je lui avais demandé d'aller faire une banque : Es-tu fou, tabarnac! C'est illégal! Puis rajoute : Je connais un gars qui s'est fait arrêter par les services secrets pour avoir téléchargé une série...

Martin a vingt-huit ans bientôt vingt-neuf. Il n'a jamais baisé, comme en témoignent les Transformers en autocollants sur son mur de chambre à coucher. Il est encore totalement dépendant de sa mère et ne sort jamais de chez lui sauf pour aller à l'école. Je crois bien être la seule personne qu'il fréquente. À part sa mère, justement. T'aurais pas envie, des fois, de te faire une blonde? Es-tu malade, calvaire! Si j'arrive pas à comprendre ma mère, je sais pas comment je pourrais comprendre ma blonde... En plus, les filles, c'est rien qu'un paquet de trouble. Ça veut tout gérer, tout contrôler, c'est manipulateur, blablabla, blablabla...

Martin ferme sa brique de deux mille cinq cents pages et s'en va tout bonnement vers la salle des commandes. Viens avec moi, je vais te montrer ce que j'ai mis sur ma liste de Noël. Misère. Est-ce qu'on est vraiment rendus devant son ordi à regarder la liste de Noël d'un homme de presque trente ans?

Quelques années-lumière de chargement de page et nous voilà maintenant sur un site de séries pour ados. Martin, ton ordi va vraiment mal. Je le sais, calvaire, j'ai passé un scan rapide à matin, ça lui a pris trois heures et il a rien trouvé... c'est quoi le problème, tu penses? J'hausse les épaules, le ventilateur de l'ordi décolle à fond de charge. Martin : Ah, tiens, regarde...

Son grand doigt d'E.T. me pointe l'image d'une série, juste à côté des Pokémons et de *Dragon Balls*. Ça, c'est *Lightning Point/Alien Surf Girls*... connais-tu ça? Non. Tu connais pas ça?? Pas plus que la première fois que tu me l'as demandé. Martin me fait une face comme si j'étais complètement débile. Ça manque à ta culture, mon chum! C'est bon en tabarnac!

On dirait bien.

Clique là, il rajoute.

Je clique là, vais voir sur l'autre site, pilote la souris en m'essuyant la face de ses postillons. Le curseur me fait chier. Trois pages s'ouvrent en même temps, tout se souligne en

bleu, je commence à perdre patience. Prends-le comme tu veux, Martin, mais ta souris est aussi déficiente que ton ordi. Il prend son air piteux, sa mine officielle et répond : Je vais te dire, mon chum, y a pas grand-chose d'efficient dans ma vie...

Bon, il recommence à chialer. Après une autre année-lumière de plainte anémique, la page s'ouvre enfin sur un autre site du même genre. Martin me regarde le plus sérieux du monde : T'es rendu où, toi, dans les Power Rangers? Pas bien loin, je réponds. Moi, je suis rendu au dernier DVD, *L'Autre Galaxie*. Ah. En fait, c'est une numérisation de la septième saison de la série qui passait en 1999. Eh ben. As-tu vu la sixième, au moins? Non. Martin grimace : T'es pas trop à jour dans les Power Rangers...

La sécheuse fait un bruit de navette spatiale. Je prends ça en note sur une feuille d'imprimante. As-tu faim? Quoi? AS-TU FAIM? Euh, non non... pas vraiment. Je laisse mourir un beau silence de deux secondes : Ben... peut-être un peu. Hypocrite. Quand je vais chez lui, je fais toujours exprès de ne pas manger avant parce que je sais que son frigo est rempli à craquer de bouffe du Costco payée par sa mère. Je mets des trucs au four, bois toute sa liqueur et m'empiffre de crème glacée extra brisures de chocolat.

J'ouvre son congélateur. Ailes de poulet, *Pogos*, *Michelina's*... l'embarras du choix. Martin lève son grand doigt d'E.T. en l'air : Fais-nous donc cuire des ailes, tabarnac. Puis précise : Celles avec des épices, pour décupler nos capacités psychiques. Tsé, comme dans *Dune*!

Ok... Des ailes épicées avec... rien d'autre... c'est déjà dans le four. Un p'tit verre d'eau? Pourquoi, calvaire? Y a des cannettes de liqueur brune dans le frigidaire...

Mais oui. Trop vrai. Pourquoi boire de l'eau quand il y a de la liqueur? Et puis, de l'eau, de toute façon, Martin n'en boit pas. Fait trop pisser. Pis ça goûte rien. Bons arguments, on passe à table.

J'ouvre les cannettes, CRITCH, place les pailles dedans, SLUP, ça commence à sentir les ailes de poulet. Le genre d'odeur qui sent bon, mais en même temps, pas vraiment. Histoire de nous mettre en appétit, Martin nous parle de sa marde. Toujours quand on mange qu'il aborde ce thème-là. Il m'explique, dans les moindres détails, à quel point ça sort en geyser, à quel point ça pue et que l'anus lui brûle. Ça lui colle au cul, lui irrite le trou de balle et tout et tout. Ça l'amuse bien. Quand il en parle. Il se tord de rire et crache sa bouffe un peu partout. Je

dois rester aux aguets pour éviter ses postillons. Il mange comme un enfant de deux ans. Il en a plein autour de la bouche, sur les mains, les vêtements, on peut voir toute l'évolution de sa nourriture quand il parle. Parce que la gueule ne lui arrête jamais. Ce n'est pas compliqué. Quand il ne parle pas de marde ou de science-fiction, il chiale. Puis il sacre. Il n'a pas d'argent, s'emmerde chez lui, ne trouve pas le DVD qu'il cherche, son ordi marche mal, il a des plaques derrière la tête, des cors aux pieds, est entouré d'incompétents... à la longue, ça pompe. Pendant ses éditoriaux, ses yeux, parfois, peuvent se mettre à rouler comme des billes. Ses globes partent lentement dans un sens et reviennent tout à coup à leur endroit initial. Ça me donne mal au cœur. Martin mastique son aile de poulet et brandit l'os dans les airs. À matin, tabarnac, je me suis réveillé dans mon pet! Puis il part à rire à s'en arracher les poumons. Prends donc une gorgée de ta liqueur, je lui dis. Je te le jure, mon chum, j'ai failli y passer!

Encore quelques années-lumière plus tard, Martin finit sa crème glacée. C'est dégueulasse. Il faut vraiment que quelqu'un lui apprenne à manger. Ouin, ben c'était bon en tabarnac! Une fois de plus, c'est moi qui ramasse, qui fais la vaisselle. C'est bien moi, ça, avec mon grand cœur... Des fois je me dis que j'en fais un peu trop pour lui. C'est vrai. Ce gars-là est une vraie loque. En plus, il me déprime. Bon, ça repart...

Pourquoi tu penses que mon ordi est aussi lent? Ben... peut-être parce qu'il est plein de virus... Penses-tu que mon antivirus est assez performant pour couvrir toute ma mémoire vive, mes médias amovibles et mon système d'exploitation? Visiblement, non. Il me repose toujours les mêmes questions techniques sur son maudit ordinateur de 1840. J'ai beau lui répéter que j'y connais rien, moi, aux ordi, que tout ce que je sais faire avec un ordinateur, c'est taper dans Word et visionner de la porne.

Le soir tombe, il commence à faire noir, ça va de soi. Quand est-ce que tu vas revenir? Je fais semblant de regarder mon agenda sur Cellulaire, pianote un peu et constate que je n'ai aucun message depuis trois jours, à part Martin. Je suis pas mal occupé la semaine prochaine... on se tient au courant. Je me lève de table et ramasse mon casque-gland que j'ai laissé en arrivant sur son divan laid. Martin se dirige péniblement dans la même direction que moi. Probablement pour aller regarder une série américaine doublée ou lire un livre de deux mille cinq cents pages. Il prend la télécommande, actionne le bouton, la clenche claqué et la

porte automatique s'ouvre au son du *Fail buzz*. Le couloir jaune-rouge-McDonald revient graduellement, j'agrippe mon vélo.

Il ne dit jamais rien quand je pars, je ne sais jamais quoi dire non plus. Son silence me rend mal, mon malaise le rend coi. Je vise le couloir, je n'ai pas d'émotion. Dans le cadre de la porte, une préposée se montre la face. On se croise du regard et Martin fixe le sol. Planté au milieu de mon erre d'aller, à égale distance entre elle et moi. Il ne regarde personne, ne dit plus un mot, ne fait plus un geste. Complètement immobile. Comme pour confirmer formellement mon départ, j'émet un « bye » un peu chétif puis, en me précipitant pour sortir au plus vite, les yeux accrochés au jaune-rouge-McDonald du couloir, je m'enfarge dans son fauteuil roulant.

Quelque part sur Sherbrooke

Mes voisins sont des morons. Moron de l'anglicisme, comme dans imbécile congénital. A1 pour la stupidité. Une bande d'ados attardés qui restent à huit dans le même appart, qui jouent aux jeux vidéo et qui sont biologiquement incapables d'arrêter de crier. S'ils criaient des choses brillantes, ce serait déjà ça. Mais Raymond Lévesque n'habite pas là. Et moi je n'arrive toujours pas à écrire mon mémoire. Incapable de me concentrer. Juste trois choses à faire et même pas foutu d'en commencer la moitié d'une. Je m'éparpille, m'étends, m'épands, me cherche, me perds. J'irais bien dans un café, mais les gens sont pour moi une source inépuisable de distraction, alors je reste ici. Je paye déjà assez cher comme ça. Les morons d'à côté n'auront pas le dernier mot.

Je sais ce qu'ils font parce que ma fenêtre donne sur la leur. Un étage plus bas. Une chance. Parce que ceux du troisième sont en plein dans ma mire. Devant la fenêtre de mes quatre murs. Ceux-là sont tranquilles. J'entends leurs conversations, des fois. Pas des « prix Nobel » non plus, mais tranquilles. Ils ne ferment jamais leur maudit rideau et c'est leur salon que j'ai dans la face. On se croirait dans *Rear Window* d'Alfred Hitchcock. Vue principale : le gars et la fille, assis sur leur divan. Passionnant. On dirait une sorte de mise en abyme pour les pauvres. Moi, devant ma fenêtre, qui a l'impression de regarder un téléroman plate, regardant un couple plate qui regarde vraiment un téléroman plate. Ils sont tellement captivés qu'ils ne s'aperçoivent même pas que, de l'autre côté, y a un gars en bobettes qui écrit sur eux.

Bon, le voisin aussi vient de se mettre en bobettes. D'la marde. C'est peut-être une stratégie. J'enlève les miennes. Je ne fermerai pas le rideau. Je veux dire, le drap. J'ai besoin d'air. Quand je m'étire le cou un peu, j'arrive à voir le ciel. Au-dessus du mur de brique. Qu'il le ferme, lui. Ou elle. Ils sont quatre, dans cet appartement-là. Quatre Français. Thierry, François, Romain et... la fille. Elle, je n'ai jamais entendu son nom. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est beaucoup trop belle pour eux. Et qu'elle rit comme une conne. Un rire de Française conne. Il y a beaucoup trop de gens autour de moi.

Quand on est pauvre, c'est comme ça. On est tenu à partager les germes des autres. Sans parler de mon colocataire. Un ami d'un ami d'une amie. Tonio. Latino. Colombien, plus précisément. Je cherche encore une bonne joke de poudre à lui faire. Il a tellement dû en

entendre que j'ai besoin de la travailler. Sinon, j'imagine que les femmes doivent être notre principal sujet de conversations. De quoi parler d'autre avec un Latino? On parle de folles, de moins folles ou de pas folles pantoute. Tonio continue de penser que toutes les Québécoises le sont même si, moi, je maintiens le contraire. Il dit que c'est parce que j'ai grandi ici. Je dis que c'est parce qu'il est cave.

Nos discussions se passent la plupart du temps dans la cuisine, café en main, c'est là qu'on se croise. Tonio doit en boire quarante-huit par jour. Parce que la Colombie ne produit pas que de la coke. Savais pas. Pensais que tout le monde était poudré, là-bas. Faut dire que je ne suis jamais sorti du Québec et que je regarde seulement TVA ou les voisins d'en face. Thierry et la fille viennent d'allumer la télé. Lui toujours en bobettes et, elle, toujours trop belle pour lui. Ils passent des commentaires en français de France, des phonèmes arrondis d'onomatopées, je n'entends pas trop. La télé les enterre. Les morons du deuxième font gneuh! gneuh! comme d'habitude. Hey! Wie geht es dir? Nicht schlecht... je réponds en remettant mes bobettes.

Depuis une semaine, on a un nouveau coloc. Une fille. Allemande. Blonde. Sandra. Je trouve que ça ne fait pas trop Allemand comme nom, mais bon. Tant qu'à ça, Yoan, ça ne fait pas trop Québécois de souche non plus. Je me rappelle encore la tête du plombier quand je lui ai dit mon nom. Tu viens d'où? Ben, du Québec. Yoan, c'est roumain, ça. Euh... pas nécessairement. Ça peut s'ajuster à pas mal de pays : Yoan, Joan, Johann, Juan... Non non, c'est roumain. Ah. Demande à tes parents, tu dois avoir des ancêtres de la Roumanie. Bon, si tu le dis...

Sandra va rester chez nous un an. Je lui donne un mois. Si on ne la fait pas fuir avant. Il y a toujours un certain roulement sur le troisième coloc. Tonio prend surtout des voyageurs, des immigrants ou des mésadaptés comme moi. Avant Sandra, par exemple, on vivait avec Alan, un musicien mexicain qui ne sortait jamais de sa chambre. Il fréquentait une Chinoise qui ne parlait ni français ni anglais. Je le sais, je l'ai vue, une fois. En larmes dans la cuisine, quand elle a su par défaut qu'Alan s'était fait déporter. Ça venait d'expliquer pourquoi il ne sortait jamais.

Depuis Sandra, la dynamique change un peu. Il y a maintenant une présence féminine pour nous juger quand on rentre avec des folles, des moins folles ou des pas-folles-pantoute. Puis la chambre de bain est toujours propre. En plus, elle sort tout le temps. Sandra. Toujours

partie ici et là pour visiter. C'est l'avantage qu'offre une touriste à ses coloc. Un chez-soi libre pour écrire, boire de la bière et boulechiter. L'appartement est au top d'un triplex. Quelque part sur Sherbrooke. Juste à côté de la pute-poteuse-dollarama. Celle qui mange des Doritos en culottes de jogging. Je l'ai appelée Nancy Chauvette. J'ai de l'amour pour cette fille-là. Environ trente-deux ans, quatre pieds huit, un peu bacaisse, Nancy Chauvette porte des lunettes pour la vue, des pantalons de jogging et une sacoche Coco-Chanel de chez Rossy. Les drogues dures n'ont même pas l'air de faire partie de son quotidien. Elle se contente de fumer des battes avec les vieux du parc d'à côté, puis de retourner sur son coin de rue manger son sac de Doritos en attendant qu'un char s'arrête. Des fois je me pose plus de questions sur ses clients que sur Nancy Chauvette elle-même.

Top d'un triplex, donc, c'est ça. Quelque part sur Sherbrooke. On n'a pas le droit de monter sur le toit mais on y va quand même. Ça nous permet de voir la Rive-Sud et juger le monde de la banlieue. Toujours bon pour se valoriser. Surtout quand votre vie se résume à un mémoire qui n'avance pas et des histoires d'handicapé. Tiens, les morons recommencent à gueuler. Gneuh! Gneuh! Je sors ma queue par la fenêtre et pisse dans la leur. Gneuh? Gneuh? J'ai atteint deux d'entre eux, plus leur console de jeu de marde et une partie du tapis. Dans ma tête.

Aussitôt rentrée, Sandra repart avec son amie stupide pour écouter de la techno plate minimaliste. Tonio, lui, se pomponne dans la pièce d'à côté. Je le soupçonne d'être metrosexuel. Si on passe outre la dizaine de paires de souliers parquées à l'entrée, on peut difficilement ignorer la panoplie de petits produits exposés dans la chambre de bain. Crèmes bizarres, trucs au collagène, exfoliant pour points noirs, adoucissant pour cheveux... tout ça était là bien avant qu'une fille emménage avec nous. Le plus étonnant, c'est les quatre tubes de lotion à bronzage de salon au-dessus de la pharmacie. Peut-être qu'il n'est pas un vrai Latino. Qu'il se déguise en Colombien pour se pogner des filles. Ça expliquerait pourquoi il s'entête à ne pas m'apprendre l'espagnol.

ATTENTION, MENACE DÉTECTÉE.

Merci, machine. C'est toujours quand mes haut-parleurs sont dans le tapis qu'elle se décide à m'avertir. J'hurle un bon coup, lâche deux/trois sacres, dépose ma tasse et éponge le café qui vient juste de me tomber dessus. Tiens, silence. Je n'entends plus rien. Plus de moron

qui gueule, ni de rire de Française conne. Des pas dans le couloir... Tonio. Hé, man, quelle chemise ye devrais porter, tou penses? Je me retourne dans ma chaise pivotante à roulettes avec mes bobettes tachées de café : Est-ce que j'ai l'air d'un styliste? Tonio me montre deux chemises qu'il brandit de chaque main : Plou profezionnel ou plou intello décontract?

Ce gars-là est définitivement metro. À partir du moment où il annonce qu'il s'en va, on peut toujours compter une bonne demi-heure. Il doit se changer au moins huit fois et fait toute sorte d'allers-retours de ses quatre murs à la chambre de bain. Les miens, mes murs, sont entre les deux. Au milieu du couloir. C'est moi qui paye le moins cher, c'est moi qui vois passer le trafic. Pendant que Tonio développe un exposé sur les propriétés de chacune de ses deux chemises, je prends des notes pour mon mémoire : 1- La postmodernité comme coexistence des styles, des époques et des points de vue 2- Société du paraître et de la théâtralité 3- Improvisation quotidienne de soi 4- Auto-construction à la manière d'un personnage 5- Soi-même comme représentation 6- Personne = *persona* (latin) signifie masque 7- Écrire sur martin 8- Gneuh! Gneuh! Thierry à ses colocos : Non mais, sérieux, les mecs, du coup, je me demande ce que ça peut faire de sentir une queue qui entre en soi... Trop d'infos, je ferme la fenêtre.

Tonio, finalement, ne portera aucune des deux chemises. Il optera pour le style douche-black-latin-néo-hippie. D'ici quinze ou vingt minutes, il s'en ira sûrement et, moi, j'écirai ce texte. Ben quoi? Faut bien passer le temps. Tiens, Sandra revient. Elle a troqué son amie stupide pour une épicerie végétalienne et une grappe de six de weizen. Si Tonio est un faux Latino, elle, pas de doute. Vraie Allemande. Une blonde blanche qui boit seulement de la bière blonde ou blanche. Un pléonasme. Le soir de son arrivée, je lui ai offert une Double IPA. On aurait dit que la face allait lui rentrer par en dedans. Ça m'aura permis de mesurer son degré de politesse. One more beer, Sandra? Uh? No no... thanks... Ce qu'elle n'avait pas l'air de comprendre, c'est qu'étirer sa bière sur deux heures n'allait pas la rendre meilleure. Bof. Ça m'en faisait plus. D'autant que, ce soir-là, j'ai quand même eu du fun. Sandra m'a traduit des insultes en allemand et je les ai gueulées aux voisins. À un moment donné, j'ai même réussi à placer une joke de Juif. Pas facile. Je pense qu'elle l'a quand même bien prise. Je ne me rappelle pas trop de sa réaction. Ni de la joke, d'ailleurs.

ÉPISODE 2 – L'exercice 3

Université, cafétéria, 9h35. Martin est là, à sa table habituelle. Celle avec un dessin de lui dessus. Juste à côté des micro-ondes. Il y passe pas mal la moitié de sa vie. Accoudé sur la table, avec sa petite casquette d'enfant de huit ans, son sac banane et son manteau taché de bouffe qu'il n'enlèvera pas de la journée. Chaque jour de cours, le transport adapté passe le prendre à 7 heures pour le conduire à l'université, où Martin devra attendre jusqu'à 22 heures pour le lift du retour, peu importe son horaire. En plus d'étudier le grec ancien, Monsieur suit un cours d'égyptologie hiéroglyphique. Misère. Ça te tentait pas d'étudier l'histoire du Québec? Bruit de mouche noire en vol plané... On dirait que non.

Aujourd'hui, je l'aide à écrire ses travaux. Parce que Martin ne peut rien faire de ses deux mains. À part lire des livres de science-fiction, manger bizarrement et pointer dans les airs avec son grand doigt d'E.T. Il a la paralysie cérébrale. C'est de naissance. Le placenta qui colle, le cerveau qui manque d'air, toute la patente. C'est pour ça que je lui sers de rallonge. Martin dit qu'il est la tête et moi les bras. C'est discutable.

Les hiéroglyphes, c'est peut-être un peu trop détaillé pour un gars comme moi, dont l'attention en continu dépasse rarement deux minutes trente. Un des symboles, c'est genre une tranche de pain avec une empreinte de doigt dessus. Je le sais, parce qu'ils ont pris bien soin de le spécifier dans le lexique : « Tranche de pain avec empreinte de doigt dessus ». Eh ben. Je ne sais plus trop ce que ça symbolise. De toute façon, je ne retiens rien. Je sais seulement que pour traduire un hiéroglyphe, un seul, on doit fouiller dans un paquet de manuels gros comme ça, de syllabe en syllabe, et translitérer des codes pas possibles en facteur X,Y, c'est de la marde. Martin a beau me le répéter, ça n'entre pas...

Là, t'as des *tricolines*, des *alcolines*, pis quand tu cherches dans le dictionnaire, ben tu cherches le contraire de quand tu cherches dans le manuel. Ça, faut le savoir, mon chum. En TABARNAC. Fait que quand tu cherches la lettre *n* dans le dictionnaire, tu commences par chercher *r* et non *n*. Ça, c'est ben fourrant si tu sais pas ça. Même affaire avec les trilitères. Y en a un, par exemple, c'est *htp*. Fait que *htp*, dans le manuel, tu cherches par *t*. Mais dans le livre des symboles, *t*, c'est un pied. Pis *n*, c'est une biche. Fait que dans le dictionnaire, tu cherches *r* et *htp*, pis tu additionnes la biche avec le pied. Après tu fais la même affaire avec les autres syllabes.

Ce n'est pas le temps qui stresse Martin. Tant qu'il ira à l'école, il recevra l'aide financière et ne sera pas obligé de retirer du bien-être. Là, il en est à sa première année de maîtrise. Avant ça, il a fait deux bacs ou une pelletée de certificats avec un bac, je ne sais plus trop. Un citoyen sur-éduqué, sans aucune utilité. Un peu comme moi. Ce gars-là ne pourra jamais travailler de sa vie. Quand il n'ira plus à l'école, il devra retourner chez lui attendre son chèque de neuf cents piastres et des poussières, entre une série en DVD et une brique de deux mille cinq cents pages. Mettons qu'il étudie plus pour sa culture personnelle que ses ambitions carriéristes. Un peu comme moi.

Je dépose mon café, enlève mon manteau, m'installe à sa table. Ça va? Bof... toi? Pareil. Mal de tête, nausée, déshydratation, jambes molles. Martin n'a absolument aucune conception de ce qu'un lendemain de brosse peut être. L'autre fois, il m'a demandé si ça ressemblait à une indigestion. Belle comparaison, j'ai répondu. A+ pour la perspicacité. Au moins, ça lui permet d'éprouver un peu de compassion à mon égard et d'excuser mes retards. De toute façon, que j'arrive dépassé l'heure ne change rien pour lui, il ne bouge pas. Petite gorgée de café pour moi, Martin décolle...

Bon, là on va commencer par aller à la bibliothèque porter mes livres, voir mes HOSTIES de courriels, imprimer mon TABARNAC de plan de cours. Après on va faire l'exercice 3 du CRISS de livre de hiéroglyphes, on va manger je sais pas trop quelle HOSTIE de MARDE trop sèche qu'ils nous servent aujourd'hui, commencer l'exercice 4, pis peut-être aller à la librairie regarder pour ma liste de Noël, s'il nous reste encore du temps. On a du pain sur la planche, mon chum!

Tout ça est proféré sans vergogne et avec force, il y a plein de gens autour, tout le monde se tait et, moi, j'ai honte.

On est allé porter ses livres à la bibliothèque. Évidemment, fallait que je le pousse. Monsieur est à ce point mal pris qu'il n'est même pas foutu de conduire un fauteuil électrique. Comme il n'a ni motricité ni équilibre, ses aptitudes en matière de conduite sont comme celles d'un soulon qui pèterait la balloune trois fois plutôt qu'une. La seule fois où j'ai essayé un fauteuil électrique, TABARNAC, j'ai arraché tous les murs de la maison!

À la bibliothèque, Martin n'arrêtait pas de parler fort et je me suis vite rendu compte en l'écoutant qu'il n'y avait pas de bouton volume là-dessus. À chaque fois que je lui disais de

baisser le ton, il arrêta de parler pendant peut-être quinze secondes et repartait de plus belle. Non mais vas-tu te la fermer! Tout le monde nous regardait, tout le temps. On est allés aux ordi, j'ai entré tous ses codes et imprimé ce qu'il fallait pour faire l'exercice 3. Content d'être sorti de là. On roule maintenant sur le chemin du retour vers la table avec un dessin de lui dessus et Martin envoie chier les grévistes. Il les haït du verbe haïr. Tout ça parce que, depuis qu'il va à l'université, toutes les personnes soit disant impliquées qui ont travaillé pour lui ont fini par l'abandonner en cours de route. Parle-moi s'en pas, TABARNAC... tous les gens que j'ai eu à mon service avait des problèmes dans' tête!

Je ne sais pas trop comment prendre son commentaire. Bref. Il poursuit en rajoutant qu'à cause d'eux, il a coulé plusieurs travaux et que, depuis ce temps-là, il se rend à chaque session dans les locaux des associations pour se faire rembourser sa cotisation. Un gros dix piastres et des poussières.

De retour à la table avec un dessin de lui dessus, Martin éternise le préambule à l'exercice 3. J'ai l'impression qu'il profite de moi davantage pour parler que pour travailler. Là, il me raconte la fois où, pendant une grève, il s'était laissé dévaler une rampe adaptée qu'une bande de grévistes bloquait. Il avait pris son élan et avait foncé dans le tas. BANG. Il est tellement crampé en racontant ça que je reçois la moitié de ses postillons. Ses feuilles aussi en prennent un coup. Les hiéroglyphes sont tout mouillés.

As-tu vu le dernier RoboCop? Non. La série, je veux dire. Pas plus. Pour ses vingt ans, ils l'ont rabouté. Ah. Martin a comme une convulsion musculaire, une sorte de spasme de joie qui le crispe chaque fois qu'un sujet l'emballe trop. Ses bras fourchus s'agitent comme s'il voulait s'envoler. Doigt d'E.T. dans les airs, le visage contracté, il ouvre la bouche et sort les dents. Ça crée comme une sorte de ralenti, une saccade d'images/secondes qui étire l'espace-temps, jusqu'à ce qu'il reparte en temps réel. Murphy devient comme un genre de super RoboCop 2.0. Ça torche en TABARNAC, mon chum!

En essuyant les postillons sur mon visage avec ma chemise, je rappelle à Martin qu'on devrait peut-être commencer l'exercice 3, histoire, genre, que je sacre mon camp. *ROBOCOP* 3!, il répond, c'est bon en SACRAMENT. T'en souviens-tu, mon chum? L'OCP décide de construire Delta City sur les ruines du vieux Detroit, mais le docteur Lazarus tient son boutte pis veut pas effacer la mémoire de Murphy. Tout le monde trouve que c'est de la marde, mais moi je pense que c'est le meilleur. De toute façon, CALVAIRE, tout ce que le monde aime

pas, moi je trouve ça bon. À part peut-être pour le prochain *Transformer*. Heille, ça j'ai hâte de voir ça. En TABARNAC. Le réalisateur, il veut en faire plein, cet HOSTIE-là, ç'a l'air! Je te le dis, mon chum, ça va nous faire du stock en CRISS à rajouter sur ma liste de Noël. Je commence à être à cours de divertissement. Déjà que j'achève le dixième tome du CÂLICE de Bobby Pendragon, si après ça j'ai pu rien à me mettre sous la dent, pogné dans mon HOSTIE de taudis de MARDE, je vais regarder pousser mes ongles d'orteils longtemps... Pis ça, mon chum, c'est pas le fun. À cause de mes incompetentes de préposées qui sont jamais capable de me laver les pieds comme du monde, ça commence à faire des champignons pis ça sent le CRISS de fromage Kraft!

Je commence à trouver que le dessous de la table aurait besoin d'un bon coup de balai. En me redressant un peu sur ma chaise, je jette deux/trois regards honteux autour et coupe Martin une fois pour toute. Coudonc, Martin... qu'est-ce que tu fais de tes journées quand t'es pris pour attendre longtemps entre deux cours?

Ben, je peux pas faire grand-chose, CALVAIRE. Soit je lis, soit je me repose.

Je m'approche de lui comme pour lui faire part d'un secret. Ça te tenterait pas, un moment donné, d'aller faire un tour aux danseuses?

Regard fuyard et pommettes rouges. C'est pas mon style. Moi, je suis... un intellectuel. Échine qui courbe, il ne parle plus.

Ah non? Vous, les intellectuels, vous faites pas ça, ces affaires-là? Martin fixe ses notes comme s'il voulait entrer dedans. Je te l'ai déjà dit... les filles, c'est rien qu'un paquet de trouble.

Ouin, si tu veux... Mais tsé, Martin, c'est pas parce que tu vois une fille tounue que t'es obligé de te marier avec...

Martin ne dit plus rien. Il scrute ses pieds ou je ne sais trop quoi, les yeux cachés sous la palette de sa casquette d'enfant de huit ans. Le bruit ambiant reprend sa place; les étudiants, le son des caisses enregistreuses, les ustensiles et le bip des micro-ondes. Malaise devant. Je ne sais plus quoi rajouter. J'essaie de patiner un peu, en lui posant une question conne d'ordre technique sur les infirmes en général. Mais je n'ai même pas le temps d'arriver jusqu'au bout de ma question qu'il me coupe à son tour et répond : Sors donc mon manuel... On va faire l'exercice 3.

TDAH et pizza pochette

Ça doit faire au moins cinq fois que je relis ce paragraphe. Jamais du début à la fin. Seulement par bouts. Progressifs. Dans le langage sportif, ils appellent ça des « suicides ». L'exercice peut s'appliquer dans un gymnase d'école, généralement délimité par les lignes règlementaires d'un terrain de basketball. Le concept est simple. En sprint, vous partez de la ligne de délimitation du terrain, allez toucher la première ligne de la « bouteille », revenez, repartez toucher la deuxième, revenez, repartez toucher la ligne de trois points, ainsi de suite, jusqu'au centre. C'est comme ça que je me sens quand j'essaie de lire un texte. J'entame une phrase, deux, oups, me perds, reviens à la première, du début. Je reprends, me rends à la troisième, quatrième, à moitié, pars dans ma tête, retourne. Après deux jours, j'ai lu deux pages. Pas fort. Il me faut plus du double des efforts d'une personne « normale » pour assimiler quoi que ce soit. Stupide?

Cellulaire sonne.

Monsieur Lavoie, ici Valéry Colette, neuropsychologue au Centre TDAH. Je retourne votre appel concernant l'examen neuropsychologique que vous souhaiteriez passer. Je pourrais vous recevoir, disons... dans deux semaines.

Je me suis dit qu'il était temps de faire de quoi. Pour réviser la grande faute d'inattention qu'est ma vie quotidienne. Quand les commentaires sur les coquilles des étudiants que vous corrigez contiennent eux-mêmes des coquilles, ça regarde mal. En tout cas vous remettez nettement en doute votre « carrière » de correcteur. La moyenne des gens n'a pas idée de ce que peut être le quotidien d'une personne TDAH. Trouble déficitaire de l'attention. Avec ou sans hyperactivité. En ce qui me concerne, je me questionne encore sur la présence ou non du H. Sûrement tombé de l'acronyme en cours de route. Parce qu'au primaire, il était là. Sur le bulletin. Juste à côté du commentaire « dérange les autres ». Pas mal toujours le même commentaire, à quelques variations près. Dérange les autres, peut faire mieux, manque d'effort, etc. Habituellement, la chose s'accompagnait d'une annexe un peu plus personnelle en bas de page : Madame, nous ne voulons pas vous inquiéter ou vous peiner de la situation, mais nous croyons sérieusement que votre enfant est demeuré.

Je pense avoir perdu mon hyperactivité le jour où j'ai commencé à boire. Après, elle s'est sûrement retrouvée quelque part dans mes couilles. Bref. Ce n'est pas évident. De vivre avec moi. On me dit souvent que j'ai l'air bizarre ou déprimé alors que je me sens parfaitement « normal ». Ou vice-versa. Aucune maîtrise de mon langage corporel. Rien à faire. L'intérieur et l'extérieur ne se consultent pas. Je suis une pizza pochette.

Partager mon quotidien peut s'avérer décourageant pour qui s'attendrait à une quelconque réaction phatique. Je n'écoute pas. Si oui, je regarde ailleurs. Je me perds dans la phrase, finis par porter le focus sur l'apparence physique de la personne derrière les lèvres en mouvement ou la paire de seins. Je cerne la tonalité. M'acclimate aux comportements émotifs, la « vibe » (cerveau limbique), et ponctue d'une intonation qui me semble adéquate à l'ensemble. Sinon, je fonctionne par associations. Dernier recours désespéré de mon néocortex. Je mets en lien certaines parties que j'ai cru comprendre, fais des ponts, reconstruis logiquement l'essentiel du discours dans ma tête. Pas le choix. Chacun ses trucs. Quand on souffre d'un TDAH, H ou pas, faut tricher. Trouver des stratégies qui nous feront paraître « normal » ou fonctionnel aux yeux des autres. Les actions ne s'entreprennent jamais en ligne droite. Il faut toujours prendre un détour. Étirer. Disloquer. Déformer. Chaque petit geste exposé au regard de l'autre prend l'ampleur d'une performance. L'orgueil. Réussir la moindre opération sans rien oublier, troquer l'appréhension par la logique. C'est ça, le plus stressant. Un peu comme si on vous demandait de monter un meuble Ikea et qu'on ne vous donnait qu'une partie du mode d'emploi. Débrouille-toi, le grand.

Y a des moments pires que d'autres. Des fois, c'est rare, je me surprends à suivre. Dure jamais trop longtemps. Quand je lis, par exemple, je me concentre tellement à me concentrer qu'au bout du compte, je n'assimile pas une ligne. Même affaire quand on me parle, qu'on m'explique quelque chose. Aucune garantie. Je ne peux même pas me faire confiance et, pourtant, je suis censé être la personne que je connais le plus. Il faut toujours que je vérifie, que je repasse sur tout ce que je fais, que je relise mes courriels au moins deux/trois cent fois avant de les envoyer. Et je passe en avance-rapide mon incapacité décisionnelle, le temps invraisemblable que je mets à entreprendre quoi que ce soit et ma difficulté patente à exprimer une idée claire.

Le pire, c'est la mémoire. Les oublis, distractions, étourderies, pintes de lait, dans l'armoire. Comme aucune information ne s'installe dans ma tête sans en supprimer

systématiquement une autre, je ne retiens jamais plus que la moitié de ce que j'apprends. Tout questionnement rétroactif s'ensuit de blancs interminables, des trous de mémoire qui laissent la sensation chronique de porter votre vie entière sur le bout de votre langue. Chaque réponse qui vous échappe se transforme en insulte, en attaque envers votre intelligence. Saviez-vous que ceci? Saviez-vous que cela? Non, je ne sais pas, mais je l'ai déjà su, j'en suis sûr, ça je sais, ce que j'apprends maintenant je l'oublierai demain, à moins peut-être de ne plus rien apprendre, de m'en tenir à ce qui reste, mais l'orgueil tient son bout, tire la boucle, me confronte à relire ce maudit paragraphe pour une autre fois de trop.

Ce petit détail con qu'est le manque d'attention influera sur tout le reste. Le sentiment d'avoir besoin de performer – parce qu'on cherche à prouver qu'on n'est pas complètement débile – créera de l'anxiété chronique, parce que ça tourne tellement là-dedans, parce que les nerfs et les circuits travaillent tellement à vous sortir de l'embarras, à vous sauver la face par un détour, une invention ou quoi que ce soit, qu'au bout du compte vous n'écoutez vraiment pas plus, trop concentré à essayer d'escamoter votre manque d'attention. Alors vous vous trouvez épais, niaiseux, couillon, idiot, crétin, cruchon, stupide, inepte et arriéré. Dans l'ordre. Puis vous apprenez à faire connaissance avec les anxiolytiques.

Toc toc toc.

Salut Djoan, ça va? Tonio. Oui... toi? Pas pire. Toi, ça va? (Tonio peut me demander cinq fois comment ça va) Oui... Qu'est-ce que tu fais? Sa question est ponctuée du cri d'un des « prix Nobel » d'à côté. J'écris. Sour quoi? Un texte sur mon TDAH que je pourrais placer quelque part entre deux épisodes. Sour les problèmes de concentrazione? Ouain, c'est ça. Cri, prise deux. Ye te dérange-tu? Bruit de scie ronde... Non, pas vraiment.

Le problème, chez nous, ressemble à ça. D'un côté, les « prix Nobel », de l'autre, les rénovations échafaudées qui n'en finissent plus de finir. Chaque matin, une symphonie de scies rondes et de sacres ouvriers. À l'avant, les klaxons, à l'arrière, les putes et les itinérants. En dessous? Une chanteuse d'opéra et un Dиджé malhabile. Vibrations en sons sourds sous les pieds avec Prima donna pour combler dans les hautes. À part ça, on est plutôt bien. Dans la chambre de bain.

Là, Tonio est en train de me raconter qu'en tant que Latino, il ne peut plus se retenir, pauvre de lui, qu'il est mis à l'épreuve en terrain miné. Sa blonde héberge une amie depuis

deux jours, une belle basanée qui a appris l'espagnol et qui, selon ses dires, lui ferait les yeux doux. Ce matin, par exemple, quand il s'en allait à la chambre de bain pour se libérer de son bandage de pisser, elle était, il me dit, sur le divan en bobettes avec son portable sur les cuisses et lui souriait coquinement. Man... ye ne sais plou quoi faire!

Paraît que la fille est en manque et que son chum est en prison. Pour l'avoir battue. Moi, bien écrasé dans ma chaise pivotante à roulettes, je lui dis de rester prudent, qu'il a beau tromper sa blonde à tour de bras, y a quand même des limites à le faire avec son amie, dans sa propre maison, en sa propre présence. Mais bon. Ça reste une suggestion. On est oune couple ouvert, Tonio me dit, accoté dans le cadre de la porte. Mais parle s'en pas à ma blonde, c'est youste moi qui le sais...

Je réponds qu'il ferait vraiment un sale personnage et qu'un jour ou l'autre je serai bien obligé de l'intégrer à mes histoires. Mais un Latino qui trompe sa blonde, ce n'est pas très original et ça frôle le cliché. Alors j'oublie l'idée. Tonio me parle de ses projets et là, je ne l'écoute plus. Le temps s'écoule et je commence à me chanter des chansons dans ma tête. Tou veux-tou dou maté? Pourquoi pas. Paraît que c'est bon pour la concentration.

En fait, je n'ai encore jamais vraiment reçu de diagnostic. Rien d'officiel. Le Ritalin n'était pas très populaire « dans mon temps ». À l'époque où les doubles noms de famille prenaient le vent dans les voiles, la plupart des enfants de ma petite ville de région était encore pas mal « nature ». Ça jouait dehors et ça communiquait par les voies fossiles de la sonnette de porte et du téléphone fixe. Dans mon temps, c'était bien mieux... De la grosse marde. Le petit Yoan, équivalent chérubin de mon code-barres identitaire, était turbulent, agité, dissipé, absent, rêveur, hagard, distrait, dans la lune et non pas lunatique. À go, on ressort nos *Petit Robert* :

LUNATIQUE [lynatik] adj. et n. – 1277 ; bas latin *lunaticus*

- 1 vx Soumis aux influences de la lune et, de ce fait, atteint de folie périodique.
- 2 (1611) Mod. Qui a l'humeur changeante, déconcertante.

> **capricieux, fantasque, versatile.**

Russell Barkley, un chercheur américain qui fait figure d'autorité sur le sujet, a suivi depuis 1981 le parcours de trois cent jeunes TDAH qui refusaient de se faire traiter. Ses recherches, qu'il a appelé « Évolution naturelle du TDAH », l'ont amené à constater qu'au

passage de l'âge adulte, la grande majorité d'entre eux – pour la plupart des garçons – n'avait pas pu s'ajuster correctement au monde social environnant. L'étude répertorie parmi ses jeunes trois fois plus d'accidents de voiture que la population en général, observe que les sujets sont plus enclins à prendre de la drogue, de l'alcool, à se suicider ou à être impliqués dans des grossesses non planifiées au cours de l'adolescence. En ce qui me concerne, le cas des accidents de voiture est écarté d'entrée de jeu, je n'ai jamais eu de permis. Pour ce qui est de la drogue, de l'alcool et des carences d'ajustement au monde social, par contre, je me surprends encore de ne pas avoir été moi-même un cas d'étude.

Il y a déjà quelques années, je me suis renseigné sur une médication soi-disant efficace : le Strattera (atomoxétine). J'ai récolté en autodidacte le plus de renseignements possible sur le déficit d'attention, la médication et les effets qui en résultent. J'ai pris rendez-vous avec un généraliste dans l'imbécile intention de me faire prescrire du Strattera sous recommandation de mon autodiagnostic. Une connaissance en prenait, ça suffisait pour me convaincre. Évidemment, n'importe quel médecin m'aurait renvoyé à coup de pied dans le cul. Comme la fois où j'avais essayé de faire renouveler mes opiacés après la convalescence d'une fracture de la clavicule. Rester coi sur un divan sans lecture ni télé n'aura jamais été aussi distrayant. Les deux plus beaux mois de ma vie. La barbe longue, les yeux pochés, en semi-pyjama, j'ai vu la bouille d'un toxicomane dans les pupilles des yeux bridés du Vietnamien généraliste. Quatre heures d'attente pour 15.3 secondes de consultation : un gars s'essaye, que je me suis dit.

À l'inverse, le serment d'Hippocrate n'avait pas l'air de stresser le docteur Corneillier. Je ne me souviens plus trop de quelle manière j'étais tombé sur son adresse. Par hasard, probablement. Le médecin n'avait pas seulement l'air en dehors du système de santé, mais en dehors du système tout court, voire en dehors de toute vraisemblance. Un type qui range ses instruments médicaux dans un pot de Pringles et qui fume la cigarette dans son cabinet, ça vaut quand même la mention. Il acceptait la carte soleil, c'était tout ce qui m'importait.

Je l'ai tolérée une semaine. Pas le médecin, le médicament. Quinze minutes après absorption, les yeux se sont mis à me brûler. Deux jours plus tard, la nausée s'en est mêlée. Encore quelques journées de plus et je vomissais dans la rue, devant un paquet de quidams arrêtés sur un feu rouge. À partir de là, je me suis dit que j'allais traverser mes années d'université naturellement, en mangeant des noix, des amandes et des bananes. La méditation,

les omégas 3, minéraux, vitamines, oligo-aliments ou le diméthylaminoethanol sont autant de facteurs pouvant faciliter la synthèse de l'acétylcholine. Mais le trouble déficitaire de l'attention n'est pas classé dans les troubles neurologiques juste faire beau. C'est un joug! Alors après quelques années de solutions « grano », je me suis finalement décidé à emprunter la porte avant. On m'a transféré du psychologue au médecin – un autre que le docteur Cornellier – pour me faire référer ensuite à un psychiatre inatteignable, puisque je devais passer au préalable par le CLSC me faire évaluer par un intervenant psychosocial. Estimation faite, on m'a envoyé jusqu'au CSSS où un autre intervenant m'a fait revivre le jour de la marmotte. Une grosse année d'attente, il disait. Même un psychotique ne passe pas avant ça. Mais vous savez, monsieur Lavoie, ne perdons pas espoir, plusieurs options peuvent être envisagées. J'évaluerai les ressources potentielles à votre condition et vous contacterai dans trois semaines, à mon retour de vacances. PAF. De mon côté, je fouille sur Internet, ne trouve d'avantageux qu'un neuropsychiatre privé du Centre TDAH. Estimation du coût moyen : CHER. Mais avant, pour entrer au privé, il faut l'accord d'un médecin. Un papier de sa griffe qui confirme une carence. Retour chez le médecin – un autre que le docteur Cornellier et l'autre cité plus haut –, on me réfère à une neuropsychiatre lambda qui, elle, me référera à Valéry Colette. Quand l'intervenant du CSSS me rappellera à son retour de vacances, il en sera venu à la conclusion que, tout bien considéré, la meilleure option pour traiter mon cas serait une clinique privée spécialisée en la matière. La Centre TDAH, ça vous dit quelque chose?

Erratum

Faisons une affaire. À partir de maintenant, pour les besoins de la cause, Martin ne se prénommera plus Martin. Question de protéger la dignité d'une personne qui n'en a déjà pas beaucoup. Les infirmes sont peut-être ridicules, mais ils ont quand même droit au respect. Comme Martin est, à la base, un faux nom – et donc, par le fait même, un faux handicapé – je dois bien avouer que ce faux nom ressemble un peu trop à mon goût au vrai nom du vrai Martin qui, lui, est un vrai handicapé. Puis ça sonne mieux. J'aime mieux ça. Alors désormais, notre faux Martin se prénommera Maxime. Même s'il s'agit d'un pseudonyme, ce faux prénom est à peu près ce qui, pour moi, cadre le mieux avec la personnalité du faux Martin, faux handicapé qui, répétons-le, ne portait pas l'authentique nom du vrai Martin, handicapé véritable celui-là, mais qui portait un nom qui ressemblait juste un peu trop à celui du faux Martin, faux handicapé. Maxime, donc, c'est son nom.

ÉPISODE 3 – Pain de viande

Déjà midi, le ventre crie. Si j'étais nous, Maxime, je mangerais tout de suite avant qu'il y ait trop de monde. Acquiescement d'handicapé qui vient tout juste de changer de nom. Je me lève, vais voir le menu : pain de viande. Maxime : OU-BLIE ÇA, TABARNAC... La dernière fois que j'ai mangé ça icitte, j'ai CHIÉ pendant trois jours! Mes préposées ont jamais été capables de me laver le CUL comme du monde, ça m'est resté collé dans le POIL pendant deux semaines!

Silence environnant. Les deux filles à côté ont vraiment l'air d'apprécier leur assiette. Maxime, poliment : Tu me pogneras un Club sandwich, calvaire...

Un vrai soulon. On se croirait dans une taverne. Comme si Maxime en avait bu deux ou trois de trop. Deux ou trois grosses, mettons. Je m'approche de lui à reculons. Objectif : prendre son argent dans son sac banane. Je tasse du bout des doigts son manteau encore plein de traces de son déjeuner (difficile de dire s'il s'agit de celui de ce matin ou de celui d'hier), je dézippe la fermeture-éclair de son sac banane, me sens extrêmement mal parce que j'ai les mains extrêmement proches de ses parties génitales, déplace son portefeuille rempli de cartes, pousse la télécommande de sa porte électrique d'appartement, tombe sur des miettes diverses et non identifiées pour, finalement, ramasser au fond du sac un vingt piastres lousse tout chiffonné. Je ne sais pas trop pourquoi, mais c'est toujours quand je fouille dans sa sacoche, quand j'ai la tête à deux pouces de la sienne, qu'il se décide à éternuer. Ok... je reviens.

J'en profite pour aller aux toilettes m'essuyer la face, boire un peu d'eau, mater les filles. J'étire, j'étire, j'étire. Je suis payé à l'heure. Après un bon gros cinq minutes, quand j'ai satisfait ma vessie, mon hygiène, ma soif et mes yeux, je passe le tourniquet de la cafétéria. L'idée de manger des mets trop secs, congelés et réchauffés ailleurs qu'à l'hôpital ne m'était encore jamais passée par la tête avant de connaître Maxime. Ma dernière fréquentation de cafétéria doit bien remonter à l'école secondaire. Une overdose de pain de viande pour des années et des années.

Le pain de viande, au fond, c'est un peu l'apanage de la cafétéria traditionnelle québécoise. Si on n'y sert pas de pain de viande, ce n'est PAS une vraie cafétéria d'école. En principe, pour obéir à la coutume, votre pain de viande devrait vous être servi par une madame permanente. Ce qui, ici, semble être le cas. Je ramasse deux cabarets et les glisse sur

les tuyaux métalliques. Ce sera un repas du jour et un Club sandwich pain blanc avec frites. Une belle madame standard en règle prépare mon repas du jour (réconfort et point de repère) alors que Machine-gun conçoit le Club sandwich. Lui, je l'appelle Machine-gun, parce que c'est un vrai malade. C'est *Monsieur* Club sandwich. Ce gars-là peut vous préparer quatre Clubs en même temps pendant qu'il prend déjà la commande de quatre autres personnes, et ainsi de suite, durant toute l'heure du midi. Contrairement aux p'tites madames permanentées, Machine-gun n'a pas un maudit poil sur la tête. Comme si c'était voulu, au fond, pour maintenir l'équilibre.

Une fois tout ça payé, je dois traverser la file de quatre-cents mètres qui attend pour les micro-ondes. Elle passe juste en arrière de Maxime. La plupart du monde accroche son fauteuil, qu'il dit. Moi, comme je suis en face de lui, j'ai la belle vue sur les filles de la file. Au début, j'avais honte. Vraiment honte. Mais avec le temps, je me suis aperçu qu'être en présence d'un handicapé attirait les beaux regards, les sourires séduisants de jeunes femmes attendries. Il y a quand même des avantages à se tenir avec un gars en chaise roulante. En fait, tout le monde devrait en avoir un. On peut passer devant les files d'attente, utiliser les toilettes pour infirmes, profiter de locaux spéciaux pour travailler, toujours avoir une table, bénéficier d'un ordinateur réservé à la bibliothèque; plein de choses comme ça qui, au bout du compte, nous font oublier qu'on traîne un boulet.

Je sers son Club à Maxime, non sans lui avoir volé quelques frites au préalable. Peux-tu m'enlever les cure-dents? Misère. Au lieu de m'asseoir directement devant lui, maintenant, je prends le siège en diagonale. Au moins, comme ça, il postillonne un peu moins dans mon pain de viande. Mais là, son Club sandwich va refroidir. Il parle, c'est long. Ça ne finit plus. Il faut toujours qu'il prenne une éternité avant d'entamer son assiette...

Je te le jure, mon chum, le pain de viande, plus jamais! Je me suis tellement CHIÉ LE CORPS la dernière fois que j'ai failli VOMIR. En plus, ça m'en prend pas gros pour VOMIR. Y a plusieurs affaires, en fait, qui me font VOMIR. Le pain de viande, les avocats, les guimauves, la MARDE DE CHIEN...

Je ponctue son énumération par des « hum hum », des « ok », des « ah ouin » et me dis : vas-tu finir par la manger ton hostie de bouchée!

En plus, dans ma situation, c'est pas évident de VOMIR. En TABARNAC. Je veux dire... pour pas que ça me tombe dessus. Oh non, mon chum! Avec le temps, y a fallu que je me développe des trucs. Des fois, par exemple, je VOMIS par le nez pis j'envoie ça dans des kleenex. C'est plus discret. Surtout que, ALLER AUX TOILETTES, laisse-moi te le dire, c'est un CRISS d'aria! Encore ben pire que quand je suis chez nous. C'est pour ça que je bois pas de la journée. Comme ça, je PISSE pas. Au moins, pour CHIER, avec le temps, j'ai fini par me régler au quart de tour. Les jours de cours, je CHIE le matin, en me levant, pis le soir, en rentrant. C'est toute.

Je remercie Maxime des précisions et fixe impatiemment la pointe de Club qu'il tient dans sa main. Je lui entrerais de force dans la gueule jusqu'à ce que mon coude finisse par saigner. Bon, ça y est. Un peu d'espoir? Eh non. Ça ne s'arrête pas là. Juste comme il vient enfin pour en prendre une bouchée, tout le contenu de la pointe lui tombe dessus, excepté la tranche de pain pleine de mayonnaise, qui lui reste dans la main. Comme si rien n'était, il en prend une croquée, puis continue de jacasser en ne manquant pas de me laisser entrevoir toutes les étapes de sa manducation.

Chez nous, je CHIE tellement tout le temps que les préposées passent leurs journées à se plaindre que je PUE. Elles disent que je sens le RAT MORT. C'est rendu qu'elles me menacent de me mettre un siphon DANS L'CUL! Y en a même une, l'autre fois, qui m'a dit qu'elle laisserait faire le siphon pis qu'elle me rentrerait carrément une bombonne *Airwick* dans L'ANUS! Maxime prend une pause, me regarde : Qu'est-ce que t'écris, là?

Plus je l'écoute, plus je l'observe et l'analyse, plus je me dis que j'ai bien fait de lui ramasser une grosse pile de napkins. C'est grave comme il me fait penser à un gars chaud. La mimique, le manque d'articulation, le chambranlement, le radotage... Tu lui mets une bière dans la main et l'illusion est parfaite. Il sacre comme un gars de taverne, pue comme un gars de taverne, mange comme un soulon à 3 heures du matin. Probablement pour ça que j'arrive à le tolérer. Au fond, Maxime est un peu comme un chum de brosse.

Confession 1 –

Depuis que je fais de l'autofiction, on dirait que plus personne ne veut me fréquenter. Vas-tu mettre ça dans tes histoires? Tu vas pas me nommer? Y a tu moyen d'aller prendre une bière avec toi sans que ça finisse dans ton mémoire? Et bien d'autres questions du genre. Bien des gens ont tendance à se faire une mauvaise opinion de moi, à gober mot pour mot tout ce que je dis, à me juger, on me regarde d'un air averti comme si j'étais soudainement démasqué. On t'a lu, han...

Est-ce que je n'ai pas déjà dit qu'on ne pouvait pas me faire confiance? Bon, c'est sûr que, dit comme ça, l'excuse pourrait aussi sous-entendre son contraire. Qu'au fond, si on ne peut pas me faire confiance, la phrase même qui l'affirme s'annulerait à défaut de crédibilité et, donc, voudrait en fait dire qu'on *peut* me faire confiance. Sauf que, de façon détournée, si mentionner qu'on ne peut pas me faire confiance signifiait son contraire – qu'au fond, on *peut* me faire confiance – à ce moment-là, si c'était le cas, tout ça reviendrait à dire qu'il faudrait s'en tenir à la phrase initiale et, donc, faire confiance à la première affirmation prétendant qu'il ne faut *pas* me faire confiance. Bon, je suis tout mêlé...

De toute façon, ce n'est pas parce que vous piquez un ou deux traits à des quidams déficitaires que vous leur piquez nécessairement l'entièreté de leur personne. En tout cas, j'imagine. Je ne sais pas. Faudrait se poser la question. À savoir si la complexité d'une personne peut se résumer à la somme de ses apparitions. D'ailleurs, est-ce que mes traits de caractère m'appartiennent vraiment? Je veux dire, est-ce que ma personnalité ne serait pas plus une construction collective qu'un droit de propriété?

J'ai déjà lu quelque part dans une salle d'attente que tout humain serait programmé. Conditionné, ça disait. Comme un robot. L'image vient d'un certain Krishnamurti. Un grand gars maigre avec des cheveux peignés un peu comme René Lévesque, mais sans la calvitie. Quel intérêt? Bof. J'ai quand même fait ma petite enquête. Pas sur la coupe, sur le bonhomme. D'après lui, toute personne serait une accumulation de savoirs, d'influences, de souvenirs et d'expériences, une sorte de conditionnement du passé qui n'aurait aucune réalité pour lui-même dans le présent. Parce que tout ce que la personne regarde, y compris elle-même, serait nécessairement déformé par ses connaissances, son bagage, ses acquis, l'empreinte que les autres lui auront laissée au cours de sa vie. Autrement dit, pour

Krishnamurti, l'individu ne serait qu'une construction des autres, une fiction, un inconnu de lui-même qui, pour apprendre à se connaître vraiment dans le présent, devrait d'abord se libérer des contraintes de son passé, de son récit personnel (je suis *ceci*, j'ai fait *cela*, etc.). Pas étonnant venant d'un gars qui, disons-le pour l'anecdote, pendant des années, se sera farci en cachette la femme de son ami Rajagopal, organisateur de ses affaires et directeur du *Star Publishing Trust*...

ÉPISODE 4 – Spiritarwwrock!

Dans la salle des commandes, la musique joue trop fort. Ça rocke. Deuxième partie de *Suite Madame Blue*. Pas mal sur la fin. Maxime n'est pas sourd. Vraiment pas. C'est peut-être même une de ses seules qualités. Une oreille fine et une mémoire d'éléphant. Stationné dans un coin d'ombre de la cuisine, il me regarde avec un œil qui louche gravement. 9h 50, je viens d'entrer.

You listening to CHOM, spiritarwwrock!

En haussant le ton pour accoter l'esprit du rock, je lance un « yo » très matinal de lendemain de brosse. Maxime répond dans la joie de vivre et l'allégresse avec des bouts de papier de toilette collés un peu partout dans la face.

Tabarnac... j't'écœuré... mes hosties de préposées incompetentes... criss qu'y ont pas de talent, tabarnac!

Ce qu'il appelle « ses préposées », c'est une dizaine d'Haïtiennes en surplus de poids payées onze piastres de l'heure. Elles sont grosses, bêtes, font mal à manger, lui coupent la face quand elles le rasent, lui arrachent les cheveux quand elles le peignent et les poils de cul quand elles le torchent. Elles sont malheureusement incluses dans le prix du loyer. Un 4 1/2 spécialement adapté. Dans un centre pour estropiés de la vie. Non. Je devrais dire : un édifice à logements communautaires abritant des personnes à déficience motrice. Maxime y a son appartement. Assez grand, bien divisé, propre, même si, selon lui, le plancher est toujours sale, les « criss de préposées » ne le nettoient jamais comme du monde. Je ne vois pourtant pas pourquoi ça l'inquiète autant, ce n'est pas demain la veille qu'il salira ses bas. Incliné vers l'arrière dans son fauteuil de capitaine, poing gauche fermé, bras droit en l'air et doigt d'E.T. hérissé, Maxime continue sa harangue...

Tabarnac, c'est pas des farces, faut que je leur parle comme à des enfants de trois ans! Des fois je me demande c'est qui qui est handicapé entre elles pis moi...

Si Maxime habite là, c'est parce que sa mère n'a plus la force de s'occuper de lui. C'est déjà bon qu'elle puisse venir le visiter aux deux semaines. Elle habite en banlieue. Une heure, à peu près. Son père? Perdu dans la brume. La brume du jour où il a su que son enfant ne marcherait pas. Sa mère demeure la seule personne présente pour gérer son argent, faire son

épicerie et autres tâches connexes. Mais sa mère, bientôt, ne pourra plus y aller. Elle aussi a des problèmes de santé. Et ce n'est pas les préposées qui s'occuperont de ses affaires. L'édifice est pour personnes semi-autonomes. Ce qui veut dire que l'usager doit pouvoir faire son épicerie, réparer son décor et s'occuper de ses comptes. Mise à part cette option-là, la seule ressource pour un gars comme Maxime serait le CHSLD. Plutôt édifiant, pour un jeune homme de vingt-huit ans, de faire colocation avec des vieux séniles incontinents. La marde, ça leur ferait toujours ça en commun...

You listening to CHOM, spiritarwwrock!

Midi vingt-cinq. *Suite Madame Blue* passe pour la deuxième fois. Le vieux système de son R2-D2 se fait aller. Ça c'est de la toune, mon chum!

Une préposée frappe à la porte. Maxime lui donne congé pour ce qu'on appelle entre les murs « le bloc repas ». Comme chaque fois que j'y vais. Sans rien dire, l'Haïtienne repart bredouille. Les préposées se ressemblent toutes. En fait, je ne les distingue pas vraiment. Maxime dit qu'elles sont bêtes dans les deux sens. Elles sont pas mal ses pires ennemies. Il dit qu'elles se foutent de sa gueule, qu'elles le traitent d'asocial, de bébé, de frustré ou d'homosexuel. Maxime ne peut pas les supporter mais, d'un autre côté, ne peut pas non plus s'en passer. Alors il écoute CHOM, en permanence, dans le tapis.

Bilar Butt, c'est le meilleur!

Ce serait pas plutôt *Bilal* Butt?

Je le sais-tu moi, criss... j'ai jamais été capable de prononcer son hostie de nom. Énioué, je trouve que c'est un nom de débile...

L'appartement est situé dans un quartier résidentiel. Un nouveau développement à condos, loin de tout, si on pense en termes de pieds, ou de fauteuils non électriques. Ses voisins, étant en majorité des retraités, possèdent tous un garage et, accessoirement, une voiture. Autrement dit, c'est un coin de p'tits vieux. Les services immédiats répondant aux besoins de leur clientèle : épicerie, CLSC, caisse Desjardins, c'est pas mal ça. Une SAQ, aussi, mais ça, c'est bon pour moi. Aucun cinéma, aucun libraire, aucun disquaire, rien pour divertir un infirme de vingt-huit ans d'appellation contrôlée. Ainsi Maxime doit se contenter

de faire la plante, entre quatre murs, dans une sitcom à petit budget pseudo scénarisée par moi, et mettant en vedette ses joyeuses préposées.

C'est pas compliqué, mon chum... elles font RIEN comme du monde! Sont tout le temps pressées... pas le temps, pas le temps... à peine entrées que ça te dit : Grouille ton cul! Je sais ben pas ce qui les stresse autant, calvaire... elles ont UNE HEURE de marge sur leur feuille de route!

Toutes les deux semaines, la mère de Maxime lui amène son épicerie. Elle lui prépare quelques repas, que les préposées feront réchauffer. Trop cuit ou pas assez. La feuille de route accrochée sur le mur résume juste assez bien leurs tâches. Levée du lit matin 7 heures, préparation du déjeuner, retour midi pour le dîner, 5 ou 6 heures pour le souper, 11 heures/minuit pour le coucher, à peu près. Une fois par semaine, c'est le ménage, le rasage et le lavage des vêtements. Pour le lavage du corps, c'est les mardis et jeudis (partiellement) et les samedis (complètement). Ça s'arrête là. Les préposées n'ont pas le droit de forcer, ne peuvent se pencher qu'à une certaine distance. Elles ne changent pas d'ampoule, ni de pile, ni rien d'autre. Elles ne vont pas non plus porter les ordures dans la salle à ordures, ni le recyclage, dans l'autre salle prévue à cet effet. Elles n'ont le droit de laver ni les murs ni les fenêtres, peuvent cependant faire des dégâts, mais n'ont pas le droit de les nettoyer si ça touche les deux endroits susmentionnés. Bref, les préposées ne font que ce qu'elles ont à faire et, selon Maxime, elles le font mal.

Quand l'Envie prend, Maxime appelle. Si on répond, c'est déjà ça. Le temps d'attente n'est jamais garanti. Tout dépendant de leur niveau d'occupation. Maxime doit se retenir pendant parfois presque une demi-heure, le temps que quelqu'une se libère. On l'installe sur la bolle, avec CHOM-FM, puis on repart vers d'autres cieux. À partir de là, le compteur des dispos retombe à zéro. Ce qui fait qu'à l'occasion, s'il ne fait pas assez vite, notre capitaine doit passer quelques heures sur la bolle avant qu'on revienne pour le torcher. Pourquoi t'en profites pas pour lire? Je peux pas, tabarnac... faut que je me tienne après la criss de barre!

Après une période relative à patienter sur le trône, la main-d'œuvre revient pour la finition. Un rouleau, un peu plus, peut se dépenser à chaque fois. C'est selon. Les préposées n'utilisent pas de débarbouillette. Laver la marde qui s'y trouverait ne s'insère pas dans l'exercice de leurs fonctions. Avoir le cul qui chauffe en permanence, par contre, s'insère dans celui de Maxime.

Da spirit-arw-wrock!

15h30. *Suite Madame Blue* joue pour la troisième fois. R2-D2 commence à surchauffer. De ses deux doigts les plus habiles, Maxime fouille dans son meuble à DVD. As-tu regardé le dernier DVD de ZZ Top? Ma mère me l'a acheté la semaine passée. Dix piastres, chez Costco.

Sa mère supervise de près la consommation de divertissement de son fils. Pour l'argent, budget serré, mais surtout, pour garder la main mise sur ses valeurs. Un contrôle strict et inflexible doit s'appliquer sur chaque achat, à la manière d'un code de déontologie pour handicapé candide. Trop bébé, trop adulte, trop rock, trop violent, trop vulgaire, etc. ZZ Top, ça va. Limite, mais ça passe. Yelo Molo, Bon Jovi, Vilain Pingouin, Martin Deschamps... Tout ça risque fortement de se retrouver sur la précieuse liste de Noël. Tu vas voir, mon chum, c'est bon en tabarnac!

Quatre heures moins quart. *Suite Madame Blue* ne passe plus, puisqu'on écoute désormais ZZ Top. Les deux vieux barbus branlent leur manche en synchro, dans une chorégraphie ultra lente, entourés de pitounes du Texas en bikini étoilé. Sans commentaire. Maxime a des spasmes d'euphorie...

Je te le dis, mon chum, y en n'existe plus, des câlices de groupes de même. Sont toutes mortes, calvaire!

Juste comme les pitounes du Texas viennent pour enlever leur top et partir en Harley sur le solo de *La Grange*, une autre préposée frappe à la porte. Maxime fronce les sourcils, lève les yeux, serre les dents : Tabarnac... Il appuie sur le commutateur et la préposée entre pour faire son lavage. Pendant qu'il pète une coche et monte le son péniblement du bout de son grand doigt d'E.T., j'essaie de désamorcer la lourdeur de l'ambiance en le traitant de mal engueulé. Échec patent. Maxime crispe les épaules, l'atmosphère pèse encore plus. Comme si le temps s'était mis en super-ralenti. La musique sonne maintenant comme un bruit d'arrière-plan, tout le décor recule, l'expression faciale de Maxime occupe toute la place. En fronçant les sourcils, il tourne lentement la tête vers sa grosse préposée, la regarde par en dessous, de son œil de guerrier, puis m'envoie : En territoire hostile, langage hostile...

Valéry Colette

Nous voilà maintenant deux semaines après l'appel de la neuropsychologie. Magie de la littérature. Ce texte est une émission de cuisine pour bébés. Nous avons ensemble appliqué la recette, un autre plat avait été préparé d'avance. Comme ma place, ce matin, à l'agenda de Valéry Colette. Quand on paye, ça va vite. Les cliniques privées se distinguent assez bien des publiques. Design étudié, mobilier contemporain conçu par un artiste québécois, machine à café non écologique à contenants en plastique individuels, chaises futuristes, comptoir d'accueil en néons roses, réceptionniste en néons bleus, à 9h30 précisément, on nous soustrait de la salle d'attente, mon chéquier et moi.

Là, j'angoisse. Foule regrets. Presque autant qu'après une masturbation ou un trio Big Mac. Il faut vraiment être inconscient. Aller payer pour se faire dire qu'on est stupide. Bravo, le grand. Je longe le mur et j'ai la Chienne. Avec un C majuscule. Je n'ai jamais passé ça, moi, un test de QI. Des fois, on se trouve brillant. On est fier de soi, on s'aime, même. On trouve qu'on a bien réagi, qu'on a fait un bon coup, on se surprend. Quand on en voit certains, certains voisins, par exemple, à côté d'eux, on se pense bien intelligent. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. Citer Boileau, aussi, ça aide. Même si on prend la citation sur evene.fr. On s'envoie des fleurs, de moi à moi, un monde imaginaire de farfadets et de pots d'or. Rien d'autre, au fond, que ma vision de moi congratulée par moi-même, selon mes propres critères et l'idée que je me fais de ce que peut être l'intelligence, parce que mon discernement s'arrête bien vite à la limite de mes connaissances. Mais le jour où on se retrouve confronté, réellement, à un test neuropsychologique, là, on doute un peu. On se pense un peu moins smart. On a beau se dire que les tests de QI n'ont d'autre utilité que de comparer nos propres capacités avec celles de la personne qui l'a conçu, que ce genre de test ne couvre que certains aspects de l'intelligence et peut contenir un paquet d'erreurs, quand on est une personne comme moi, qui voit un simple remplissage de formulaire comme une épreuve d'habileté, on chie dans ses shorts! Et si j'étais en dessous de la moyenne? Et si mes troubles de concentration n'étaient liés qu'à une simple tare? Monsieur Lavoie, rien d'anormal, vous êtes juste con.

J'ai cru longtemps que j'étais surdoué, jusqu'au jour où j'ai réalisé que je me tenais avec des imbéciles. On peut toujours vivre dans sa tête, se monter un univers entouré

d'impressions, d'illusions, de faux-semblants, de simulacres, de fumée ou de fantômes, quand on a, devant soi, sur papier, noir sur blanc, l'écart type inférieur suffisant qui nous dit « t'es stupide », l'argument ne tient plus pour plaider l'innocence. Ce dernier mot emprunte soudain un autre sens possible à sa définition : l'ignorance. Juste assez en dessous des autres pour joindre les rangs de la déficience, mais pas tout à fait assez pour ne pas s'en rendre compte. Qu'est-ce qu'on fait, dans ce temps-là?

On s'assoit dans un sofa, mon chéquier et moi. La neuropsy prend place, en face, dans une chaise. On lui balance à peu près tous nos symptômes observables à partir de l'enfance, lui donne un aperçu de notre génétique : mon père a une 6^e année forte et ma mère n'a jamais été capable de faire fonctionner la télécommande du VHS. Des questions comblent les trous qu'on a laissés vacants : Consommez-vous beaucoup d'alcool? Trois petits points s'étirent, jusqu'à ce qu'une réplique infaillible lui ferme la trappe : Oui, mais pas quand j'avais huit ans. Bruit de stylo sur feuille carbone.

Deuxième partie, on se met à table. Valéry Colette me ramène à la prémaman. J'assemble des blocs, unis des couleurs, assortis des formes, fais des dessins. Elle me fait la lecture de courtes histoires, me demande de lui résumer, me pose des questions sur certains détails cons. Puis ça monte d'un cran. Elle me nomme des tonnes de mots que je dois répéter dans l'ordre, me pose des questions de culture générale, me fait identifier des images, barrer des traits, des chiffres et des nombres précis dans des temps tout autant précis que la précision des chiffres et des nombres l'exige. Je résous des problèmes, je nomme des couleurs écrites en lettres colorées d'autres couleurs que celles évoquées par lesdites lettres, et je lui balance le plus de mots possible débutant par une syllabe spécifique au son des bips du chronomètre. Je lui sors des synonymes, des définitions, traverse des parcours labyrinthiques sans lever la pointe de mon crayon, puis finalement, point culminant, la Tour de Hanoï. But premier : déplacer des petits disques en bois de tailles différentes sur trois tiges verticales en les gardant dans l'ordre, décroissant de surcroît, trois mouvements maximum. Ça opère, je vais vite. Clac, clac, clac; tic, tac, tic; chronomètre, on arrête. Cœur qui pompe, on respire, ça repart. Calcul mental, associations, sueurs froides, crise d'angoisse. 4×8 , 8×7 , 13×9 , on poursuit. Si Jean a trois fils et qu'un des trois fils ne possède que trois pommes alors que les autres en ont cinq, combien de paniers de pommes demeureront dans la maison de Jean si jamais... J'arrête. Pardon?

Ça, c'est moi qui refuse le calcul.

Mais, monsieur...

Ça, c'est elle qui me trouve imbécile.

Désolé, c'est comme ça. Math + moi = nul. Équation impensable, c'est une antinomie. Rien à faire. Donnez-moi des chiffres sans calculatrice et j'en ferai des formes. La bosse des math s'est coincée dans ma gorge, n'en ressort que des mots. Calcul mental + pression – talent pour les chiffres = crise de panique. Valéry Colette s'est obstinée un peu, comme toute autorité, puis s'est arrêtée là. J'ai le dos tout mouillé. C'est phobique, on dirait. À ce point-là. Il y en a qui ont peur des hauteurs, des transports ou des foules, moi, c'est des chiffres. Complètement pétrifié. Tous les chiffres et les signes se mélangent dans ma tête, je panique et sue à grosses gouttes dégueulasses. Impossible de garder quoi que ce soit en apposition, j'oublie tout à mesure, j'ai toujours été nul. Je me rappelle, au primaire, il y avait des épreuves, j'étais terrorisé. On nous plaçait au mur, au fin fond de la classe, bande de petits mongols alignés côte à côte, chacun sur une tuile à attendre le coup de feu. La maîtresse vomissait ce qu'il fallait, additions, divisions, soustractions, nommez-les; compétition féroce et sans pitié à l'école Jean-de-Brébeuf de Sorel, au premier de répondre, au plus fort, au plus vite. Celui-là avançait sur sa rangée de tuiles, une dalle à la fois comme sur un jeu d'échec et les autres pourrissaient dans leur honte, alignés sur le mur des futurs fusillés qui n'iraient jamais loin. Nous avons beau avoir les deux pieds bien ancrés dans nos souliers velcro de fin de siècle fluo, je continue de penser qu'à cette période de ma vie, Maurice Duplessis était Premier ministre.

Tous ces tests durent un bon gros trois heures, avec une pause de deux minutes. Le temps que Valéry Colette aille me chercher un verre d'eau de la grosseur d'un dé à coudre. Mes mains tremblent. Les veines me serrent les bras, le cœur veut me sortir par les yeux. Jamais je ne croirai que ça ne faussera pas le résultat. Le facteur stress doit bien peser à quelque part dans la balance. D'ailleurs, c'est ce qu'elle me dit, Valéry Colette, que je suis une personne anxieuse. Tiens donc. Ce n'est pourtant pas ce que vous dégagez de prime abord, elle rajoute. Syndrome de la pizza pochette, je réponds. Elle rit. Ce n'est pas drôle.

Valéry Colette gribouille maintenant sur ses papiers. Longuement. On la paye à l'heure. Elle fouille dans son classeur, minutieusement, ne semble pas trouver ce qu'elle cherche.

Besoin d'aide? Elle me regarde d'un air hagard (pourtant, ça, d'habitude, c'est mon département). Non... c'est juste que j'aurais peut-être aimé te faire passer un dernier test... mais tant pis, me tutoie-t-elle, sans s'en apercevoir.

Quel était ce dernier test? L'histoire ne le dira jamais. J'aurais pu lui poser la question, mais je prenais mes textos, à ce moment-là. Peut-être qu'elle aurait voulu me brancher à des électrodes, me suspendre par les mamelons, m'obliger à lire un livre de Guillaume Musso pour me rendre compte que les moqueries à son égard ne l'empêche pas de faire fortune alors que moi qui ne publie rien je perds mon temps et mon argent à m'humilier dans cette maudite clinique privée avec des tests interminables.

Évidemment, ça prendra quelques semaines avant d'avoir le diagnostic. Le temps que Valéry Colette répertorie toutes ses notes, étudie mes réponses, en fasse un bilan, remplisse un rapport, encaisse le chèque. Toutefois, pour ne pas que je me consume, que je me dévore d'angoisse d'ici là, comme ça, à l'œil, j'ai quand même droit à un préviou des résultats.

Vous semblez effectivement avoir tous les symptômes du TDAH chez l'adulte. Par contre, je dois vous dire que vous démontrez de sérieux signes d'anxiété. Ça ne m'a pas l'air de bon augure. Il est normal de stresser pour ce genre de test, mais pas autant...

Valéry Colette prend soin d'enlever ses lunettes, comme le font généralement les professionnels dans les films, puis s'accoude sur son bureau contemporain conçu par un artiste québécois...

Le problème, c'est qu'il sera difficile de déterminer lequel des deux troubles influe le plus sur l'autre. Peut-être que votre anxiété vous empêche de vous concentrer au quotidien, peut-être aussi que votre manque de concentration vous angoisse et vous rend anxieux. Il est aussi fort possible que les deux soient en cause. Probablement que nous aurons de la difficulté à doser correctement la médication. Vous savez, le trouble déficitaire de l'attention chez l'adulte est quelque chose de particulièrement pointu. Essayez cela en attendant, et je vous contacterai lorsque les résultats seront prêts. Gros silence de trois secondes : Ça vous fera six cents dollars.

Le prix me sort de ma rêverie. Je ne suis pas tout à fait certain d'avoir compris tout ce qu'elle m'a dit. Tant pis. Mon texte contient déjà assez d'information comme ça. Si c'était moi qui avais eu à le lire, il y a déjà bien longtemps que j'aurais abandonné. Je prends l'ordonnance qu'elle me tend et cherche mon chéquier. Valéry Colette, elle, ramasse les blocs

Lego, les crayons de couleur et la Tour de Hanoï en regardant l'heure sur son horloge contemporaine conçue par un artiste québécois. Sur quoi je remplis ce qu'il faut, signe le chèque, lui redonne son stylo. Du moins, ce qu'il en reste. Valéry Colette ne regarde plus l'heure. Elle danse dans sa tête, voit son compte augmenter, ça paraît dans sa face. C'est drôle, je croyais avoir lu sur le site que vous chargiez cent piastres de l'heure... Non non, elle répond, c'est bien écrit deux cents. Bon... j'ai dû mal lire.

ÉPISODE 5 – Zoolander

Maxime mange comme une mouette. Vraiment. Il tire la bouchée de son ustensile, d'un coup sec, lève la tête, puis mastique par saccades. La bouche grande ouverte. En sapant. C'est par petits mouvements avant-arrière du cou, la tête en l'air et la pomme d'Adam saillante, que les aliments finissent par tomber dans le trou.

Non. En fait, il mâche plutôt comme un chameau. Il rumine. Longtemps. La mâchoire du bas faisant l'aller-retour, de gauche à droite, en diagonale. Oui. C'est ça. Un chameau. Un chameau qui avalerait comme une mouette. Avec un cou de dinosaure. Particulièrement long et particulièrement large, pour la grosseur de sa tête. On voit toutes ses dents. Quand il mange. Toutes ses dents, et tout ce qui vient avec. Ça forme une pâte, se prend dans les gencives, sans parler des filets de bave, qui peuvent s'étirer longtemps, avant de céder une fois pour toutes. Le reste part en projectiles, lui tombe dessus, me tombe dessus, ou les deux.

Ses poils de nez sont beaucoup trop longs. Ça doit bien dépasser d'un centimètre. Il y a toujours une grosse crotte verte qui pend au bout. Des résidus de pâte à dents, aussi, un peu partout sur son t-shirt de Spiderman. Pour la plupart de ces raisons, je préfère le rencontrer chez lui qu'en public. Le problème, c'est que, lui, comme il ne sort presque jamais, préfère toujours aller ailleurs. Quand il demande pour sortir, faire une promenade ou autre chose, j'invente une ruse ou un prétexte. Trop de neige, trop glissant, trop venteux, trop humide, les trottoirs ne sont pas dégagés, ainsi de suite. Son fauteuil n'est pas électrique, faudrait pas l'oublier. Sans moteur ou propulsion humaine pour l'aider, Maxime peut seulement se traîner sur de courtes distances. Comme chez lui, d'une pièce à l'autre. Ça lui demande de l'effort et c'est long et pénible. Il incline la tête par en avant, étire son grand cou de dinosaure et trimbale lourdement son gros cul en métal. Il a l'air d'une tortue galactique.

Ouin, ben c'était bon en tabarnac! Maxime lâche un rot colossal et rit comme un âne. Même débit. Peut-être même un peu plus bas. Un son plus proche du gorille, je dirais. Ou du phoque. Il dépose sa fourchette et repousse son assiette. Asteure, mon chum, ça s'appelle : Opération débarbouillette!

Sa voix a dû monter d'une octave en disant « Opération débarbouillette ». Ça, en langage d'être humain socialisé, ça veut dire : s'il te plaît, mon chum, aurais-tu l'amabilité d'aller me

chercher une débarbouillette pour que j'essuie toute la marde que je me suis crissé dessus. Oui capitaine... je réponds à ses ordres.

À côté de l'armoire à serviettes, mes yeux s'arrêtent sur une photo de lui avec un Golden retriever. Maxime est par terre, les yeux fermés, les dents sorties, torse nu et s'agrippe au cou du chien, qui porte son t-shirt. Un autre que celui qu'il porte tout le temps. Il doit bien avoir quinze ou seize ans, là-dessus. Pas le chien, le maître. C'est du moins ce que me laisse présumer son embryon de moustache molle. C'en est presque émouvant. La dernière fois que j'ai vu Maxime avec un air aussi heureux, il venait juste de lâcher un pet légendaire. J'ai mouillé la débarbouillette et lui ai mise sur la tête. Je savais pas que t'avais déjà eu un chien... En essayant de l'attraper avec sa main aussi flexible qu'une pince de homard, les deux bras dans les airs à la manière d'un chimpanzé, Maxime a comme une émotion...

C'est Xéna. Xéna la guerrière. Il a fallu la faire tuer, l'année passée. Elle avait quatorze ans. C'était un chien Mira. Elle m'a accompagné du secondaire à l'université. C'était pratique, parce qu'elle tirait mon fauteuil avec sa laisse. Un peu comme un chien de traîneau. J'aimais ça. Dans ce temps-là, ma vie allait ben. J'habitais encore chez ma mère. C'est quand je suis déménagé dans cette hostie de place de marde que ça s'est mis à mal aller. Depuis ce temps-là, on dirait, c'est juste ça, d'la marde. Une succession de chars de marde...

J'essaie d'expliquer à Maxime qu'avoir un autre chien pourrait peut-être lui faire du bien, lui apporter un peu de compagnie, mais il n'a pas l'air très ouvert à l'idée.

Es-tu malade, tabarnac! Avec mes hosties d'incompétentes de préposées, même la plante a de la misère à survivre icitte!

On se retourne tous les deux vers la tige à moitié morte.

Xéna a même pas toffé six mois après qu'on soit arrivés dans c'te maudit asile. Je me rappelle, une fois, elle avait été pognée pour chier à terre parce que les préposées étaient trop lentes. Pis vers la fin, surtout, elle vomissait tout le temps à cause de son kyste dans' gorge. Elle se mettait dans un coin pis elle faisait : kerk! kerk! jusqu'à ce que ça sorte. Des fois ça pouvait durer vingt minutes! Énioué, j'ai pas besoin d'un autre chien. Je sais que Xéna est encore avec moi. Les chiens Mira, c'est comme ça. C'est ben spécial. Sont pas comme les autres. Quand ils meurent, ils restent avec leur maître.

Je demande à Maxime si c'était garanti dans le contrat, il ignore ma question. Son récit est sérieux, il ne démord pas.

Nous autres, on sent ça, ces affaires-là, ma mère pis moi. Paraît que dans l'échelle des chiens, les Mira, c'est les plus évolués. Ma mère dit qu'ils sont les plus proches de se réincarner en humain. C'est l'étape juste après. Ç'a l'air qu'on commence nos vies en minéraux pis qu'après on évolue en végétaux, en animaux, en humains pis en anges. Après ça, je le sais plus. En lumière, je pense. Ma mère dit que c'est les cycles de la réincarnation. C'est ça qu'elle apprend, dans ses cours de chakras. Paraît qu'on vit des centaines de vies, pis que quand on se réincarne, on se rappelle plus de rien. C'est pour ça qu'on se fait chier de même...

Je regarde Maxime, un peu médusé. Qu'est-ce que tu veux répondre à ça? Ça tombe bien, on dirait qu'il a envie de changer de sujet. Il incline la tête, regarde au plafond, tend l'oreille de manière attentive et fait : Grrr... Après quoi il prend sa manette, actionne le bouton et la porte électrique s'ouvre au son du Fail buzz. Préposée à tribord. C'est beau, il lui dit, on n'a pas besoin de toi. La préposée s'en retourne et, moi, je m'impressionne de l'oreille de Maxime. Wow. Je n'avais même pas entendu cogner. Sourire de Maxime, fier de lui et confiant : Moi, mon chum, je suis comme un chien. J'ai l'oreille TRÈS sensible. En tabarnac. L'oreille, pis l'odorat. Des fois, je me demande même si je suis pas de descendance canine. Probablement pour ça que je m'entends aussi bien avec les chiens, pis que les chats me tapent sur les nerfs...

Le dos penché bien en avant, la tête encore plus, Maxime se traîne jusqu'au salon. As-tu vu le dernier DVD d'AC/DC? Ma mère me l'a acheté la semaine passée, en spécial chez Costco. Dix piastres. Je le regarde se déplacer jusqu'à son meuble à DVD et continue de trouver qu'il a vraiment l'air d'une tortue. Une espèce des Galápagos. Rare et introuvable. Il est un zoo à lui tout seul. Un cerveau reptilien sur deux roues, enfermé dans une cage contrôlée par des singes. Maxime rote et dit qu'il a de la misère à digérer. C'est parce que tu bouges pas assez, je lui réponds. Il sort le DVD du meuble et, en étirant son cou péniblement de sa carapace, me jette un regard d'iguane qu'on pourrait facilement traduire par : Mange d'la marde.

Confession 2 – N'importe quoi pour que Yoan ne soit pas obligé de jouer à être Yoan

Faisons un test. Vous vous retrouvez dans un événement mondain. Une personne vous demande, en toute mondanité, ce que vous faites dans la vie. Malgré votre statut, ce qu'il vous a coûté de devenir ce que vous êtes, toutes les marches de l'échelle que vous ayez pu gravir pour votre accomplissement et la valeur que vous vous attribuez en tant que personne, seriez-vous capable, hormis tous ces facteurs, de lui répondre : rien? Ou, peut-être, pire encore : je suis sur le béésse? Croyez-vous en vous-même à ce point de vous dissocier de votre image sociale?

L'authenticité, disait l'autre, c'est être le même dans toutes les situations. Gros programme. Je me demande même si c'est possible. Je suis tellement rempli des autres que je ne peux même plus m'imaginer à quoi ressemble mon vrai visage. Comme si on pouvait être autre chose que ce qui nous permet de tirer avantage. Il faut bien se distinguer, s'étiqueter, devenir quelqu'un. Je suis ceci, j'ai fait cela : portfolio, présentation, costume, profil et personnage. On finit par y croire. Comme si l'image que les autres avaient de nous nous gardait dans un cadre, figé en nous-même comme une photographie, le sourire aux lèvres et le regard vidé de tout autre dessein que sa copie conforme. On retouche, modifie, à mesure, on se fixe. Jusqu'à ne plus trop pouvoir distinguer la photo du modèle, jusqu'à, au pire cas, supprimer le numérique. Mais qui regarde la lentille sinon la lentille elle-même reflétée par un œil divertie par un doigt? Proverbe chinois, ou peut-être pas, je ne sais plus, peu importe. On ne peut rien faire d'autre que s'interpréter. C'est une mise en abyme, une maison des miroirs, des plans pour se perdre. Encore êtes-vous convaincu d'être ce que vous êtes qu'on vous peinture déjà ailleurs. Un contact visuel, une parole, un acte suffisent pour qu'un autre vous décroche un trait du front, vous barbouille la tête de sa vision du monde. Et vous n'êtes déjà plus le même. On vous aura travesti, mal interprété, vous aurez disparu. À Dieu moi-même, bonjour l'oubli, la vie, le vide, l'amour et ce genre de détails qui s'infiltrant comme un flash entre deux distractions.

Il paraît que la rétine ne perçoit qu'à peu près un dixième de ce qu'on regarde. Un peu comme si chaque perspective était une ébauche de casse-tête, un fond vide avec deux/trois morceaux que notre mémoire compléterait par des formes qu'elle connaît. Pas banal. Juste pour dire. S'il est vrai qu'une image vaut mille mots, je n'ose même pas imaginer tout ce

qu'on peut percevoir de moi dans une lecture de quelques pages. De toute façon l'autre peut bien aller se coucher avec son authenticité, je ne suis déjà plus le même qu'hier, qu'il y a une heure ou deux minutes. Et puis sans doute encore bien moins que quand j'ai commencé ce texte. Je me suis écrit et réécrit jusqu'à me perdre dans les autres, au point de croire que je pouvais m'en dissocier, comme si j'avais pu inventer ce personnage socialisé qui signe son nom sur une paperasse. Comme si toutes mes habitudes, mes rituels, mes raisonnements, ma façon de voir, de m'habiller, d'imaginer, d'évaluer, de comparer ou même d'entrer en relation étaient autre chose qu'un maquillage pré-agencé au décor de mon époque, histoire d'en alléger un peu l'absurdité de la mise en scène. Et vous voudriez que je vous dise ce que je fais dans la vie? Comme si tout ça n'était pas déjà assez...

ÉPISODE 6 – L'ordinateur de 1840

Dans la salle des commandes, les murs sont remplis de livres. Robin Hobb, Anne Robillard, Patricia Briggs, Anita Blake, les *Star Wars*, *Star Trek*, *Journal d'un vampire* et autres sagas pour ados. La section du bas est réservée à la mythologie grecque, aux livres sur l'Égypte et aux Encyclopédies. Un peu partout entre les livres, des roches multicolores et multiformes soutiennent le tout. Rien n'est vraiment placé en ordre. Maxime fonctionne par classement lu/pas lu. On est assis devant son ordi et je ne sais pas trop pourquoi je précise « on » puisque Maxime est toujours assis peu importe l'endroit.

Je viens de mettre le point final à son premier travail de mi-session. La souris va toujours aussi mal. Je veux dire, le panneau tactile de son portable antique. Faire réparer l'électronique de cette réguine coûterait les yeux de la tête et, en tant que personnage à déficience motrice, Maxime a épuisé depuis longtemps le seul ordinateur lui étant dû par les prêts et bourses. Depuis 1840, je dirais. Le problème, c'est que Maxime ne peut pas utiliser de souris externe. Alors on se fait chier. Le curseur part dans tous les sens, ouvre des pages sans qu'on lui demande et en referme à son corps défendant. Ça prend quatre ans faire une recherche quand ce n'est pas l'ordi qui bogue. Pour éviter qu'un gars comme moi rédige ses travaux, l'école lui a déjà proposé d'utiliser un logiciel adapté pour traitement de texte. Un truc semi vocal censé permettre à l'usager d'appuyer sur le moins de touches possible. Maxime s'en est servi une ou deux fois, pour en venir à la conclusion que, cette affaire-là, mon chum, c'est de l'hostie de marde. On imagine bien la reconnaissance vocale travailler à coup de tabarnac, de calice, de criss et de postillons...

Avant d'entamer son deuxième travail, histoire de ménager mon attention, Maxime m'emmène sur des sites de séries qu'il m'énumère par cœur. Parce que contrairement à moi, il a de la mémoire. Maxime, ta souris me fait vraiment chier! Il me répond qu'il le sait, que son ordi marche comme son cul, mais qu'il a tellement de temps à perdre que, pour lui, ça ne change pas grand-chose. Je trouve la comparaison de son ordi avec son cul un peu mal choisie, mais bon. Par un étirement assez considérable de son grand cou de dinosaure, Maxime avance la tête au-dessus du clavier, soupire longuement et demande : Ça te dérangerais-tu de passer un coup de bonbonne d'air? Je perds tellement de cheveux,

sacrament, qu'on est à la veille de plus voir le clavier! Puis rajoute : J'ai assez hâte d'être chauve une fois pour toute, calvaire...

Histoire de lui fermer la trappe, j'agrippe la bonbonne et donne deux/trois bons coups de vent. Maxime : TABARNAC... J'EN AI REÇU DANS L'ŒIL!

Bon, une autre affaire... Il s'approche la face à deux pouces de la mienne et son haleine de cheval demande : C'est-tu rouge, c'est-tu rouge?!

Je lui fais croire que non.

Maxime, en se frottant l'œil : Heille, mon chum... j'ai découvert une nouvelle série cette semaine, va voir sur ce site-là. Je clique où il m'ordonne de cliquer et un pop-up de fille tounue apparaît. La fille regarde la caméra en poussant obliquement son poing vers sa bouche à répétition, comme pour y faire entrer un pénis imaginaire. Chaque fois que le poing s'approche de sa bouche, la fille pousse l'intérieur de sa joue avec sa langue pour l'effet réaliste. Maxime a l'air mal à l'aise. Je comprends pas... toi, ça fait-tu ça, avec ton ordi?

Je lui fais croire que non.

Depuis un bout, j'ai commencé à le soupçonner d'avoir une vie sexuelle. Je me questionne de moins en moins sur les raisons pour lesquelles son ordinateur est aussi handicapé que lui. Maxime n'est peut-être pas aussi naïf que je le pensais. Ces temps-ci, il a l'air de délaisser les vaisseaux spatiaux pour un sous-genre nommé Bit-lit, un courant littéraire popularisé par *Twilight* et majoritairement écrit par des femmes rockabilles ou gothiques-trash-Emos. Synopsis fréquent du sous-genre en question : des vampires ou succubes d'allure adolescente tombent en amour, prennent de la drogue et s'adonnent à des activités sexuelles de tout ordre. Une variation surnaturelle de la Chick-lit, si on veut. Au fond, je me fous pas mal que Maxime visionne de la porne ou qu'il entretienne une relation érectile avec des femmes vampires. C'est son affaire. Je ne sais juste pas pourquoi il s'entête à le nier...

Pourquoi tu penses que mon ordi est aussi lent? Peut-être parce que tu farfouilles en galopin sur des sites de cul! C'est pas moi... ça s'ouvre tout seul! Ouin ouin... ils disent toutes ça, en prison...

Non mais, sérieux, mon chum, y a pas moyen d'aller sur mes sites de séries sans que d'autres pages s'ouvrent et partent des vidéos qui me prennent la moitié de mes Meg. Ma mère va me tuer si elle apprend que je paye plus cher pour l'Internet...

Coudonc, c'est toi qui paye ou c'est ta mère? Regard qui pourrait nous dispenser de la réponse : C'est moi...

En aussi peu de temps qu'il lui faut pour changer de sujet, Maxime se retourne vers sa bibliothèque. As-tu lu la dernière BD de Batman? Non, mais je sens que tu vas m'en faire un résumé. Batman et Catwoman démolissent des criminels en unissant leurs forces, oupelaye! je te dis, mon chum, ça fait pas du bien...

En disant ça, Maxime a l'air de chercher sans trouver. Je lui demande pourquoi il ne place pas ses livres en ordre et il répond que c'est sa mère qui veut que ce soit comme ça. C'est pourtant pas ta mère qui se fait chier à chercher. Maxime se retourne et garoché : Tsé, les femmes, c'est pas trop rationnel...

Juste comme il disait « rationnel », une des roches de couleur tombait par terre. À mon air interrogateur, Maxime répond : C'est une pierre d'énergie. C'est à peu près la seule chose icitte qui me donne des bonnes vibrations. Tiens, celle-là, par exemple, elle doit valoir à peu près deux cent cinquante piastres. C'est ma mère qui me les achète, au Salon de l'ésotérisme.

Pendant que ma face emprunte une expression neurovégétative, Maxime continue dans sa lancée New Age...

Dans notre famille, on a ce qu'on appelle « des dons ». Moi, je peux sentir des affaires. Ma mère, elle, elle peut en voir, des fois. Jamais trop compris à quoi ça peut nous servir, mais c'est de même...

Au fond, vous êtes un peu comme les *Fantastic Four*. Maxime sourit et ses yeux deviennent gros comme ses pierres d'énergie. Tu viens de me faire penser à un site pour mon créneau!

En fouillant sur le site d'une maison d'édition de science-fiction, le nez collé sur l'écran, il lit un synopsis de livre. Tiens, tiens... un équipage est projeté dans un monde parallèle... humm...

Réaction de délectation presque sensuelle.

Écoute ça, mon chum : L'atmosphère de la planète se replie sur elle-même et ça crée un œuf géant qui éclot des Furies. Les Furies rentrent dans la tête des membres de l'équipage et défont leur psyché. Plus personne sait ce qui est réel ou pas. Leur personnalité se fragmente et les morceaux se dispersent d'un monde parallèle à l'autre. Les souvenirs et les traits de caractère de tout le monde se mélangent...

Spasme infirme quasiment orgasmique.

Je demande à Maxime c'est quoi ça des Furies et il me dit que c'est une sorte de divinité oiseau persécuteur dans la mythologie romaine, un peu l'équivalent des Érinyes chez les Grecs antiques.

Ah, ben oui, les Érinyes...

Les criss de Romains, ils ont pratiquement tout volé à la culture grecque. C'est souvent ça qu'ils font, dans la littérature fantastique. Ils récupèrent des éléments mythologiques pour les mélanger à d'autres affaires pas rapport. C'est plus ce que c'était, mon chum. On dirait que ça existe plus, les grands cycles comme *Dune* ou *Star Trek*. Asteure, ils sont rares les auteurs qui étirent une saga sur des livres et des livres...

En me prenant pour un sociologue de la littérature, je réplique à Maxime que l'époque n'est peut-être juste plus à ça, qu'aujourd'hui, étant donné la vitesse et l'abondance de sur-stimulation, tout a tendance à prendre une forme de fragment, de clip ou d'épisode. Ouin, peut-être bien, il répond. Je dois être pas mal la seule personne au monde qui a autant de temps à perdre. Mais c'est quand même plus ce que c'était. Tsé, à nous deux, mon chum, on pourrait écrire quelque chose de pas mal mieux qu'eux autres.

Maxime me répète souvent qu'on devrait écrire ensemble des livres de fantastique ou de science-fiction. Mon chum, avec mon imagination pis avec ton... tes doigts... on pourrait faire plein d'argent pis s'acheter un magasin de DVD juste pour nous autres!

Pas fou, que je me dis. Au fond, Anne Robillard écrit bien n'importe quoi à partir de ses rêves. Et puis, faire fortune avec la littérature, c'est un sujet de fantasy en soi. Ça pourrait même nous faire un premier sujet de roman : un soûlon-TDAH-libidineux et un handicapé-New-Age-flatulent tentent de conquérir la galaxie en écrivant de la science-fiction par un jeudi après-midi sur un ordinateur de marde. C'est noté. Mais qu'est-ce que tu dirais, Maxime, en attendant, si j'écrivais sur ta vie?

Eat my swag avec Paul Giamatti

Des fois je me dis que ma fréquentation d'amis est aussi fragmentée que ma vie. Plus on a de gens autour de soi, plus on existe, il paraît. Mais qu'est-ce qu'on fait quand tous ces gens s'éparpillent dans une mosaïque? Est-ce qu'on écrit là-dessus? Est-ce qu'on essaie de mélanger deux trames? Si Justine ne m'avait pas archaïquement téléphoné, je ne serais sûrement pas sorti. Il faut bien dire que Djoche avait commencé à préparer le terrain. Bring your fucking butt chez nous, you prick, on va sortir feeder ton mémoire.

Je pense que Djoche commence à se prendre un peu trop pour une vedette depuis que je lui ai dit l'avoir mentionné dans *Douchebag, whisky et néocortex*. Il le lit, me revient la semaine d'après : Hon. Quoi, hon? Ben, c'est pas long. Comment ça, pas long? Ben, tu chattes pas longtemps sur moi. Un peu contradictoire, pour un gars qui souhaite garder l'anonymat... Ben, truly, dude, c'est pas vraiment comme ça que l'événement s'est passé. Tu respectes même pas la fucking chronologie. En plus, je parle fuck all franglais tant que ça...

Pendant que Djoche se textobstinait tout seul, je suis allé me faire un café. Sandra et Tonio occupaient la cuisine. Sandra mijotait des légumes aux légumes et Tonio de la saucisse Hygrade avec riz blanc, bacon, fèves au lard et avocat. Je me suis volé un coin de comptoir et Tonio a dit : Man, les filles n'est savent realmente pas c'est quoi avoir des couilles... Puis il s'est mis à me raconter l'engueulade qu'il venait juste d'avoir avec sa blonde parce qu'elle lui avait charroyé un coup de pied dans le paquet. C'est à peu près à ce moment-là que Cellulaire a sonné.

Comment ça va, mon pote?!

Oups, c'est vrai. J'avais dit à Justine qu'on irait prendre un verre. Il y avait déjà trop longtemps qu'on ne s'était pas vus. Les interrelations, ça m'angoisse. Il faut toujours renouveler ça comme un bail au moins une fois de temps en temps, sans quoi ça peut se perdre. Un peu pour ça que j'en entretiens le moins possible. Déjà que j'ai du mal à ne pas oublier mes paiements mensuels, s'il fallait en plus que j'entretienne des amitiés, je n'aurais jamais assez de doigts pour toutes les ficelles qu'il faudrait y attacher. Là j'avais Djoche qui me harcelait par messages texte, Justine au téléphone, j'hyperventilais. Bon. Ok. J'irais voir Djoche un peu plus tôt et rejoindrais Justine après. Ça m'éviterait d'écrire deux textes.

Après les formalités de communication, j'ai marché vers chez Djoche. Nancy Chauvette, la pute-poteuse-dollarama, était encore au coin de ma rue, avec son sac de Doritos. Le bras plongé à l'intérieur, quasiment jusqu'au coude, elle a souri quand elle m'a vu. J'imagine qu'elle venait de tomber en mode charme. Bizarre, je ne la connaissais pas, cette expression-là. Une tentative de moue un peu ratée, un peu forcée, qu'elle reprenait de différentes façons, entre chaque relâchement. Je lui ai dit : J'ai pas d'argent, je m'en vais boire, mais un bon jour, si tu veux, on se mariera. Elle a demandé : C'tu fa' dans vie? J'ai répondu : J'écris sur toi. Elle a conclu : T'es vraiment foule ambition, toé man...

Parlant d'ambition, voilà Djoche qui m'ouvre la porte. L'espèce de barbe aux reflets roux qui lui recouvre la face me fait me rendre compte qu'on ne s'est pas vus depuis un bon bout. La barbe fait ressortir son petit nez rondelet et lui donne un air plutôt sympathique. On dirait Paul Giamatti. Damn! c'est fucking chien, dude... Paul Giamatti, calvaire... je suis même pas fat! C'est pas tant la grosseur que les traits, je réponds. Et puis, Paul Giamatti, c'est un bon acteur, non? Great... c'est fucking cool, dick... I look like an acteur laid talentueux...

Après avoir encaissé le coup, Djoche m'a montré fièrement sa nouvelle télé techno à je ne sais plus combien de mille. Je lui ai dit : je m'en câlice, puis il est retourné terminer son repas louche à l'odeur similaire. En fond d'ambiance, son écran cinq cent mille pouces HD trois dimensions diffuse des vidéos de filles de 95 livres mouillées qui font des strip-teases et qui prennent des pauses le raque à l'air dans des lieux non conventionnels. Il y en a une qui s'épivarde dans une piscine creusée vide. Djoche, avec sa face de gars sérieux : Damn... ils auraient pu au moins laver la piscine...

C'est drôle, mais la dernière fois que j'ai regardé une vidéo de femmes tounues avec un ami, je pense que j'avais douze ans. En tout cas. Je ne sais pas trop si c'est à cause de la fille qui se contorsionne sur le tremplin, mais Djoche ressent comme le besoin de se livrer...

Dude, depuis que je vis tout seul, on dirait que je pense juste aux bons sides de la vie à deux. I'm fucking bored, honestly. Single, ça sucke en criss. Really, bro. Je te jure. Tu viens écoeuré en hostie de jerker off. Crappy shit. Tsé, broker up avec quelqu'un, c'est pas plus soft que de se faire domper, des fois. Mais le pire, je pense, c'est la fucking nostalgie. On dirait que ça part pas, c'te shit-là. C'est comme si j'acceptais pas la réalité, then. Que je me réfugiais dans un creepy fictive past. Un genre de best of de ma dernière relation, you know? Parce que je trouve pas mieux, I'm fucking holding on. Même si, obviously, je sais trop que je

l'aime plus. En plus, penses-y, c'est fucking moi qui a gardé l'appart. Creepy shit. Des fois je me sens comme le fantôme de notre fucking relationship qui hante encore le décor de son passé. Comme dans les crap movies. Tsé, quand le gars check out, mais refuse d'accepter qu'il est mort pis s'entête à rester. Pissed off. Ça doit être ça, au fond, le déni. Ouin, dude, c'est ça... I'm just a fucking slappy flat movie's character. Patrick Swayze, mais avec more than deux expressions faciales, genre. C'est pas des jokes, bro, depuis que j'y ai donné son 4%, I swear, le lit est huge en hostie. C'est même rendu que je passed out à chaque soir devant' tv, sans me laver, naked, su' l'divan. Fucking wreck...

Je regarde Djoche, compatissant, sans rien dire, avec, tout d'un coup, l'envie soudaine de quitter le divan pour m'asseoir sur une chaise. J'y pense un moment, puis finis par briser le silence en lui rappelant qu'il n'est pas tant du genre Patrick Swayze que celui d'un acteur beaucoup plus talentueux. Sur quoi il répond : Shut up, dick, puis s'enferme dans sa chambre en disant qu'il se change et qu'on part. Je n'ai même pas le temps de compter une minute qu'il ressort habillé pareil. T'as juste changé de bobettes, si je comprends bien?

On a choisi un petit trou à rats tranquille pour commencer, histoire que Djoche puisse digérer son repas louche. Je l'avais bien averti que j'irais voir Justine après, il n'en a pas fait un cas. Il s'est contenté de m'envoyer la réplique classique du gros colon célibataire : Est-tu tchix? Pas pire, j'ai répondu, mais déjà prise. Deuxième réplique d'une même logique : Pfff... détail. Accoté au zinc, le cul assis beaucoup trop haut, j'attends ma pinte en cherchant du bout du pied la barre transversale. Djoche, lui, s'amuse à compter le nombre de clients. Quatre, cinq, six... Les bières arrivent. Servies par un barbu tatoué qui a l'air d'un tueur, mais juste une apparence. Le genre qui cache sa baby face derrière un look de Hells Angels. Djoche l'arrête avant même que sa bière touche le zinc et lui dit de transvider ça au plus criss dans une fucking pinte normale, parce que la shit Hoegaarden de quatre cents livres fait trop « touristes 450 ». Le barbu tatoué lui ramène une autre bière et fait : Tiens, Paul Giamatti...

J'ai l'impression que ce gars-là pourrait assez vite devenir mon meilleur ami.

Quand la serveuse se met à faire du facing avec les bouteilles de fort, tu peux commencer à te dire que la place est vide. Les cinq ou six personnes qu'il y avait à notre arrivée quittent une à une. Quatre, trois, deux... Ne reste plus que nous, et deux morons un peu bizarres. Oups, c'est un miroir. Ne reste plus que nous. Avec une attention particulièrement accessoire,

la serveuse finit de placer la dernière bouteille de fort. Elle se retourne et je lui fais un gros signe de pouce bien gras. Sourire niaiseux de fille qui prend conscience de l'inutilité de son acte.

Une pinte ou deux plus loin, alors qu'il était en train de m'expliquer sa théorie édifiante tenant au fait que, le soir où tu te coupes les poils de poche, une loi obscure fera en sorte que tu ne baiseras pas, le beau facing de la serveuse a attiré l'attention de Djoche sur la bouteille de Chartreuse. Damn... ça, ça fesse, dude! Comme j'ai l'air de ne pas trop connaître, il enchaîne en disant : Where you fucking come from, dickless? puis se met à m'en faire l'apologie, à soutenir que c'est bon pis que ça waste en hostie.

Texto qui entre : Justine est prête. Elle m'invite dans un autre bar, pas trop loin de là, a déjà commandé un pichet. Elle connaît bien la place et, Djoche aussi, on dirait. Oh! Là c'est nice, dude! Les filles sont tchix, pis la bière est bonne. Only crap, c'est des fucking Françaises de mes balls. Mais screw it, bro, ça va nous faire plus de challenge!

Djoche venait de s'inviter.

Houla houla, dis don' dis don', ah, hé, ho, euh, bah, du coup, on se cogne le nez dans un mur opaque d'onomatopées franco-européennes. C'est bien Justine, ça. Depuis qu'elle est allée étudier en France, elle passe sa vie sur le Plateau et se prend pour une hexagonale de souche. Derrière une bande de Français bien sapés, elle m'envoie la main de sa table avec la véhémence expressivité qui la caractérise. Traversée pénible des interjections, bisou, bisou, présentations, Justine rigole. Ha! Putain... c'est vrai qu'il ressemble à Paul Giamatti! Regard de Djoche en direction du plafond. Justine me tapote comme une pâte à modeler. Je suis tellement contente, Yoan, mon pote! Ça fait tellement longtemps, putain... je commençais à me demander si t'existais vraiment! Djoche, lui, renifle le pichet comme si c'était de la pisse. What's that fucking crap? De la 1664, Justine répond. Hol-ly shit... Moi : Tu devrais développer tes goûts en matière d'alcool, Djoche. Comme Paul Giamatti, dans *Sideways*. Lui, en soulevant le pichet comme pour voir au travers : Eat my swag, avec Paul Giamatti...

Quand la serveuse est arrivée, Djoche avait l'air d'un enfant qui s'apprête à poser une question. T'aurais pas ça, dude, de la Chartreuse? La fille a répondu : Bah oui, et Djoche nous a désertés pour le zinc. Justine, avec son nouvel accent français : Est-ce qu'il est Anglo, ton ami? Moi : Non, il écoute juste beaucoup de séries américaines. Elle a rempli nos pintes en

souriant, puis j'ai demandé : Toi, es-tu rendue une maudite Française de France? Elle a dit : Presque.

J'ai étalé à Justine mon récit des derniers mois, mon anxiété, le TDAH, la maîtrise, mes colocs, les voisins et mon handicapé. De son côté, elle m'a parlé de son nouveau copain français que je ne connais pas mais qui est sublime dans tous les sens intelligent et beau garçon la comble et qui la rend heureuse mais n'égale pas l'ancien parce que les deux sont différents à leur façon sauf que l'ancien n'était pas cool et celui-là même s'il ne lit pas prend bien soin d'elle malgré le fait qu'ils se disputent à l'occasion. Je m'ennuyais de ça.

Ah oui, paraît aussi que le copain en question, bien qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à Romain Duris mais en moins poilu, aurait des demandes sexuelles soi-disant excentriques. Je lui ai dit qu'il fallait bien s'y attendre, qu'on ne sort pas avec Romain Duris en moins poilu comme ça, gratuitement. Elle m'a répondu qu'elle était au courant, mais qu'elle ne savait juste pas toujours comment gérer ça. Euh... gérer quoi? Elle a regardé un peu autour et l'expression sur son visage ressemblait à un mélange de honte et de fébrilité. Pendant qu'elle lambinait dans son suspense, j'en ai profité pour jeter un œil en direction du bar. Djoche marinait entre deux filles avec un verre de Chartreuse dans la main, tout allait pour le mieux. Quand ma tête a repris sa position initiale, Justine rapprochait son sac en l'ouvrant discrètement. Ouate!

Qu'est-ce que t'en penses, Yoan? Ben... je sais pas trop... Ce gars-là joue clairement pas sur le même terrain que moi. Justine s'est avancée un peu plus proche puis...

Ç'a commencé par un doigt dans le cul. Il aimait vraiment ça. Après, j'en ai ajouté un, puis un autre. Trois doigts dans le cul. T'imagines! Depuis ce temps-là, il est même plus capable de décharger sans ça. Sauf que, là, je commence de plus en plus à me sentir comme un vétérinaire qui vèle une vache, tu comprends. C'est un peu malaisant. C'est lui qui m'est arrivé avec cette idée-là, la semaine passée. Il avait l'air de vraiment y tenir. Moi aussi, ça me tente, t'sais. Mais je suis juste inconfortable avec l'idée. J'ai encore jamais essayé ça, moi, un strap-on. Même avec une fille. Je vais m'habituer, j' imagine. On s'habitue à tout, han? Putain, penses-y... ça doit être vraiment cool d'enculer quelqu'un! Je suis toute excitée, Yoan! Non mais, imagines-tu le sentiment de puissance et de domination qu'on doit ressentir?

Oui, j' imagine.

La serveuse nous a ramené un autre pichet et on a poursuivi notre tirade sur les relations amoureuses, le cul, les ex, les filles et les médicaments. On a à peu près tous ces points-là en commun. Justine aussi aime les filles. C'est le fun, parce qu'on peut les mater ensemble et faire les mêmes commentaires colons. Peut-être dur à croire, mais c'est elle qui fait les pires. Une féministe universitaire et bisexuelle qui aime se prendre pour un douchebag, on n'aura pas vu ça souvent. Elle ne manque pas de prospects, d'ailleurs. Elle passe d'un genre à l'autre, tantôt mâle, tantôt femelle, tantôt tomboy ou androgyne. Je pense qu'elle a un peu de misère à s'engager. Dès qu'une de ses relations dure plus que deux semaines, elle commence à flipper, puis change de côté. Comme dans la danse. Là je pense que c'est la première fois en dix ans qu'elle passe d'un gars à un gars. Justine a sa petite théorie sur les interactions homme/femme. Toutes les fois qu'elle écluse un peu trop de 1664, elle repart avec ça...

Non mais, vous, les mecs, ça va bien vos affaires. À quarante ans, vous commencez à être beaux. Vous prenez de l'épaisseur, de la maturité, le petit poivre et sel, c'est charmant. Vous êtes généralement établis, avez de la thune, un bel appart ou un condo. Nous, à quarante, c'est le début de la chute. On commence à ramollir. Qu'on ait du fric ou pas change absolument rien à la donne, sauf si c'est pour nous faire lifter la tronche ou remonter les seins. Je veux dire par là que c'est bien plus facile pour un homme de refaire sa vie après un certain âge que pour une femme. L'homme peut se dénicher une petite jeunesse n'importe quand. Nous, on a une date de péremption, tu comprends. Qu'on ait du fric ou pas, après un temps, on n'est juste plus sur le marché...

Parlant de marché, j'ai regardé comment se portaient les affaires de Djoche. Il était encore accoudé au zinc, devant son je-ne-sais-combientième verre de Chartreuse, et plus personne ne lui parlait. Je me suis levé pour aller le voir, il était pas mal paf. Je le sais quand il n'arrive plus à fermer la bouche et que sa tête chambranle de la même façon, que sa réponse soit oui ou non. Pis, Djoche, as-tu traqué quelq'chose? Trop wasté, dude... Ouin, ben tu laisseras faire la Chartreuse, la prochaine fois. Regard vitreux qui motive son absence.

J'ai laissé Djoche à l'abri dans sa « cache » et suis passé aux toilettes où un Français m'a suivi de peu en se sortant l'andouille à partir de la porte. Il a charroyé son emmanchure en l'empoignant d'un bord à l'autre de la pièce jusqu'à l'urinoir adjacent au mien. C'est en mettant les deux mains sur ses hanches, l'andouille libre et sans contrainte, qu'il a évacué son vin en me regardant sporadiquement. Je ne sais pas trop ce qu'il essayait de me dire, mais ça

sonnait comme : tchèque ma graine. Quand l'écoulement s'est terminé, le Français s'est secoué l'affaire pendant peut-être vingt secondes, à un tel point qu'il avait l'air de se croquer. Quand je suis revenu à la table, Justine a commencé à me poser des questions sur le TDAH. Elle m'avouait avoir beaucoup de problèmes de concentration ces temps-ci. Je lui ai dit : Bienvenue dans mon monde. Elle m'a dit : Ouais, ben c'est pas facile. Je lui ai dit : Aujourd'hui, tout le monde s'autoproclame TDAH, calme tes nerfs, c'est peut-être juste de la fatigue. Elle m'a dit : As-tu des trucs à me suggérer? Je lui ai dit que ralentir un peu Facebook était un bon départ en soi. Elle a semblé un peu perplexe et, de son air le plus songeur, a soupiré : Ouais, peut-être bien... Sauf que, faire ça, ça voudrait dire... me faire face.

Chaque fois qu'on avoue à quelqu'un qu'on souffre d'un trouble de l'attention, il nous répond par : moi aussi. Comme si les choses étaient aussi simples. Les gens pensent qu'ils sont nécessairement TDAH parce qu'ils ont quelques petits problèmes à focaliser une ou deux fois dans une semaine, ou qu'ils ont plus d'accrocs qu'avant à s'investir dans la lecture d'un texte long alors qu'ils s'habituent de plus en plus à naviguer d'une page à l'autre. C'est trop facile et les médecins généralistes n'ont pas trop de problème à leur prescrire une ordonnance trouvée vite fait en deux minutes de recherche sur un iPhone. D'ailleurs, il paraît qu'un peu plus de la moitié des personnes diagnostiquées TDAH le serait à tort. Madame, votre enfant ne tient pas en place! Effectivement, c'est un enfant. Par définition, ces affaires-là, ça a tendance à gigoter. Si en plus on les nourrit avec du jus, du pain tranché, des céréales multicolores, de la pizza, des ailes congelées ou toute autre sur-transformation d'épicerie à grande surface, on ne s'étonnera pas du reste que leur taux de glycémie pète au plafond. C'est relatif. Mais vous avez raison, au fond, vaudrait mieux ne pas prendre de chance et les doper dès le plus jeune âge. De toute façon, pour les enfants, en grande partie, c'est remboursable.

C'est drôle, mais plus les années avancent, plus la technologie progresse, plus la case « TDAH » a tendance à s'élargir. Distinguer les effets d'une société en transition de ceux d'un trouble principalement héréditaire commence à ressembler au paradoxe de la poule et de l'œuf. Mais plus on vieillit, plus ça s'éclaire. Plus on est en mesure de juger par soi-même si Russell Barkley pourrait nous compter parmi ses trois cents spécimens. En fait, quelqu'un qui souffrirait vraiment d'un trouble déficitaire de l'attention à l'âge adulte n'aurait pas vraiment d'autres choix que d'en subir les effets, ne serait-ce qu'en s'interrogeant maladivement sur ses

capacités à s'adapter au rythme ambiant. Avoir du mal à s'investir dans sa propre passion – comme lire un livre, par exemple – pourrait aussi être une bonne piste. Si vous en êtes, il vous faudra alors trouver des subterfuges. Des échappatoires possibles avec lesquelles canaliser les morceaux de vie qui vous échappent. Comme de vous lancer dans l'entreprise inconséquente d'écrire un mémoire fragmenté sous l'effet des médicaments. Ce ne sera pas nécessairement parce que vous souhaitez vous inscrire dans un courant littéraire postmoderne, mais plutôt, en fait, parce que votre cerveau ne vous permet pas de faire autrement, faute d'unification des éléments et des infos assimilées. Il y a aussi les distractions, les coupures mémorielles, qui vous empêchent de suivre une trame de façon linéaire, chronologique et ordonnée, d'un début vers une fin. Tout ça mis ensemble, avec un peu de travail et beaucoup de mauvaise foi, pourrait finir par donner des histoires bidouillées à partir de petits bouts copiés-collés d'un peu partout dans vos souvenirs, peu importe que ceux-ci soient tirés de faits réels ou de fabulations, ou peut-être même produire des textes fanfarons sur les amitiés morcelées, lesquels finissent généralement en queue de poisson par un discours un peu pompeux sur l'écriture « TDAH ».

Pour ceux et celles que ça intéresserait, quand Justine est retournée voir Romain Duris en moins poilu pour essayer son strap-on neuf, Djoche était déjà en train de vomir sa Chartreuse dans les toilettes. De mon côté, j'ai terminé notre dernier pichet tout seul. Le gars de l'urinoir à l'andouille gigantesque a continué à me suivre des yeux. Le temps d'ingérer le restant de la 1664, en représentation forcée devant mon grand admirateur, j'ai détourné mon attention sur l'objet le plus propice à me libérer d'un extérieur contraignant. J'avais manqué un appel; c'était Maxime.

ÉPISODE 7 – Gagnant à vie

Maxime n'avait pas l'air trop chaud à l'idée que j'écrive sur sa vie. Ça serait plate en TABARNAC, ton livre! Ce qu'il n'avait pas l'air de comprendre, c'est que ça faisait déjà plusieurs mois que je transcrivais son quotidien quasiment mot pour mot. Qu'est-ce qu'il pouvait faire, de toute façon? Je n'ai pas insisté plus longtemps. J'ai senti que la proposition ne l'emballait pas. Sa vie, il l'a déjà en pleine face. 24 heures par jour. 24 heures soustraites de toutes celles passées sur la bolle. Maxime n'a pas besoin de réalisme. Chaque restriction, chaque ineptie, chaque poil de cul arraché suffisent à lui rappeler sa Comédie humaine. Une tour de Babel en DVD de chez Costco. Avec une place de parking réservée. Une place qui, au fond, m'inclut aussi. Dans le Costco de son existence. J'y joue un rôle, qu'on le veuille ou non. Un rôle auquel lui seul est en mesure d'accorder une valeur, une légitimité, de son angle à lui.

Remarquez que l'inverse est autant valable. Pourquoi ce ne serait pas plutôt lui qui s'imposerait dans ma Comédie à moi? L'histoire de qui empiète le plus sur celle de l'autre? Si Maxime refuse de voir la représentation de son univers, il ne peut pas l'enlever du mien. Même chose pour moi. Est-ce que je suis vraiment responsable du rôle qu'il me donne? Quand un personnage se retrouve dans la fiction d'un autre, est-ce qu'il ne devrait pas s'attendre à ce qu'une partie de lui-même se perde? En lui proposant d'écrire sur sa vie, j'avais tenté par la bande de justifier mon acte. De me sentir un peu moins coupable de narrer le quotidien d'un pauvre infirme à son insu. Va falloir repasser pour la bonne conscience. Au fond, je ne le lui ai jamais vraiment caché. Je ne lui ai juste pas dit. Mais là, trop tard. Maxime est pris dans ma fiction. Sa chaise roulante s'est stationnée dans mon parking d'handicapé.

Jereeemyyyy spooooooooooke innnnnnnnnnnnn...

Pearl Jam couine en arrière. Maudit que c'est plate, Pearl Jam. On dirait qu'Eddie Vedder chante avec une flaque de sperme dans la bouche. Évaché dans le divan laid, je prends des notes sur Maxime, qui gratte un *Gagnant à vie* sur sa table de cuisine. La tête à un centimètre du billet, la main fermée sur son deux-piastres comme une pince de homard, Maxime épand son périmètre de granules d'encre à gratter. Diagonale, verticale, oblique, sa

pince prend toutes les directions. Ça dépasse le billet, graffigne la table, écrase les miettes de biscuit et trempe dans la sauce BBQ. S'il me laissait gratter pour lui, ce serait plus simple. Puis ça m'amuserait un peu. Ça me changerait de ses histoires de quotidien scatologique et de science-fiction. Mais non. Même si son mobilier frôle la mort à chaque gratteux, qu'il doit se plier en quatre et découvrir des muscles encore non répertoriés au Royaume des infirmes, Maxime tient quand même à s'exécuter. Tout ce qu'il me laisse faire, c'est les allers-retours au dépanneur.

J'encore gagné quatre piastres! Va m'en chercher un autre! Je lui réponds que ça fait trois billets de suite qu'il gagne quatre piastre, que je suis écœuré et qu'il serait peut-être mieux d'attendre une autre journée.

Es-tu malade, calvaire! Y a des jours qui sont plus chanceux que d'autres. Faut pas briser le momentum, mon chum! Justement, je re-réponds, si tu attendais un autre jour, tu gagnerais peut-être plus que quatre piastres...

Pour lui, ça va bien. Il a juste à attendre devant CHOM avec son ours polaire dans la pince en pensant à son maudit quatre piastres. C'est moi qui dois me taper les deux coins de rue avec son gratteux gras pleins de sauce. La bonne femme du dépanneur commence à me trouver pas mal louzeur. Encore un autre? Ben oui... j'ai juste ça à faire. Je ramasse le *Gagnant à vie* de Maxime sur la table pour lui fermer la trappe et le fous dans ma poche. J'irai plus tard, si Dieu le veut.

Maxime a commencé à jouer à la loterie depuis que sa mère ne rembourse plus son épicerie. Depuis son opération, elle ne travaille plus. Résultat : son fils doit réduire les dépenses et le divertissement. Ça, ça veut dire : manger encore plus de marde congelée que d'habitude, s'en tenir aux spéciaux et couper dans le dessert. Ça veut aussi dire qu'il devra s'en tenir à re-visionner ses vieux DVD de femmes vampires pour se branler dans sa tête. Bon, une préposée cogne à la porte. S'RA PAS LOOONG!!! Maxime gueule toujours impatiemment comme ça, comme si ça faisait dix minutes qu'on cognait. En marmonnant quelque chose d'incompréhensible, il laisse tomber son deux-piastres tout mouillé pour saisir à deux mains la manette de la porte. Le nez maintenant à deux pouces du bouton, d'un mouvement complètement inflexible, il déplace très lentement son bras droit, hérissant le doigt raide et solennel qui laissera son empreinte sur le commutateur.

Fail buzz. La clenche claque, la porte s'ouvre. Femme black en surplus de poids. C'est laquelle, celle-là? Marie-Guédettes? Marie-Rose Jean-Paul? Marie-Rose Henri? Guirlande? Eh oui. Il y en a une qui s'appelle Guirlande. La préposée non identifiable s'avance et aperçoit Maxime au beau milieu de son chantier de granules. Accent haïtien : Tu vas m'emmener en voyage, Maxiime?! Et elle part à rire toute seule pendant au moins trente secondes comme une espèce de malade mentale. Il est midi. Maxime lui dit que tout est beau, qu'elle a juste à l'amener aux toilettes. Moi, toujours évaché dans le divan laid, je continue de prendre des notes.

Juste en face, dans le cadrage de la porte, appuyé de son mieux sur son fauteuil roulant, le visage pourpre, Maxime se fait torcher.

Je te le dis, mon chum... si on gagne le gros lot, on s'achète une librairie juste pour nous deux, tabarnac! Avec juste de la science-fiction pis du fantastique sur les rayons!

Je ne sais pas pourquoi, mais Maxime a comme développé l'habitude de m'inclure dans ses projets. Si on gagne, il dit, t'auras plus jamais besoin de travailler, je t'engage à temps plein!

En plein mon objectif de vie. Pendant que Maxime déblatère et que sa préposée lui dépense un rouleau complet dans le cul, en arrière-plan, Geedy Lee pousse la note : *Today's Tom Sawyer he gets high on you and the space he invades he gets by on you!* En portant attention à la progression d'accords, à la complexité de certaines mesures, je me dis que Rush se compliquait pas mal l'existence pour écrire des tounes plates.

À toi tout seul, mon chum, tu serais meilleur que toutes mes cruches de préposées réunies. Si jamais je gagne le gros lot, eux autres, je vais juste les garder pour me laver pis me torcher le cul!

Au moins, ça, il l'a compris. Quand on s'est connus, c'est une des premières choses que j'ai mises au clair avec lui. JAMAIS je ne te torcherai le cul. Tu peux me cracher dessus, me vomir dessus, me faire fouiller dans ton sac banane au plus proche de ta poche, JAMAIS, m'entends-tu, je ne te torcherai le cul.

Comme pour annoncer la finale de l'opération, la préposée lui donne une tape sur la fesse et floche la bolle en tentant une prise deux de sa première joke plate. Comment ça, t'acheter une librairie, Maxiime? Tu vas pas m'emmener en voyage?! Et c'est reparti pour un autre

trente secondes de rire démoniaque. C'est beau, tu peux t'en aller... La préposée enlève ses gants, les fout dans la poubelle et repart vers de nouvelles aventures à onze piastres de l'heure.

No I don't have a gun... no I don't have a gun... A'ight, fellas! Just listen Nirvana, on da spiritarwwrock!

Si le bouddhisme nous enseigne à retourner à notre corps, d'écouter ce que notre intérieur nous dit, Maxime sera le prochain Gautama. Tabarnac, celle-là, elle frottait tellement fort qu'elle a failli m'arracher les hémorroïdes, calvaire! Sur quoi il revient des toilettes en traînant sa carcasse.

Criss que j't'écœuré de chier tout le temps... quand je passe pas mon temps sur la bolle, je pète à longueur de journée. Je fais juste ça de ma vie, on dirait... chier, péter, quin toué! Si ça continue comme ça, mon chum, ce sera pas une librairie qu'on va s'acheter, mais Cottonelle!

Son doigt d'E.T. encore en l'air, Maxime prend tout d'un coup une moue tragique et semble entrer dans une grande réflexion. Non mais, sérieux, pourquoi tu penses que je pète autant?

Bon... la question. Des fois j'ai l'impression que Maxime me prend pour un médecin, un technicien d'ordinateur et un devin spécialisé en phénomènes ésotériques typiques aux handicapés de vingt-huit ans. Je le sais-tu, moi... la bouffe congelée?

Absorbé dans son introspection, parqué devant moi, Maxime ne bouge plus. Il parle. Je suis devenu son analyste.

C'est bizarre... avant, je pétais pas. J'ai commencé à péter, j'étais au cégep. (Hum, hum...) J'ai pété pour la première fois, je pense, c'était à la bibliothèque. Un après-midi. Depuis ce temps-là, j'ai pas arrêté! C'est pas des farces, tabarnac, y a juste quatre jours ce mois-ci où j'ai pas eu de gaz. C'est tellement rare que c'est rendu que je les compte! Mettons que, mes intestins, ça doit pas être trop beau là-dedans...

De mon côté, je continue de prendre des notes en me questionnant sur l'espérance de vie d'un paralysé cérébral.

Les pires, mon chum, c'est les Paralysants. Je les appelle comme ça parce qu'ils te font vraiment paralyser. Quand t'en lâches un, t'as des chaleurs, tu deviens étourdi pis tu changes de couleur. Dans ce temps-là, tu veux mourir. Pis je suis pas tout seul à le dire... J'ai

quasiment tué une préposée, l'autre fois. Elle était en train de me laver le cul quand elle a reçu mes vapeurs atomiques drette dans' yeule. Elle a mis sa bouche en poisson parce qu'elle retenait son respire pis, après un bout, quand elle a relâché son souffle, elle a fait : Poua! Poua! Jésus-Marie-Joseph! Moi je riais, mais elle, je pensais qu'elle allait me battre. Elle a ramassé la bonbonne d'*Airwick* pis elle en a tellement mis partout dans l'impulsion que j'ai reçu le spray direct dans l'œil! Je me suis mis à crier parce que ça chauffait trop, pis je pense qu'elle a utilisé la même débarbouillette avec laquelle elle me lavait le cul pour la mettre sur mes yeux...

J'ai continué à l'écouter comme ça un bout, l'observant depuis le divan laid, en contre-plongée, à moitié dans mes notes, à moitié sur Facebook. Puis tout d'un coup, comme ça, pendant qu'il s'évertuait à m'entretenir de son sujet préféré, j'ai ressenti, d'une manière un peu trop inexplicable, l'espace/temps s'altérer. La surface de la matière, on dirait – de Maxime, des meubles et des murs – devenait plus lumineuse. Plus colorée. Mieux définie. Comme si, pour la première fois, j'ouvrais les yeux sur le monde. Ou en tout cas, sur un univers parallèle. Non pas que la réalité était complètement changée, mais elle était plutôt, je dirais, différente. Transformée. Je n'étais plus l'acteur quotidien dans son interaction factuelle avec le cours des événements, mais un intrus téléporté au milieu d'une mécanique dont les rouages le dépassaient. Spectateur de moi-même muté en rat de laboratoire, expérimentant bien malgré lui quelque chose comme une sorte de désincarnation des pauvres. Maxime parlait, je m'entendais marquer ses phrases par quelques onomatopées : hum hum, ah ouin... mais, comment dire... au cœur de l'action, ce n'était pas moi. En l'espace d'un instant, je me suis vu au beau milieu d'un épisode, à discuter avec le personnage de ma fiction. Il fallait absolument que je note ça à quelque part. Je veux dire... ici. Bref. Je suis rentré presque en courant.

Par la fenêtre, Thierry et la fille beaucoup trop belle pour lui écoutaient un téléroman plate. J'ai fermé le rideau et me suis cramponné dans ma chaise à roulette. Les deux pieds bien ancrés au sol. Dans la noirceur de la chambre et un silence inhabituel, j'ai ouvert une page Word avec un drôle de sentiment. Encore celui d'être dans un monde parallèle. J'ai pensé à Maxime, que je venais d'abandonner dans l'impulsion puis, en fouillant dans mes poches pour rassembler mes notes écrites sur des factures pas rapport, je me suis ouvert le doigt sur son maudit *Gagnant à vie*.

Total Recall

Y a une grosse bibitte laide, écrasée sur le mur, au-dessus du lit. À côté de ma tête. Depuis des semaines, peut-être. Je ne sais pas. Je ne compte plus. Je me rappelle seulement de l'heure qu'il était quand je l'ai tuée. Tard. Avec un livre de la bonne femme Duras. Aucune idée pourquoi je la laisse là. Pas Duras, la bibitte. Elle est morte, Duras. La bibitte aussi, il faut croire. Chaque soir, je lis en me demandant pourquoi je ne l'enlève pas. Sa présence est devenue comme une tête d'original au-dessus d'un foyer, une déco comme une autre, on s'y habitue.

Chaque bibitte que je tue me rappelle cette espèce de monstre – la plus grosse mouche jamais vue dans ma vie d'ignorant – que j'avais écrasée dans un coin de fenêtre de la maison familiale quand j'avais sept/huit ans. Elle n'était pas énorme pour rien. Je m'en suis aperçu quand son corps a fendu et que des centaines de larves lui sont sorties des entrailles. Celle qui s'expose à deux pouces de ma face est pas mal plus kioute. Je ne me rappelle même plus de quoi il s'agit. Au début, c'était mou et dégueu, avec du sang de bibitte, du vert, du noir, quelque chose qui ressemble à du jaune et un peu de bleu. Mes yeux revenaient toujours vers elle, j'interrompais mes lectures et prenais des notes, des fois. Pas sur elle, sur moi. Ou sur Maxime. Puis le temps a fait son œuvre et ç'a fini par sécher. Il en faudrait beaucoup, du temps et de l'espace, pour faire sécher un original qui se trouverait dans le même état. Chacun sa taille. Les bibittes, c'est comme ça. Ça va vite. Tant qu'on ne les tue pas, ça cherche à sortir. Sauf que ça reste souvent pris en dedans. Ça meurt et ça pourrit. Puis ça devient autre chose.

Je devrais arrêter de dire « bibitte ». Georges Brossard n'aime pas ça. Il dit que d'appeler les insectes comme ça relève d'une ignorance crasse. Il n'a pas tort. Je viens d'avaler ma pilule il y a à peine quelques minutes et je ne sais plus trop si ça me fait cet effet-là parce que je l'ai gobé trop tard ou parce que je l'aurais prise deux fois sans m'en rendre compte. Qu'est-ce que ça change? J'anticipe toujours le pire. Je vois toujours la fin venir et là, je stresse. Un bouillonnement un peu acide avec des spasmes et des soupirs qu'on n'explique pas ou à peu près. Plus proche de la peur, je dirais, que de l'excitation. Comme une méfiance permanente en besoin d'apaisement. J'angoisse à rien, au fond, c'est ça. Je suis anxieux. C'est formel. Rien de ce que j'entreprends ne se fait sans faille, je pourrais me relire cent fois que j'y

laisserais quand même un os. Dès que je m'adresse à l'extérieur, ça plante, j'accroche. Aucun produit fini sans faute. Faute d'orthographe, oubli d'un mot, perte de mémoire, je n'y échapperai pas. Toujours un hic à quelque part, toujours une couille, toujours une tare pour me rappeler que je suis moi. Un gros *je* qui s'écrit sur une page et c'est à peu près ça. Quoi d'autre sinon mes failles, mes actes et l'addition de mes connaissances. Ce qui me permet, bon an mal an, de me positionner aux yeux des autres sur un rayon de l'échelle humaine. C'est quand même remarquable. On vient au monde et on s'assoit sur des milliers d'années d'évolution. Par l'éducation, la vie sociale, on reçoit d'un coup ce qui aura pris des vies entières à nos ancêtres à acquérir, avant de nous être servi, prémâché, comme si tout allait de soi. Ça fait lourd à porter.

Ma mère en vente pour que ma tête se ferme la trappe. Pour que mon cerveau tourne à off et stoppe l'angoisse une fois pour toute. C'est spécial, le cerveau. Il a ses petites habitudes. Si on essaie de les déjouer, il devient tout mêlé. Si je change mon bureau de place, par exemple, il paraît que ça prendra vingt-et-un jours à mon cerveau pour complètement l'assimiler. Dire qu'avant je trouvais les chiens stupides avec leurs gestes répétitifs, sniffe, lèche, tourne en rond... On passe nos vies à répéter les mêmes affaires et on s'y retrouve tellement impliqué qu'on ne s'en rend même plus compte. Comme quand je passe mon temps à mettre ma main sur ma poche d'en arrière pour vérifier si Cellulaire est toujours là. Des fois je sursaute de ne plus le sentir et je panique pendant une bonne demi-seconde avant de m'apercevoir que je l'ai dans la main. Je suis vraiment vedge.

S'il faut porter une attention complète aux choses pour vivre en paix avec soi-même, dans mon cas, ça regarde mal. À moins que j'écrive. À peu près le seul moyen, mais ça m'angoisse. Donne mal au ventre. D'aller fouiller dans les débris pour me déprendre du personnage. Celui que je suis dans les parties de ma vie dont je ne me rappelle plus. Celui qui perd des bouts de lui-même en cours de route et qui, encroûté dans le dépôt des habitudes, a oublié la paix tranquille d'un esprit zen. TDAï-lama.

Paraît qu'une personne se définit par ses actes et non par ses souvenirs. Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est ce que dit la bibitte dégueulasse qui vit dans le ventre du chef des rebelles dans *Total Recall*. Pas le remake. Celui avec Arnold. En tout cas. Pas mal sartrienne, la bibitte. Elle avait des petits airs de Jean-Paul, d'ailleurs. Je ne pourrais pas dire quelle sorte de bibitte c'était, mais ç'avait l'air assez pénible d'avoir ça dans le ventre. Quand elle parlait,

le chef des rebelles tombait dans les vapes. Plus là. La bibitte en prenait possession. Je me rappelle, c'était comme une espèce de monstre. Un genre d'énergumène repoussant, mais gentil. Un peu comme moi. Je veux dire, lui. Celui qui tue des petits êtres vivants avec un livre de la bonne femme Duras. Ben quoi? Quand on écrit comme ça tout le temps, on ne voit pas les heures passer. On ne voit plus que l'original sur le mur. Avec ses petites pattes séchées toutes croches. On s'habitue. Puis ça finit par rester là des semaines entières, sans trop qu'on sache pourquoi, écrasé au-dessus de notre tête, dans une trace de sang séché qui ressemble de plus en plus à un arc-en-ciel.

ÉPISODE 8 – Monsieur Ouimet et le Docteur Parano

J'ai dû sortir de son bureau parce que Monsieur Ouimet avait demandé à parler seul avec Maxime. Je suis allé attendre dans la salle d'attente qui est à la fois une salle d'attente, un vestibule et un bureau pour la réceptionniste. Les murs étaient remplis d'affiches sur lesquelles on pouvait voir des handicapés souriants et heureux d'être handicapés souriants et heureux.

Maxime est ressorti la tête basse. Il a pas mal toujours la tête basse, mais là ça touchait presque ses cuisses. Qu'est-ce qui se passe? j'ai demandé. Laisse faire, il a dit. À chaque fois qu'on se présente au bureau de Monsieur Ouimet, Maxime m'avertit bien de ne pas parler. Il dit qu'il prend la chose en main, qu'il sait comment ça marche et qu'il gère la situation. Il ne veut surtout pas que je pose de question, comme s'il était le chef de l'affaire, et moi, qu'un simple exécutant sans pouvoir d'analyse.

Les deux portes vitrées se sont ouvertes de chaque côté sous notre passage. Comme celles du sas de l'Enterprise. Une étudiante en fauteuil électrique allait entrer comme on sortait. Elle a regardé Maxime en plissant les yeux derrière ses lunettes et a dit : Salut Maxime. À quoi Maxime a répondu : Salut. Après il a levé la tête vers moi et a dit : Elle, elle m'énerve...

En attendant l'heure du midi à notre table habituelle – celle avec un dessin de Maxime dessus – j'essaie de déchiffrer les pattes de mouches de son nouveau preneur de notes. Je n'aurais jamais cru dire ça, mais je m'ennuie des hiéroglyphes. Lui a toujours sa grosse face de dépressif en chaise roulante. Je viens de l'avertir que s'il ne changeait pas son attitude et ne participait pas plus, je le laisserais sur un coin de rue avec un pot de change et ne repasserais pas le prendre avant la fin de la journée. Des fils se touchent et ça provoque des connexions.

Parle-moi s'en pas, TABARNAC... Comme si c'était pas assez que les gardiens de sécurité me prennent pour un itinérant, ça prend toujours des HOSTIES de fuckés pour venir m'achaler quand j'attends mon transport. Je suis comme ça, faut croire... J'attire le monde bizarre. (Il me regarde.) À un moment donné, y a une folle qui a essayé de partir avec mon sac banane. Elle a tiré dessus comme une HOSTIE de débile... y a fallu que je lui tape sur la tête pour qu'elle me lâche. Elle criait ARH!, ARH! Depuis ce temps-là, je rêve tout le temps qu'y a un itinérant qui entre chez nous pis qui me pète la yeule.

Je viens d'aller chercher nos plateaux de bouffe chez les madames permanentées. Viande sèche, patates sèches, légumes secs et sauce en poudre. Avec gâteau au caramel, pour une piastre de plus. Même pas le temps de prendre une bouchée que... À matin, mon chum, j'encre failli m'asphyxier, TABARNAC! Tu me dis pas... Je te le jure! La préposée m'a dit l'autre jour : Toi quand tu PÊTES, tu fais des étincelles de CACA. Elle a pas complètement tort... des fois, je PÊTE tellement que je sais plus trop si y faut que j'appelle les préposées. Je suis jamais trop sûr si c'est de la MARDE ou juste des GAZ. Une fois, je me suis carrément CHIÉ DESSUS. Tellement qu'elles ont été obligées de prendre les ciseaux pis de couper mes pantalons...

Maxime est convaincu qu'un jour, il va finir par mourir dans son pet. Il est vraiment sérieux. Une préposée a eu la brillance d'esprit d'aller lui raconter qu'un homme est déjà mort comme ça dans un CHSLD où elle travaillait.

Non mais, je te le jure, mon chum... ça se peut, suffoquer dans ses PETS! Xéna a fait ça, une fois, au camp d'été. Elle a CHIÉ pis elle est tombée sans connaissance. Ç'a quasiment pris dix minutes avant qu'elle se relève! Si jamais ça m'arrive, ça ira pas ben. Ma mère a essayé je sais plus combien de fois de me trouver une assurance-vie. Y a jamais une compagnie qui a voulu me prendre. Je suis sûr que c'est lié avec le logement pis les préposées si je PÊTE de même. C'est à cause de l'ambiance de MARDE pis de la bouffe qu'elles me font, je suis sûr. Y a juste là que je PÊTE comme ça. C'est vrai. N'importe où ailleurs, je PÊTE paAWARRRWAap...

Un rot qui ressemble horriblement au son d'un drain s'est échappé de sa gorge. Tout le monde autour s'est retourné. Ta glotte a l'air moins sélective, je lui dis. Maxime ravale un bon coup, puis entame son premier morceau de viande sèche. Il le tire brutalement de la fourchette et mastique en continuant de mémérer. Heille... je t'ai pas dit... l'autre fois, j'ai ROTÉ... c'était tellement profond que j'ai VOMI sur mon clavier! T'aurais dû voir la face des préposées... RAMASSEZ, GROSSES CONNES!

Maxime me dit qu'il rêve souvent qu'il décapite ses préposées ou qu'il les torture avec un rayon laser intergalactique. Elles sont les exécutantes d'une grande machination infernale mise sur pied dans l'intention précise de le faire chier. À la tête de cette machination : Monsieur Ouimet. L'administrateur en chef du soutien pour étudiants handicapés.

Tsé, mon chum, y a deux sortes de pourris dans' vie. Ceux qu'on voit venir pis ceux qu'on voit pas venir. Ceux-là, faut les sentir. Avec Ouimet, c'est comme ça que ça marche. La première fois que je l'ai vu, mes chakras m'ont envoyé des signaux d'alerte. ATTENTION, DANGER, DANGER!!! Ce gars-là, y est rusé. C'est un vicieux. Un fin stratège. Y est habile, je le sais. Y m'aime pas. Y fait tout pour me nuire. Y invente des tactiques, comme de dire que je suis asocial et paranoïaque. Là, à cause de ça, la direction veut m'obliger à passer un test psychologique pour savoir si je suis éligible à poursuivre ma deuxième année de maîtrise. C'est ça, qu'y m'a dit, tantôt, dans son bureau. Y veulent vérifier mes aptitudes sociales... TABARNAC... En deuxième année, t'es toujours tout seul!

En ce qui me concerne, j'ai rencontré Monsieur Ouimet deux ou trois fois. Premièrement, le gars est aveugle à quatre-vingts pour cent. Il fixe le vide quand il te parle. Il utilise une espèce de loupe immense et une police de soixante-douze points pour lire ses documents. Deuxièmement, il m'a l'air quand même sympathique, mis à part le fait qu'il a toujours la même face. Joyeux, triste, en criss : même face. Une espèce d'air complètement relâché. Yeux fixes, paupières tombantes, la bouche ouverte en permanence, flegmatique et impassible. Sur son bureau, juste à côté, une photo de lui. Avec un mignon petit bébé dans les bras qui, j'imagine, doit être son petit-fils. Émotion, tendresse, même face. Quand on ne sait pas qu'il est aveugle – comme moi au début – c'est un peu insultant. Vous lui parlez de choses sérieuses et, lui, regarde à peu près tout sauf vous. Avec sa face de trépané. Maxime dira qu'il fait semblant, qu'il cache son jeu insidieusement. Que son côté démoniaque ressort juste quand il se retrouve seul avec lui, la porte fermée.

Ce gars-là, mon chum, il a des tentacules. Je suis sûr que des espions travaillent pour lui. Je connais ça, moi, ce genre de monde-là. C'est mesquin. Ça peut devenir dangereux si tu restes pas sur tes gardes. Ces gens-là sont plus pernecieux qu'on le pense. Y z'influent sur ta pensée. Y z'essaient de te faire prendre des décisions qui viennent pas de toi. Ouimet, je le connais. C'est une tache d'huile. Tu peux PAS lui faire confiance. Depuis que je suis rentré icitte, on dirait qu'y a pogné le fixe sur moi. Comme les tueurs en série qui pognent le fixe. Je t'avertis, mon chum, surveille tes arrières. Juste un petit conseil de même. Plus tu restes loin de Ouimet, mieux tu te portes. En tout cas, tu pourras pas dire que je te l'ai pas dit.

Maxime engloutit la dernière bouchée de son gâteau au caramel et ne sait plus trop quoi faire de ses mains. Tabarnac... je suis tout gommé. Il regarde de chaque côté comme s'il cherchait quelque chose et je lui offre d'aller lui glaner du papier. Laisse faire ça, il répond, quand c'est collé de même, y a pas trente-six solutions... Pas le choix, on sort la grosse artillerie. Il crache un glaviot dans chacune de ses mains et les frotte ensemble en me regardant d'un air fier. T'a connaissais pas, celle-là, han?

Effectivement, je ne la connaissais pas. Devant mon air probablement transi, Maxime sent le besoin de rajouter : Quand on est dans ma situation, mon chum, on n'a pas le choix de développer des trucs. Et il change de sujet. Heille, parlant de maîtrise... en littérature, les gens sont-tu toujours saouls, dans les séminaires? Je lui demande pourquoi il me pose cette question-là. Ben, en histoire, on dirait que oui. Des fois, ça sent le fond de tonne. Je lui réponds que c'est possible, que les historiens n'ont jamais eu la réputation de faire l'apologie de la sobriété. Maxime a l'air de réfléchir plusieurs secondes et finit par garocher : Coudonc, TABARNAC, y'a tu juste moi qui est normal?!

La pathologie dépend toujours de qui pose le diagnostic

Ça y est. On ne peut plus différencier les désaxés des gens « normaux ». Plus besoin de prendre nos pilules, le téléphone mains-libres donne le bénéfice du doute. Conversation outremer ou désinstitutionalisation? Le dilemme se fait court dans ma tête. Où se trouve le mains-libres? J'y pense toujours deux fois.

Ce genre de confusion m'arrive tout le temps. Comme en ce moment. Un gars jacasse au beau milieu d'une dizaine d'autistes avec casques d'écoute, yeux cross-side sur leur cell. Parler tout seul est peut-être sain, vu comme ça. C'est une question de perspective. L'alcool, la foi, l'espoir, les ordonnances... tout dépend de la béquille. Je viens d'entrer dans l'autobus. *La* 127. Parce qu'ici, on dit ça comme ça. Article féminin défini, suivi du numéro. J'ai trop longtemps essayé de m'en tenir au masculin. Le 127, le 34, le 125, rien à faire. Ça détonne. J'ai essayé de prêcher par l'exemple, demandant au chauffeur : pour aller dans Hochelaga, c'est bien LE 34? Et le chauffeur de répondre : Oui, c'est bien LA 34. Pourtant, je me disais, AUTOBUS, c'est MASCULIN... On dit UN autobus. Pas UNE!!! Et je tapais sur le chauffeur à grand coup de *Larousse illustré* en martelant « UN AUTOBUS » à répétition pour faire entrer les règles grammaticales de base dans sa grosse tête chauve de col bleu surpayé. Mais là, avec le temps, je me suis calmé. J'ai rationalisé. Je me suis dit que les gens ne pouvaient pas tous être aussi poche en grammaire. Plus j'y pense, plus je me dis que « la » 34, ce doit être la ligne, et non l'autobus. Bon alibi pour la faute de français.

Ce qui n'est pas pardonnable, par contre, c'est ceux qui disent « la bus ». Là, vraiment, pas d'excuse. Désolé, mais la ligne n'a plus rien à voir là-dedans. Nous, par exemple, quand on était petits, on disait : la Gus. Avec un gros G. Allez savoir d'où ça sortait. On n'était peut-être pas les crayons les plus aiguisés de la boîte, mais au moins, on avait l'excuse d'être des enfants de sept ans et, surtout, de vivre à Sorel.

À Sorel, quand t'arrivais en 6^e année, tu pouvais donner ton nom pour devenir le brigadier de la Gus. Le brigadier, c'était l'autorité suprême après le chauffeur. C'était celui qui disait aux autres de rester tranquilles, de ne pas crier, de rester assis, de ne pas mettre son pied dans l'allée. Quand t'étais brigadier, t'avais droit à un beau dossard fluo pis à un des deux sièges de cuvette du fond. Ceux qui te connaissaient faisaient partie des « cools » et pouvaient s'asseoir avec toi. Parce que c'était cool, s'asseoir dans le fond. Pis quand tu

mettais ton pied dans l'allée, là, t'étais encore plus cool. Assis dans le fond avec un pied dans l'allée : l'acmé. Mais quand t'étais pas l'ami du brigadier pis que ton pied dépassait, là, tu te faisais avertir. Y avait juste lui pis ses chums qui avaient le droit de mettre leur pied dans l'allée.

Quand t'étais brigadier, t'avais aussi droit à un substitut. Pour quand t'étais pas là. C'est d'ailleurs dans la Gus que j'ai entendu le mot « substitut » pour la première fois. De la bouche d'un petit gars qui parlait sur le bout de la langue. Fsssupfitssut. Ça marque. Si au moins j'avais pu l'être, fsssupfitssut. De la maternelle à la fin du primaire, j'ai espéré le jour ultime où, enfin, je porterais le beau dossard fluo, m'assoierais sur un des sièges de cuvette du fond et avertirais mon premier contrevenant de retirer son pied de l'allée, sachant très bien que le mien s'y trouve. Quand finalement, une fois pour toutes, je suis arrivé en 6^e, la commission scolaire a aboli le poste de brigadier.

Tout ça me rappelle qu'un jour j'ai déjà été sobre. Je pense que j'ai dû commencer à boire pour de bon en secondaire 2. J'avais autour de quatorze ans. Et là je ne parle pas du légendaire party de sous-sol chez Ian Fournier où les gars faisaient la file pour aller se faire sucer par la même fille dans les toilettes. Non. C'était un mois ou deux avant. Avant que je découvre la Bull Max et la Colt 45. À ma souvenance, ma première brosse a duré quelque chose comme une grosse demi-heure. Dans une taverne, à coup de pichets bus dans un mini verre. Le fameux truc du mini verre. Le buveur a l'impression de boire moins, mais remplit plus souvent son verre parce qu'il le vide plus vite. Toutes les tavernes font ça, c'est connu. Toujours est-il qu'au débit d'absorption auquel pousse la formule, un jeune pré-pubère de quatorze ans se retrouve assez vite sur le cul dans sa flaque de vomi.

Je me rappelle avoir tout dégueulé sur la table du Bonnet Rouge de Dolbeau. Tu sais pas boère! me garrochaient mes cousines jeannoises dans leur fierté jeannoise de filles du Lac. Normal, j'ai quatorze ans!... Ça tourne, ça tremble, c'est brumeux, c'est double, je me lève, histoire d'aller vomir ailleurs que sur la table. À peine le temps de faire un pas que ça remonte en spasmes, que ça jaillit successivement dans tous les coins. Je refais la déco du Bonnet rouge. Les cousines qui rient derrière leur bouteille d'1.18 litres : Toutte qu'un feffi! Parce qu'au Lac, les filles boivent des quilles. Labatt bleue, par-dessus le marché. C'était comme ça,

dans les années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui, ç'aurait probablement été de la Coors Light (prononcée *Corce*, ne pas oublier qu'on est au Lac-Saint-Jean).

La dernière fois que je me suis retrouvé au Lac-Saint-Jean, justement, c'était pour le mariage de ma cousine. Pas celle qui a cinq enfants, l'autre. Celle qui en a six. Qu'est-ce que tu veux, à Dolbeau, quand t'as fait ton tour de pick-up, ton tour de skidou pis que t'es sorti au « maille » pis au Bonnet, ben t'as plus beaucoup d'options. Surtout depuis la mort du Bonnet. Reste qu'au mariage, j'aurai eu l'occasion de faire du rattrapage sur la brosse de mes quatorze ans. Quatre caisses de douze de Boréale noire; on n'est jamais trop prudent.

Ce n'est pas tant la quantité que la marque qui attirait les regards sur moi. Des regards qui, accessoirement, avaient tous une Coors Light dans la main. Ce que mes oncles les plus virils appellent « de la bière normale ». C'pas d'la vraie bière, ça! Celle-là revenait souvent. Ou encore : Hééé... c'est spécial...

Parce qu'au Lac, tout est spécial. Pas compliqué, si ce n'est pas spécial, c'est plaisant. Ça peut être spécial tant c'est plaisant ou plaisant tant c'est spécial, la formule se transpose, se module, s'adapte à toute situation. Reste que ma bière leur paraissait pas mal plus spéciale que plaisante...

Où tu t'en vas, avec ta bière d'immigré!?

Au Colorado, mononc', visiter la brasserie d'Adolph Coors... un Allemand! En regardant souigner les gens sur la piste de danse de la salle communautaire de Dolbeau, je réfléchissais au caractère suspect d'une brasserie qui fait son pitche de vente sur la froideur de sa bière. *En veux-tu une froide?* Câlince-la dans l'frigidaire. J'ai encore du mal à croire que des buveurs aussi robustes et respectables que les Jeannois soient massivement passés à la petite bière américaine à 4.2% d'alcool. Démographiquement, leur taux d'alcoolémie a probablement dû suivre la courbe de leur ferveur nationaliste. Bof, au moins, côté beuverie, on pourra dire que le Bonnet rouge aura cédé le pas à la variété laissant, face à face sur le boulevard Wallberg, deux écoles de soulerie nouvelle génération. Cher Lac-Saint-Jean, je t'aime à vie, je t'ai dans le cœur, je t'ai dans le sang.

Si mon deuxième arrière-grand-père, François-Xavier-Joseph Lavoie, s'y était installé en 1889 avec son égérie créature du pays, Marie-Germaine Otis-Lavoie, eh bien, moi, avant le mariage de ma cousine de la fesse droite, Annie-Karine Bouchard-Lavoie, vite de même, ça

devait faire un gros dix ans que je n'y avais pas remis les pieds. Depuis la mort de ma grand-mère, pour être exact. Cette bonne vieille grand-mère veuve qu'on appelait affectueusement « Grand-momie ». Ben quoi? Quand ton père vouvoie sa propre mère, tu te doutes bien qu'elle n'est pas de l'ère numérique. C'était toujours Grand-momie qui nous hébergeait quand on allait au Lac. Et on y allait souvent. Je m'en rappelle comme si c'était hier. Ses vêtements multicolores, l'odeur de sa maison, sa sempiternelle soupe qui passait des journées sur le feu, ses airs d'antan d'accordéon qu'elle jouait à l'oreille en se plaignant que la ganse lui faisait mal au pouce... Elle te brassait ça, la bonne-femme, un accordéon.

Quand les autres allaient voir les matantes, je restais avec elle pour écouter les vieux films de Jésus qui passaient l'après-midi. L'image stéréotypée d'un Jésus au regard bleu mélancolique. Celui qui vous faisait filer cheap de l'avoir laissé mourir sur le mont Golgotha. Ma grand-mère faisait partie de son fan club. Elle avait le pôteur, sur le mur, dans la pièce à reliques où je couchais. Je dis bien « coucher » et non « dormir ». Vous essayerez, vous, de dormir avec l'image d'un mourant mutilé qui vous dévisage dans la noirceur d'une pièce à reliques. J'imagine bien qu'en subissant une intimidation pareille au quotidien, les contemporains de ma grand-mère n'avaient pas bien d'autres choix que de pisser drette. Dans ces temps-là, on ne prenait pas trente-six détours. Le psychologue, c'était le curé; le Ritalin, la strape en cuir. Sac de couchage remonté jusqu'aux yeux, j'avais droit à un résumé complet de la Grande noirceur, au son du pendule de l'horloge grand-père. Aucun livre d'histoire n'aurait pu accoter ça. Née en 1912, Grand-momie avait passé sa jeunesse au fin fond du Lac-Saint-Jean, dans les camps de bûcherons à popoter quotidiennement, du haut de ses 4 pieds 8, pour des dizaines et des dizaines d'hommes butors et affamés. Elle avait élevé une autre dizaine d'enfants là-dessus, sans compter la centaine qu'elle avait gardée au cours de sa vie pour boucler les fins de mois. Paraît qu'il y en avait tellement qu'elle les couchait dans les tiroirs de commodes. Ce n'était pas un ou deux pisseux de plus sur le lot qui allait lui faire peur. Sa grande cuillère de bois en avait connu d'autres. Elle la tenait toujours bien haut, prête à la décocher sur le premier ingrat qui franchirait la zone pendant qu'elle cuisinait sa soupe. Elle envoyait l'avertissement : Mal commode! Fais pas simple! Prends garde, polisson! Puis quand le décompte était fait, le coup partait à bout portant. CLAC. Un de mes cousins, Steve-Sébastien Cauchon-Lavoie, l'avait reçu, une fois, en plein dans le dos. On en verrait encore les marques s'il n'était pas devenu aussi poilu. Poilu comme un vieux singe, c'est Grand-

momie disait ça. Parce qu'elle sortait à peu près tout ce qui pouvait lui passer par la tête. Si t'étais gros, si t'étais laite, ma vieille grand-mère n'hésitait pas à te le rappeler. Mais elle avait aussi cette inconditionnelle bonhomie dont peuvent faire preuve certains vieillards en fin de vie, cette sociabilité doyenne qui fait de chaque inconnu une personne à saluer bien bas. Au restaurant comme à l'église, ça s'envoyait des « bien le bonjour » entre aînés, d'un air des plus respectueux, bonjour monsieur, bonjour madame, comme pour se louer d'avoir vécu si vieux.

Où tu t'en vas, avec ta bière d'immigré! Décidément, elle était de plus en plus drôle à chaque fois. Je comptais ceux qui ne me l'avaient pas encore faite. À ce moment-là, je devais avoir bu une bonne douzaine de bières et demie. Je décapsulais ma énième quand ça s'est mis à danser. Le moustachu de la disco mobile a parti un Continental et tout le monde, les jeunes comme les vieux, se sont ramassés sur la piste en suivant les pas de la danse en ligne comme si toute la ville avait suivi des cours au même endroit. Un pas par-là, deux pas par-là, tape dans les mains, on tourne en rond, n'y avait plus juste que les ivrognes, les vieilles filles pis moi qui étaient restés assis. On est passé du Continental au Set carré, du Set carré à Shania Twain, de Shania Twain à Lady Gaga, de Lady Gaga à des tounes que je ne connaissais pas, les pas restaient toujours les mêmes.

Après la tounes de Shania, mon oncle Djawné, tout en sueur, est venu s'asseoir à côté de moi. Hééé, mon homme... je te dis que ses pochettes d'albums sont pas mal plus faciles à regarder que ses tounes à danser!

Djawné, c'est un Vrai. Il a les cheveux crévés « fifties » pis « teindus » noir comme Dick Rivers. C'est pas une tapette. Il a un tatou de femme tounue sur l'avant-bras. À l'encre verte. Il doit être rendu à peu près à 250 livres depuis qu'il a arrêté de fumer, il y a dix ans. Autant il avait toujours été cotte – selon ce qu'en disent les p'tites mères du Lac –, autant on dirait maintenant qu'il est pogné dans son gras de cou. Il est obligé de tourner les épaules au grand complet pour regarder sur le côté. D'après Djawné, c'est ça que ça fait, quand t'arrêtes de fumer. Tu grossis, mon homme. Paraît qu'il avait commencé à l'âge de sept ans. Des cheveux de blé d'Inde dans du papier à rouler. Maintenant ses poumons sont quasiment redevenus « roses », à ce qu'il paraît, mais son taux de cholestérol plafonne et ses artères sont complètement bloquées.

Après avoir rempli sa coupe en plastique dans la boîte de vin cheap, Djawné s'est rapproché de moi en me donnant des petits coups de coude dans les côtes accompagnés d'un clin d'œil gros comme ça. En tout cas, mon homme, moué, Shania, j'y ferais pas mal...

Djawné aime ben ça, les femmes. Je pense même qu'il les aime toutes. Une fois, en étreignant Grand-momie, qui devait bien avoir quatre-vingts ans dans ce temps-là, il lui avait agrippé un sein bien solidement et avait dit : Hééé... c'est encore ben fermes, ces boules-là! Ça, disons que c'était plus spécial que plaisant.

C'est en mettant son coude dans mon flanc que Djawné a reluqué ma bouteille : Coudonc, veux-tu ben me dire quelle sorte de bière que c'est ça?

Note à moi-même : ne jamais retourner à Dolbeau avec une caisse de Boréale noire. À Rome, on fait comme les Romains. Il me semble que c'est Grand-momie qui disait ça. Peut-être pas texto, mais bon. C'était soit Rome ou Roberval. Bref. Elle s'en foutait pas mal. De la bière, je veux dire. Son affaire, c'était le gin. Avec un doigt de sirop d'érable. Ça apaisait ses rhumatismes. Même dépassé quatre-vingt-dix, elle n'haïssait encore pas trop ça, la bonne-femme, lever du coude. On l'aurait même levé ensemble, si son Bon Dieu avait voulu la libérer pour le mariage de ma cousine de la fesse droite, Marie-Karine Bouchard-Lavoie. Elle aurait joué un air d'antan d'accordéon et se serait plainte encore une fois de l'incommodité de la ganse. Faut dire qu'elle avait le sens du party, Grand-momie. Jusqu'à ce qu'on la mette dans un foyer pour vieux et qu'elle se laisse mourir. Là, elle ne buvait plus rien. Même pas d'eau. Je pense qu'elle n'a juste jamais accepté de ne plus pouvoir s'occuper de sa maison. Sa petite maison bleue à l'ambiance de bon temps. Celle qui entre ses murs tenait toute sa vie : la présence du passé, l'innocence d'une époque, ce qui passe et ne revient plus, le tictac de l'horloge et l'odeur de la soupe. Sa maison, c'était elle. Tout était à sa taille. On se pétait la tête, des fois. Comme le soir du Bonnet rouge. Quand je suis rentré de ma première brosse. Cette nuit-là, la Grande noirceur prenait une autre définition. Disons que je n'ai pas trop porté attention au son de l'horloge grand-père, ni aux yeux du zombie sur le mur. Je faisais plutôt la navette entre la toilette et mon sac de couchage. Les cinq heures de route du retour allaient être pénibles, à 7 heures le lendemain matin. Surtout quand on souffre, à la base, d'un mal des transports.

À bien y penser, je n'aurais jamais fait un très bon brigadier. Ni même un fsssupftitssut. Autrement, il n'y aurait pas qu'eu mon pied dans l'allée. Le siège du fond est toujours le pire

pour les cœurs fragiles. Encore aujourd'hui, je ne dépasse jamais le centre de l'autobus. Impossible de lire, d'écouter de la musique, de pianoter sur Cellulaire, ni même de fermer les yeux. Je deviens aussitôt étourdi, me mets à suer, la pression me monte à la tête et le cœur me lève. C'est chronique.

Ce matin j'ai encore oublié de prendre mes anxiolytiques. Résultat : mon cœur bat trop vite, les veines me pompent, mes pensées s'accélèrent et les symptômes du mal des transports deviennent exponentiels. La seule façon de survivre est de rester bien droit, ne pas trop bouger, respirer normalement et garder les yeux fixes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je me retrouve, en ce moment, pris à regarder cet homme en face de moi, en me demandant, encore et toujours, s'il porte un mains-libres ou s'il est juste fou.

ÉPISE 9 – AC/DC come from Costco

Ce soir, j'ai emmené une grappe de six de Boréale noire pour caler avec Maxime devant son show d'AC/DC. En fait, je la cale tout seul. Maxime ne boit pas une goutte. Dit qu'il perd la carte. Étant donné qu'il est déjà naturellement comme un gars chaud, boire une bière pourrait lui laisser des séquelles désastreuses. Comme Obélix, mettons. J'ai trouvé ça quand même drôle. Après quatre ou cinq bières, mélangées avec les pilules, j'avais l'impression d'être au même niveau que lui. Sur la même longueur d'onde. Pour une fois, il ne m'énervait plus. En tout cas, un peu moins. On pourrait même aller jusqu'à dire qu'un embryon de complicité semblait vouloir prendre forme entre nous, dans les notes de guitares et les vapes de boisson.

Tu me garderas les vides, il a dit. Ok, j'ai répondu en débouchant ma sixième bière. C'est à peu près à ce moment-là qu'il s'est mis à me parler de Rock. Pas la musique, le gars. Celui qui, paraît-il, jouait mon rôle quand il habitait chez sa mère. Autant au début je m'étais senti mal d'amener de la bière chez Maxime, autant l'histoire qu'il racontait me donnait le goût d'en acheter d'autres.

Rock était un bon buveur. Paraît que Maxime faisait pas mal d'argent avec ses vides. Rock amenait sa caisse chaque jour et, même, des fois, sa gang de chums. Chacun amenait sa caisse aussi. Ketching, ketching. Maxime comptait en signe de piastre. Les bouteilles vides qu'il récoltait lui permettaient de s'acheter des livres. Ça lui faisait une pierre deux coups. En plus d'avoir de la compagnie, ça remplissait son sac banane. De toute façon, argent ou pas, tant qu'il y avait du monde chez lui, c'était déjà ça.

Rock était dealeur de drogue. Pot, mess et compagnie. Maxime n'a jamais rien touché de tout ça, pour les mêmes raisons qu'il n'a jamais touché une bière. Chaque jour que sa mère partait, Rock et sa gang venaient faire le party. Des fois, c'était des fins de semaine complètes. Ça s'en donnait à cœur joie. Rock avait deux ou trois blondes et gérait bien son affaire. C'était un « croche », mais un bon « croche ». C'est comme ça que Maxime disait ça. Rock avait aussi des bons contacts. Pour une couple de mille, son cousin qui travaillait dans un pawn shop à Saint-Lin pouvait faire disparaître n'importe qui, n'importe quand. Maxime avait sa black list. Mais Rock et sa gang avaient beau boire comme des trous, ce n'était pas encore

assez pour financer la mort d'un homme. Mettons que si les sacs de mess avaient été consignés, peut-être, mais ce n'était pas le cas. Même à Saint-Lin.

Bon an mal an, les bouteilles vides s'accumulaient dans le cabanon. Le seul endroit où la mère de Maxime n'allait jamais. Quand l'espace commençait à manquer, Rock et Maxime allaient en vendre à l'épicerie. Maxime mettait les caisses de bière sur lui et Rock administrait le fauteuil. Ça remplissait le p'tit cochon.

Malgré sa bonne gestion de l'affaire, il arrivait, des fois, qu'une des blondes de Rock lui pète un coche séance tenante. Maxime dit qu'elles avaient à peu près toutes quatorze/quinze ans, alors que Rock, lui, en avait vingt-quatre ou vingt-cinq. Des fois, les filles un peu trop gelées pouvaient devenir hystériques et briser des affaires chez Maxime. Dans ce temps-là, Rock s'en mêlait et la bataille pognait. C'est un peu à cause de ça que Maxime ne veut rien savoir des filles. Une blonde, c'est bien trop compliquée. Rock pouvait en tenir trois, voire des fois quatre, c'était un saint incarné.

C'est Rock pis sa gang qui ont fait découvrir à Maxime la musique des années soixante-dix. Led Zeppelin, Black Sabbath, Deep Purple, ZZ Top et, surtout, AC/DC. Les petites voix criardes de Bon Scott et de Brian Johnson, accompagnées par la guitare métallique d'Angus Young, allaient enfin lui donner une bonne raison de se crisper. Maxime m'a admis, nostalgique, qu'il s'ennuyait du bon vieux temps. Paraît qu'il n'a pas revu Rock depuis qu'il est déménagé ici. La distance n'aidant en rien à conserver leur amitié. Ça, et le fait que Rock soit rendu en dedans pour trafic de drogue et voie de fait sur une mineure.

En courant partout sur la grande scène en forme de pénis, Johnson chante *Hard as a Rock* et Angus Young grince des dents, crispé sur sa guitare. Il me fait penser un peu à Maxime. Le show se passe à quelque part en Amérique du Sud. Des poings se remuent dans les airs et des Latines plantureuses grimpées sur des épaules montent leurs totos aux caméras. J'ai demandé à Maxime s'il lui arrivait d'avoir des érections. C'est en regardant ses pieds, les oreilles vraiment rouges et le petit sourire en coin qu'il m'a répondu : Ben oui... comme tout le monde...

Je me doutais bien, aussi, qu'avec tous ses DVD de femmes vampires ultra-canons, il devait bien lui arriver de fatiguer de l'entre-jambe. C'est dans la tête, qu'il est paralysé, au fond. Le problème, c'est que, même s'il le voulait, je pense que Maxime ne pourrait pas se

branler. Il n'a pas de dextérité, faudrait pas l'oublier. Puis si on baise comme on mange, je n'ose même pas y penser.

Paraît qu'en Suisse et en Allemagne, l'État finance un service appelé « l'assistance sexuelle ». Je lisais ça, l'autre jour, dans une salle d'attente. Des personnes dévouées sont payées pour satisfaire les besoins physiques des handicapés. C'est-à-dire toucher, caresser, donner un peu de chaleur humaine à des gens qui n'en recevraient pas autrement. Dans la grande majorité des cas, il n'y a pas de pénétration. On peut aller dans l'érotisme, mais l'important reste avant tout ce besoin con, élémentaire et plus ou moins fondamental qu'on appelle « l'affection ». Maxime n'en reçoit pas, de ça. Sa mère et les préposées ne le touchent pas de cette façon-là. En tout cas, je l'espère. Tout ça pour dire que notre capitaine ne baise jamais, ne se branle jamais, ne dispose d'aucun moyen pour se détendre une fois pour toutes. Je lui enverrais bien Nancy Chauvette, mais comme il est aussi cassé que moi, j'aurais peur qu'il en souffre par la suite. Qu'il ne puisse plus s'en passer. Connaître, c'est bien beau, mais si on ne peut pas répéter l'expérience, à quoi bon? À bien y penser, il fait peut-être mieux de rester puceau et d'écouter AC/DC.

Salut bonjour

Je végète en bobettes devant *Salut Bonjour weekend* depuis peut-être une heure et demie. Assez longtemps, en tout cas, pour savoir que je ne suis pas en voie de remporter le Grand prix de la détermination. Le téléphone doit bien avoir sonné deux ou trois fois, mais je n'ai pas répondu. Pourquoi est-ce que je l'aurais fait? La boîte vocale a bien rempli sa fonction : laissez le message au son du bip. Des gens que je ne connaissais pas.

La télécommande me pend dans la main. Un élan d'ambition, de volonté ou je ne sais trop. Je ne m'en étais même pas rendu compte. Je me suis réveillé comme si j'avais calé un vingt-six onces de fort en somnambule pendant la nuit. Un orteil qui piquait m'a éjecté du lit. Les cellules complètement vides. Il doit bien me falloir au moins deux heures à chaque réveil pour que ma tête reprenne sa place. Pour que mes yeux retrouvent leurs trous. Trop vedge pour lire un livre, trop con pour ouvrir le journal. Je fixe l'écran comme un idiot de cerveau limbique, ne capte aucune info transmise, m'arrête au langage corporel. Les animateurs de *Salut Bonjour* me font penser à des personnages d'émission pour enfants. Ils se parlent entre eux en me regardant. Coucou, les amis! Je taperais bien dans mes mains, mais la télécommande s'y trouve déjà.

Pendant les pauses, avec l'autre main, je prends Cellulaire et pianote sur Facebook. Toujours assis sur le divan, l'œil qui oscille vers l'écran, l'oreille qui saigne au son des pubs. Non, madame, je ne l'éteindrai pas. Il me faut du tapage pour enterrer l'angoisse. Une présence virtuelle assez forte pour bouffer l'énergie qui ne se canalise pas. Et puis, chez nous, il n'y a pas de télé. On est comme ça, nous, les intellos. On n'a pas ça, ces affaires-là. Alors quand j'en vois une, inutile de vous dire tout ce que ça me fait en dedans.

Par la fenêtre, il pleut. Temps parfait pour écrire, pour se faire des fictions. Excuse comme une autre, il faut le dire. Je ne suis pas plus motivé que ça à rentrer parce que... bon. Ça me donnerait quoi? Elle m'a dit de rester, le temps qu'il faut. Avec une télé, je pourrais vouloir longtemps. Elle, c'est une fille du genre déterminée. Le genre qui va au gym et qui travaille. Pour de vrai. Le genre qui a une carrière, des collègues et un salaire qui dépasse les dix mille par année. Un peu comme moi. Si j'étais une fille et que je n'étais pas moi. J'ai de l'admiration pour ces gens-là. Ceux qui ont de l'ambition. Ceux qui ont le courage de sortir de leur bulle, qui participent au monde au lieu de le travestir en mots. Le genre sur qui les gens

comme moi s'agrippent pour leur sucer le sang. Rien qu'une petite morsure, je te le jure, tu ne la sentiras pas.

Cette fille-là a la manie de remarquer mes petits défauts. T'es un vrai personnage, elle me dit. Tu boulechites tout le temps, tu te répètes souvent, on dirait que t'écoutes pas, tu prends rien au sérieux, t'es vraiment narcissique, lâche tes notes quand je te suce, etc. Elle dit que je réponds à toutes les caractéristiques d'un hostie de gros colon, mais que j'ai quand même une certaine sensibilité. C'est pour ça, d'après elle, que je suis « attachant ».

Je dois dire qu'elle me gosse un peu. D'habitude, c'est moi qui remarque ces petits détails-là chez les autres. Je ne sais pas si c'est tant le fait qu'elle le remarque qui me tape que le fait qu'elle me le dise. Cette fille-là me ressemble un peu trop. On dirait moi, avec des boules. La seule chose qui nous différencie, à part ça, c'est la motivation. Elle court, travaille, s'entraîne, s'informe, se cultive alors que, moi, ben... je suis moi.

Je ne sais plus trop combien de fois j'ai dû dire « moi » depuis le début. Elle a peut-être raison quand elle dit que je suis narcissique. De toute façon, il y a tellement de gens qui le sont que ce n'est même plus dans le DSM. Pour célébrer, je me prends en photo et mets ça sur Facebook.

Hier, on a passé la soirée à regarder de la marde en buvant du mousseux. Une règle implicite qui nous ramenait au point neutre. Si tu consommes de la crape culturelle, au moins, bois quelque chose de bon. Comme ça, ça s'annule. Je lui tapais sur les nerfs à toujours zapper d'une chaîne à l'autre pendant les pubs. Ça te donne quoi? elle disait, les pubs sont synchronisées. Sais pas trop. Un vieux réflexe qui vient de mon père, probablement. Power trip archaïque. De toute façon, faut bien s'amuser, bientôt, la télé, ça n'existera plus.

On avait baisé deux ou trois fois sur son divan. On en était rendus à notre troisième bouteille de mousseux. Pour l'ouverture de celle-là, on s'était mis nos bobettes respectives sur la tête. Je lui ai dit qu'un jour, j'allais lui faire des enfants. Elle est devenue sérieuse tout d'un coup, puis m'a répondu que, pour ça, il faudrait que j'arrête de lui venir dans la face. Je lui ai dit de laisser faire.

Le mousseux commençait à nous monter à la tête et on parlait par-dessus la télé. Au début, on s'amusait à trouver des ressemblances entre les personnalités. On fusionnait des visages, du genre : lui, c'est un hybride entre lui et lui, ou elle, elle ressemble à lui qui aurait

le corps d'untel et la tête d'une autre... Celui qui a la meilleure comparaison gagne. Je suis fort, à ce jeu-là. Elle finissait souvent bouche bée par mes observations et, si elle devait ajouter quelque chose, c'était un commentaire railleur sur ma mimique ou mes petits défauts.

On était rendu en plein cœur d'une télé-réalité d'amoureux quand j'ai dit : Comment veux-tu qu'ils aient une crédibilité dans leur vie après ça? Elle m'a répondu par un : dit-il, avec une paire de bobettes sur la tête... Il faut toujours que cette fille-là me mette un miroir devant la face. Encore une baise plus tard et je commençais à avoir mal au batte. Les couilles me serraient. Au moins la soirée n'allait pas trop durer, elle rentrait travailler le samedi. Tsé, quand on dit « motivée ». Reste couché, elle m'a chuchoté en partant. Tu peux rester autant que tu veux, ça me dérange pas. Cette fille-là me fait confiance. Je ne sais pas trop pourquoi.

Salut Bonjour tire sur sa fin. Il était temps parce que je commençais à avoir envie de me rouler en boule et de sucer mon pouce. Je me lève pour me re-faire un café. Je viens de vider le fond du sac. Elle travaille, elle va pouvoir s'en racheter. Je vide aussi son lait, tant qu'à faire. Pas chanceuse. En attendant que ça bouille, je feuillète rapidement un journal culturel qui traîne sur la table. Il y a une pub d'American Apparel à l'arrière. Une fille de quinze ans à moitié tounue qui regarde l'objectif avec un doigt dans la bouche, l'air de dire : Oups, j'échappé mes culottes...

Je vais me promener dans l'appartement. Je n'ai pas encore faim, je ne sens jamais vraiment la faim avant onze heures et demie/midi. L'autre émission vient de commencer. Une affaire plate sur le bonheur avec une personnalité connue qui vient dire à quel point *Le pouvoir du moment présent* a changé sa vie. Quels autres livres vous ont marqué? *Illusions* de Richard Bach et l'ensemble de l'œuvre de Paulo Coelho. Eh ben. Je continue mon pèlerinage.

Je longe les murs, ouvre les armoires, tire les tiroirs. Une cuisine, c'est plate. Je remets du café sur l'à-moitié-plein tiède et repars dans le salon. La pluie tombe encore plus. Avec tonnerre et tout et tout. Temps idéal pour une page Word. Je me reprends en photo. Je fouille un peu tous les recoins, commence à m'emmerder solide, me mets tounu. La p'tite madame de l'émission est toujours aussi têtueuse. Qu'est-ce que c'est, le bonheur, pour vous, Marcel Leboeuf?

Il faudrait bien lâcher Facebook. S'occuper à autre chose. J'éteins Cellulaire et me maquille les yeux. Dans la salle de bain. Parce que je le vaux bien. Je pense. Il y a tout un

arsenal. J'en mets sur les cils, les paupières, les arcades. Je n'ai pas beaucoup de talent. Ça dépasse d'un peu partout. Je prends un crayon pour les yeux (me semble que ça s'appelle comme ça) et surligne mes pattes d'oie. Après ça, tant qu'à faire, rouge à lèvres, fard à joues, toute la patente. Le fard à joues était quasiment un jeu d'enfant, mais le rouge à lèvres a été long à choisir. La pharmacie déborde. Aucun maudit contenant de pilules, mais des bâtons de rouge à lèvres à vous intoxiquer en dioxine jusqu'à ce que les frais d'embaumement soient devenus optionnels. Rose, rouge, mauve, orange, brillant... Lise Watier, on s'appelle.

Quelqu'un sonne à la porte. Ça me fait manquer mon rouge à lèvres. Bravo. J'ai l'air d'Heath Ledger en Joker. Je tends l'oreille, écoute un peu. Fausse alerte. C'était dans une pub. Je pense. Je n'ai pas bougé du miroir. Bref. Tant qu'à être encore là, je coule une pisse. Frissons dans le dos. En me penchant sur ma queue, j'aperçois l'épileuse électrique. Juste à côté de la bolle. Je range mon pénis, floche la bolle et la prends dans mes mains. L'épileuse électrique. J'étudie l'engin pendant deux/trois minutes au moins. Je le branche, écoute le son un bon bout, c'est bruyant. Un petit *bzzz* fatigant. Je regarde attentivement les dents tourner, joue un peu avec les vitesses : rapide, moyen, lent, moyen, rapide, lent, moyen, lent, moyen, rapide, moyen, lent, les femmes sont vraiment déterminées.

Toujours pas encore faim. Je me ressers du café. Noir. Comme mon cœur. J'ai vidé le lait, tout à l'heure. Mes traces de lèvres sur la tasse, je pars à rire. Ha-ha-ha. J'avais presque oublié. Qu'est-ce que c'est qu'être heureux? La question qui se pose au retour de la pause. Maintenant, la chambre. Virginia Woolf. Sur la table de chevet. Un paquet d'autres livres, aussi. Je ne vais quand même pas tous les énumérer. Elle les met en grosse pile, un par-dessus l'autre, comme si elle en lisait plusieurs en même temps. Motivée, je disais.

À côté de la pile, son ventilateur. Mon ennemi juré. Elle ne s'endort jamais sans le mettre au plus fort. Hiver comme été. Ça lui prend du bruit. Pour dormir. Moi, j'aime le silence. La sainte paix du tombeau. J'ai dû coucher ici quatre ou cinq fois en tout; déjà bien assez pour développer une aigreur patentée envers sa maudite imbécile de machine à vent. Je le regarde, il me regarde. Le ventilateur. On se dévisage. Il reste là, sans broncher. Lui qui m'a tant cassé les oreilles et rendu mes réveils d'autant plus déprimants. Monte en moi une envie de le crisser dans le mur.

Je l'avais dans la main quand je me suis aperçu dans le miroir de la commode. Un Joker tounu, ça m'a fait rire. Un peu trop fort, peut-être. Je l'ai remis à sa place, en laissant le fil débranché. Une vengeance amicale, pour la désarçonner. Je me trouve pas mal drôle. J'ouvre son tiroir à brassière. C'est le bordel là-dedans. Des brassières, des bobettes, des g-strings, ça fait tilt. À l'émission sur le bonheur : Compostelle, pèlerinage, se trouver soi. Qui êtes-vous, vraiment, au fond, Marcel Leboeuf? J'essaye un des kits. Attacher une brassière, c'est plus dur que le contraire. J'étais presque en train de me disloquer l'épaule quand l'idée m'est venue de l'agrafer par devant. Les filles font ça, souvent, il me semble.

Oups, j'ai déchiré ses bas. J'en essaye une autre paire. Ok, j'oublie ça. J'enfile un des strings. La poche me sort par les côtés. La corde dans le cul me donne l'impression d'être un rôti de porc. Je retourne me promener. Il faut plonger au fond de soi-même, dit Marcel Leboeuf, le pèlerinage a pour effet de nous confronter à ce que nous sommes vraiment. Il commence à faire froid. J'enfile une jupe longue verte et un chandail en tricot rose. Allez savoir si ça fitte. Les fesses directement sur le tissu, ça fait drôle.

Le téléphone sonne encore. Pas de message, cette fois-là. Je commence à anticiper que quelqu'un se pointe la face. Un ami, un parent ou, peut-être même, un gars comme moi. Il faut lâcher prise, se déprendre de toute attente, poursuit Marcel dans sa passion. Le pèlerinage est à la fois une aventure physique et psychologique, provoque un sentiment de liberté, de détachement, et permet de mieux voir, sentir, toucher et apprécier. J'allume une cigarette avec le rond du poêle. Paquet de menthols style *bitch stick* trouvé dans un tiroir. Pas super bon. Deux poffes et je la botche. De toute façon, je ne fume même pas. Retour du paquet au fond du tiroir, je commence à fouiller. Boucles d'oreilles, pendentifs, vieilles photos, cartes d'affaires, élastiques, passes à cheveux, colliers, factures, *Cutex*, condoms, c'est plate. On repart à la pub sur la pensée de la semaine : Au dedans de toi est la source du bien, une source qui peut toujours jaillir, si tu creuses toujours. Le café s'en ressent, je vais couler un bronze.

Retour dans la chambre, tiroir de chevet. Des papiers, des paperasses, des cahiers, des ébauches de nouvelles. Tiens donc. Je scanne en super diagonale. Écriture de soi, écriture de l'autre, je-je-je, moi-moi-moi... personnage toi-même. Ses histoires manquent d'action. Pas assez d'attention, de toute façon, pour tout lire. Il faut que ça sorte vraiment de l'ordinaire pour qu'un détail vienne me chercher. Comme dans la vie en général. Je ne suis jamais

complètement là que quand les choses me concernent. Si tout tournait autour de moi, je n'aurais pas besoin de pilules. Tiens, justement, j'allais oublier. Gorgée d'eau, ingestion, conclusion et musique générique. La semaine prochaine, à l'émission : Eckhart Tolle est-il un Hobbit?

Le thème solennel des nouvelles du midi me rappelle que j'ai faim. Je vide à peu près tout ce qui me tombe sous la main et laisse ma vaisselle dégueulasse dans l'évier. On annonce de la pluie toute la semaine. Temps parfait pour écrire, pour s'enfermer tout seul et s'inventer une vie. J'éteins la télé et rallume Cellulaire. J'ai reçu un texto. Elle voudrait qu'on soupe ensemble encore ce soir, qu'on reprenne notre soirée de mousseux-crape-TV. Comme si elle faisait ce qu'elle voulait avec moi. Je la laisse poireauter et saute sous la douche. Je me nettoie la face à m'irriter la peau. Dans le miroir, en sortant, ça ne veut plus partir. J'ai beau essuyer la buée du revers de mon bras, décaper mon visage avec n'importe quoi, ça ressemble à de l'encre et, plus je me tue à vouloir l'effacer, plus je commence à me demander si tout ça n'était pas déjà là.

ÉPISODE 10 : Automates et tune up de chakras

Au comptoir du dépanneur, ça prend toujours un p'tit vieux ou une p'tite vieille pour faire valider devant vous ses quarante-mille billets de loterie. Pendant qu'on vérifie tous ses 6/49 avec extra, madame Semimorte finit de gratter son *Scrabble*. Je lui suggère un mot-compte-triple, fois cinquante points pour toutes ses lettres : EUTHANASIE. Aujourd'hui, pas de patience. Rien qui roule. La caissière habituelle est en congé, c'est son remplaçant qui gère, un Cambodgien zen ultra lent qui sait seulement dire « Ça va bien, fait pas chaud ».

Oui ça va bien, oui fait pas chaud. Je mets ma bière sur le comptoir et pointe un *Gagnant à vie*. Transaction et son de caisse enregistreuse. Je pose le tout sur Maxime et on s'apprête à sacrer le camp quand Monsieur Zen tape sur une petite boîte avec son doigt en nous regardant. *Venez en aide aux enfants pauvres du quartier, faites un don, merci beaucoup, la direction*. Je le regarde en tapant de la même manière sur Maxime, pour lui montrer de quoi ça a l'air, un enfant pauvre du quartier.

Chaise... parasol... chaise... palmier... Attablé dans la cuisine, le nez collé sur son billet, Maxime énumère les symboles découverts. Je pense qu'il commence à devenir dépendant. Les *Gagnant à vie* sont devenus une activité de premier ordre. Tous ces petits quatre-piastres dépensés échappent mystérieusement aux factures d'achats excédentaires que sa mère lui réclame. Paraît qu'elle est devenue un peu parano depuis le jour où elle s'est mise à soupçonner Rock de lui voler de l'argent. Maxime m'a rassuré sur le fait qu'elle ne pensait pas ça de moi (même si elle ne m'a jamais vu), mais qu'elle restait quand même sur ses gardes (pour la même raison). Honnêtement, à part certaines répliques, je ne vois pas vraiment ce que je pourrais lui voler...

Ballon... chaise... parasol... penses-tu qu'on va gagner, cette fois-là, mon chum? Maxime développe de plus en plus l'habitude de parler au « on ». Je ne sais pas plus pourquoi, mais ça m'inquiète un peu. Il poursuit son grattage au milieu des bouteilles d'oméga 3, de capsules d'ail et autres suppléments vitaminiques que sa mère l'oblige à ingérer quotidiennement.

Maudit calvaire, j'ai assez hâte de gagner pour me payer un équipage qui sera pas des hosties d'arriérés... Parce que l'argent attire le monde, han? Arrêt sur image, regard vers moi : Qu'est-ce que t'écris, encore?

Une préposée sonne à la porte. S'RA PAS LOOONG! Maxime actionne le petit buzzeur, la clenche claque et la porte s'ouvre. Lessiiiiive! Il retourne à son gratteux. Saint Bonus, priez pour nous... que je décâlce d'icitte au plus criss! Suspense, roulement de tambour pour handicapé : Bon, hostie... j'encore rien gagné. Jette-moi ça dans' poubelle, tabarnac. Il agrippe l'autre télécommande et allume CHOM-FM.

Hey, hey, mama, said the way you move, gonna make you sweat, gonna make you groove...

La guitare décolle et Maxime monte le son. Faut continuer à gratter, mon chum. Pour investir dans la NASA. Question de vivre plus longtemps. Comme dans *Dune*! Au moins, dans le futur, je vais pouvoir échanger mes préposées pour des automates!

Sur la dernière syllabe d'« automates », un postillon part en chandelle. Un record, à ma connaissance. Le postillon monte haut dans les airs, ralentit sa course, prend une petite inclinaison, suit la courbe d'un vallon et vient tomber lentement en diagonale à l'endroit initial où se trouvait ma main, sur la table, avant que je la tasse. Maxime part à rire. TA-BARNAC! Il s'excuse à son chum et reprend son discours où il l'avait laissé...

Je vais gratter des gratteux jusqu'à ce que je sorte d'icitte, quitte à me détruire les mains pis les doigts. Ces gens-là sont trop bizarres. Ils vont finir par me tuer. J'appelle même plus ça des préposées, tabarnac, mais des unités mécaniques déficientes. Tant qu'à ça, j'aimerais mieux me faire entretenir par Robocop. Au moins, Murphy, il avait le sens du devoir. Elles, elles ont tellement de la misère à réfléchir par elles-mêmes, que si elles étaient des Robocop, l'ordinateur leur sauterait après deux minutes. Circuits : HORS D'USAGE!

Maxime a un spasme d'exaltation. Il ouvre la bouche à son maximum et sort les dents en levant les bras. Ses mains font des pivots saccadés dans les airs. Il reste contracté comme ça pendant peut-être dix secondes, jusqu'à ce que le son de navette spatiale des laveuses/sécheuses rattrape la toune de Led Zeppelin. L'unité mécanique déficiente, elle, abandonne le vaisseau sur le pilote automatique. Sors-moi donc une canette de liqueur, tabarnac...

Bonne idée. J'étais justement en train d'oublier ma bière. J'ouvre sa canette, CRITCH, place la paille dedans, SLUP, décapsule ma bouteille... Euh... as-tu un ouvre-bouteille?

Maxime repart à rire. T'es pas capable d'ouvrir une bière? Toi, es-tu capable? Il penche la tête et me pointe l'étagère.

À côté de l'ouvre-bouteille, une petite pyramide. TOUCHE PAS À ÇA, CALVAIRE! C'est quoi? C'est une pierre pour nettoyer les ondes et les fréquences. Si tu lui touches, tu vas toute la désactiver. Y a juste moi qui peux y toucher. Parce qu'une pierre a un seul propriétaire.

Je décapsule ma bière et essaie de faire semblant de m'intéresser à ce qu'il me dit. Quand tu choisis une pierre, est-ce qu'elle te reste fidèle à jamais comme les Droïdes de Star Wars?

En me regardant comme si je ne comprenais rien à rien, Maxime me dit que c'est la pierre qui choisit son propriétaire et non l'inverse. Puis : Bouge pas... je vais te chercher un Lapis-lazuli brut. Il roule péniblement jusqu'à sa bibliothèque et revient avec une grosse pierre bleue sur les cuisses.

Ça, ça empêche une partie des préposées d'arriver jusqu'à moi. C'est ma protection contre les forces du mal. Quand on est handicapé, on se protège comme on peut. Vous autres (les non handicapés), quand vous aimez pas quelqu'un, vous pouvez toujours vous en aller. Moi, je peux pas. Fait que j'utilise les pierres. Logique, je réponds. Tiens, celle-là, par exemple, elle absorbe les énergies négatives. Quand tu l'utilises trop longtemps, elle devient lourde et t'as besoin de la nettoyer.

Et comment tu nettoies ça?

Ben, avec une autre pierre...

Je me demande s'il possède une pierre pour le protéger des escrocs qui écrivent sur sa vie.

Maxime est allé porter son Lapis-lazuli brut à son endroit initial et est revenu avec son p'tit cochon. Casse-moi ça, il a dit. Pourquoi? On va aller chercher un autre *Gagnant à vie*. Ah bon? Si on veut s'acheter des automates, mon chum, va falloir qu'on commence à gratter plus que ça. De toute façon, ma mère le saura pas, elle vient pas cette semaine. Elle a son atelier de croissance spirituelle. Faut qu'elle se fasse replacer les chakras.

Maxime ouvre un tiroir et en sort un marteau. Ma mère m'a dit que son voyant connaissait une femme qui avait des dons super puissants. Rien à voir avec les petits pouvoirs qu'on a ma mère pis moi. Ç'a l'air qu'elle peut guérir le monde. Elle était paraplégique, avant.

Elle s'est auto-guérie par le pouvoir de la pensée. Asteure, elle marche pis toutte. Elle donne des ateliers de guérison, mais ça coûte cher. Ben cher. Ça prend aussi des pierres spéciales pour aller là. Des pierres que je connais même pas moi-même. Avec des pouvoirs vraiment forts. C'est un autre step, mon chum. Un autre palier de la Force. Si on veut accéder à ce niveau-là, va falloir clencher sur la loto. Me semble qu'on serait dus, là, pour gagner, han? Qu'est-ce que t'en penses? D'après toi, on va tu gagner bientôt?

En prenant le marteau qu'il me tendait, j'ai répondu à Maxime que je n'étais pas en mesure de déterminer ça puis il a dit : Es-tu sûr? Tu peux même pas le sentir un peu? J'ai conclu que non. Il m'a regardé, découragé, en se pinçant les lèvres. Ça faisait ressortir ses poils de nez. Quand il a desserré la bouche après un court temps de réflexion, j'ai ressenti qu'il me jugeait comme si j'étais une bête de somme ou un vieil androïde jugé perte totale. Après quoi il a soupiré : Décidemment, t'as vraiment pas de pouvoir, toi.

Confession 3 – Retraite forcée sur une page Word

L'écriture commence peut-être à aller un peu trop loin. Ça prend toute la place. Chaque événement, discussion ou rencontre est une proie potentielle. Scanneur à *on* : tout est matière à mettre en texte. Je suis devenu un automate. Je n'ai plus d'empathie. Je ne fais plus de distinction. Seul lieu possible : ici. Sur la ligne. À taper ma vie plate pour la rendre plus vraie. Moins visqueuse, plus concrète. Comme si, d'un jour à l'autre, j'en perdais des bouts. Et pourtant... C'est connu. Tout passe, s'efface et ne revient plus. Tout m'échappe et me laisse devant rien sans comprendre. Sans garder quoi que ce soit du début à la fin. Ça débarque, ça fait son show et puis, pouf! Disparu. Ctrl-x. Je fouille dans mes poches, récupère ce que je peux, décris tout, travestis. Comme pour me faire accroire que je suis en contrôle. Que mon pouvoir d'action ne se limite pas à essuyer le cours des choses. Et pour cause. Quand on écrit, on ne vit plus. On disparaît. On se frelate. Il faut être soit très motivé(e) ou passablement schizoïde. J'ai beau descendre et m'enfoncer, ça ne change rien, aucun accès. Je parle de tout à part de moi. Ce cadre vide avec un nom, ce n'est pas rien, je ne suis plus là. Plus tout à fait. Pense juste à noter, à transcrire, quand on me parle. Ce maudit mémoire qui prend le dessus sur tout et qui abuse des pauvres gens. Comme en ce moment. Tonio vient de m'apprendre que sa blonde l'a laissé. Je suis censé faire quoi? Le prendre dans mes bras? Lui taper virilement sur l'épaule en disant : une de perdue, dix de retrouvées? Quelque chose ne marche pas. Je reste assis, sans rien faire, pendant qu'il se vide le cœur en pleurant comme un homme. Je veux dire qu'il garde le corps droit et immobile, les épaules bien carrées, pendant que sa face grimace une expression qui se rapproche plus du pétage d'orteil que de la peine d'amour. Moi je ne bouge pas. J'emmagasine le plus possible et j'attends juste qu'il finisse pour venir transcrire ça ici. Comme si les choses n'étaient concrètes qu'une fois écrites sur une page Word. Je ne suis plus un automate mais un singe dactylographe. Un montage carabiné de mécanismes biologiques et sociologiques. Je me résorbe par défaut, mets en scène ma propre suppression, je disparaîs, je suis fictif. Une ombre au mur d'une salle d'attente entre le cours de l'existence et son ordinateur. Ne reste de moi que ce mouvement des doigts, que ce serrement du ventre et cette respiration, accrochés à un nom et une carte de crédit, pris entre un portable et une chaise à roulettes. Incapable d'entrer en moi-même ou, pour un minimum, d'exprimer ce que je sens. Je suis un être d'extérieur, une machine à décrire. Bon seulement à

mettre des mots sur ce qui m'environne, me dissèque, me dissout. Tout ce qui, en entrant dans mon texte, devient autre chose, se sclérose, se coagule et se fixe pourtant à mon nom, à mes traits, aux allures d'une personne qui, au moment de s'écrire, n'existe déjà plus.

ÉPISODE 11 – Juste une fois au camp d’été

Aujourd’hui, Maxime n’est pas là. Parti à son camp pour handicapés. Comme chaque année, à la même date. Deux courtes semaines passées dans le bois, près d’un lac, à participer à toutes sortes d’activités, en compagnie de congénères et de jeunes gens bien motivés. Ça fait des feux, du bricolage, des jeux de rôle thématiques et ça chante des chansons de camps d’été comme *Pis d’la gomme* ou *Un éléphant qui se balançait sur une toile d’araignée*.

Le camp d’été, pour Maxime, c’est gros. L’Eldorado. Chaque journée qui s’empile sur les autres s’achève dans l’espoir d’y arriver enfin. Maxime est un conquistador. Prêt à partir le plus loin possible pour y trouver un peu de richesse. À la recherche des cités d’or, au cœur du mythe, pour faire reluire un peu sa vie et lui permettre, une année de plus, de tolérer ses préposées. Parce que même si, au camp, la routine continue, que les moniteurs et monitrices lui réservent les mêmes soins – le torchent, l’habille, le lavent, le rasent – ils et elles, au moins, ont le mérite de le faire dans la joie.

Je le sais, je l’ai lu. Dans son journal « intime ». Je mets *intime* entre guillemets parce qu’à peu près toute la planète a écrit dedans sauf Maxime. Les moniteurs, les monitrices, sa mère... même l’infirmière du CLSC. Ce n’est pas tant un journal intime qu’un carnet de souvenirs. Une sorte de journal de bord pour campeur handicapé. Je dis *journal intime* parce que c’est ce qu’il y a d’écrit dessus. À côté d’un dessin quelconque de Capitaine America. Par l’entremise des autres, Maxime y note des réflexions, des remarques ou des moments de ses séjours qui lui semblent importants. J’en lis des bouts, des fois. Pendant qu’il chie.

15 juillet. Aujourd’hui, j’ai fait du ponton avec les 15-20 ans et suis content parce qu’à cette période, d’habitude, on ne peut point.

Au camp d’été, pas de limite d’âge. La grande majorité du groupe de Maxime est ado, mais les plus vieux, tant qu’ils payent, peuvent continuer à y aller. On établit la logistique sur d’autres critères. Maxime m’en parle souvent, entre deux hiéroglyphes et une histoire de pet. On mélange tous les éclopés ensemble, toutes formes d’infirmités confondues, puis on divise le groupe en deux. Les *multi* et les *multi plus*. Les *multi* étant ceux qui, comme Maxime, sont relativement « fonctionnels » – pour la plupart handicapés moteurs ou déficients mentaux –,

les *multi plus* étant le reste. C'est-à-dire les épaves. Ceux qui ne bougent pas, ne parlent pas et ne font rien.

21 juillet. Aujourd'hui, un multi-plus s'est fait piquer par une grosse guêpe. Il n'a point réagi. Parfois, je me demande si ces gens-là se rendent vraiment compte qu'ils sont au camp...

Une mince partie des *multi-plus* peuvent marcher, mais ne communiquent pas pour autant. Handicapés mentaux sévères. On les appelle « les ambulants ». Ils peuvent pleurer sans arrêt ou devenir violents. Paraît même qu'un d'entre eux a le Syndrome de Lesch-Nyhan. Ça, ça veut dire qu'il s'auto-bouffe. Sans farce. Paraît qu'ils ont été obligés de lui enlever les dents quand il était jeune pour l'empêcher de se manger. En fait, si ce n'est pas lui-même qui s'auto-bouffe, ce sont les autres qu'il croque au passage. C'est pour ça, généralement, qu'on l'attache. On le gave de purée puis on le garde ligoté. Comme plusieurs autres ambulants. Ça crie, ça geint, ça pleure et fait toute sorte de simagrées. À cause de ça, les nuits sont longues. Maxime ne dort presque jamais. Si ce n'est pas un *multi plus* qui s'évertue, c'est un *multi* qui crie de douleur. Os qui craquent, dents qui grincent, poumons qui sillent, etc. Il y a aussi les chiasses nocturnes. Les imprromptues. Celles qu'on essaie généralement de régenter par des mesures coercitives. Ce qu'on appelle « les codes de selles ». On s'organise, aux heures choisies stratégiquement pour, tour à tour, faire exulter campeurs/campeuses, *multi* et *multi plus*, tout le monde en rang, line-up de bolle une fois par jour. On classifie en répertoire l'aspect des selles (petites, grosses, molles, etc.) puis on pallie toute forme de constipation possible par un grand verre de jus de pruneaux pour tout chieur récalcitrant.

17 juillet. Aujourd'hui, on est sorti avec les multi pour s'acheter des casquettes et manger des cornets. Le soir, on a tous bu un jus de pruneaux et Ted a joué du Metallica autour du feu avec sa guitare sèche.

Peut-être que ça ne paraît pas comme ça, mais pour Maxime, c'est le bonheur. Le camp d'été, je veux dire. Enfin de l'air et un peu de joie. Dans un lieu qu'il connaît par cœur et qui s'étend un peu plus loin que les quatre murs de son chez-lui. Il voit les moniteurs et monitrices se succéder, d'année en année, certains restent, mais la plupart ne reviennent pas. Il

dit même que c'est lui qui les forme. Ça lui donne du crédit et un peu d'importance. Étant donnée son ancienneté, à ce qu'il paraît, Maxime a pas mal de contacts...

25 juillet. Aujourd'hui, pour le bal, ils ont matché les gars avec des filles. Je leur avais pourtant dit que ce n'était point mon style, mais ils l'ont fait quand même. Au moins, grâce à mes nombreux contacts, j'ai pu m'arranger pour éviter l'activité.

À part Maxime, seulement deux autres campeurs fréquentent le camp depuis aussi longtemps. Églantine, la déficiente mentale, et Walie, celui qu'on ne sait pas trop ce qu'il a. Un mélange de paralysie, de dystrophie, de cécité ou je ne sais quoi. Personne ne le sait vraiment. Il a toute sorte de symptômes un peu bizarres que je n'arrive pas trop bien à lire. Paraît entre autres que les sécrétions s'accumulent dans sa gorge parce qu'il est incapable de souffler du nez pour se moucher. Alors les monitrices et moniteurs doivent, plusieurs fois par jour, lui taper bien fort dans le dos pour vidanger les excédents. Églantine, elle, pète le feu. Son fun, c'est de tirer les cheveux. Elle se lance sur les gens et tire de toutes ses forces en riant comme une mongole. Paraît qu'une fois, elle a ramassé Maxime pour la peine. Il a fallu, d'après ses dires, trois moniteurs (qu'il avait lui-même formés) pour enlever Églantine de là. La plupart des campeurs ont peur d'elle. Contrairement à Walie. Lui, tout le monde l'aime. C'est un séducteur né. Il réussit pas mal tout le temps à obtenir ce qu'il veut. Y compris la visite de certaines monitrices en dehors de la période de camp. Ce que Maxime n'a jamais réussi à obtenir, malgré ses nombreux contacts...

29 juillet. Aujourd'hui, Ted m'a demandé mon courriel, mais je suis sûr qu'il ne va point m'écrire. C'est toujours comme cela la dernière journée. Les moniteurs nous demandent nos courriels chaque année, mais ne nous écrivent jamais...

De lire Maxime, comme ça, sans aucun sacre ni « mon chum », me fait drôle à chaque fois. Un peu comme si j'accédais à une autre personne. Quelqu'un qu'au fond, je ne connais pas. Le Maxime des camps d'été. Le gars « heureux ». Celui qui dicte à un greffier son existence au jour le jour. Du moins, les bouts qu'il en choisit. Comme la planète peut les lire, ça l'oblige à soigner son langage. À se censurer. À ne pas dire ce qui pourrait blesser sa mère ou la personne qui transcrit. Ce qui se passe au camp d'été devra rester au camp d'été. Quant à tout le reste, l'obscène, l'absurde et le trivial du quotidien, ces parties-là, généralement, il

me les dit. Je les écris, vous les lisez. Mais l'auteur de ses récits, celui qui s'exprime dans son journal sous l'écriture d'un peu tout le monde, celui-là, par contre, m'échappe. En fait, les seules parties de ses écrits qui me permettent vraiment de reconnaître Maxime, d'associer l'infirmier que je connais au narrateur des camps d'été, ce sont les sections réservées aux moniteurs et monitrices. Celles dans lesquelles des jeunes joyeux et remplis de vie écrivent au stylo coloré un petit mot souvenir et amical à l'attention du campeur. Tous reviennent pas mal au même...

Maxime!!!!!!!!!!!!!! Même si tu es la personne la plus chialeuse qu'on connaît, tes remarques sarcastiques et tes histoires de pets nous font toujours bien rire :) Bonne chance avec tes ... de préposées ;) Surtout, reste comme tu es :) !!!!!!!!!!! xoxoxoxo

Signé : un nom cocasse de camp quelconque.

P.S. : On s'écrit!!!!!!!!!!!!!!

Biographie non autorisée

Je n'étais pas con. Pas trop futé non plus, mais pas con. En tout cas, c'est ce que disait le résultat du test. Une belle grosse moyenne. Félicitation, vous n'êtes pas complètement stupide. Je pense que Valéry Colette a mis le doigt dessus. Sinon, pas loin. Je veux dire... son rapport ressemblait drôlement à une biographie non autorisée.

Il s'agit d'un jeune adulte qui consulte pour mieux comprendre son fonctionnement cognitif et déterminer la présence ou non d'un trouble déficitaire de l'attention. En plus d'être facilement distrait par ses pensées, le client est souvent déconcentré par des stimuli externes (bruits, conversations ou organes féminins). Il ne semble pas écouter quand on lui parle, certains énoncés doivent être répétés et il lui arrive de manquer certaines parties de conversation parce qu'il pense à autre chose.

Ma mémoire. C'est ça le hic. Toujours été problématique. Aucun rapport avec le court ou le long terme. J'oublie vite, c'est tout. Peut-être pour ça que j'écris. Trous de mémoire + absences d'attention = espaces comblés par du fictif. Pas le choix. C'est aussi ce qu'avait l'air de penser Valéry Colette...

Monsieur Lavoie, il y a une défaillance au niveau de la mémoire de travail. C'est cette partie de la mémoire qui nous permet de garder à l'esprit l'information qui sera utilisée pour diriger nos actes dans un futur proche ou éloigné. Dans votre cas, certaines connexions ont du mal à s'exécuter quand vient le temps d'aller récupérer cette information.

Je ne sais pas trop si c'est mon gros silence ou ma face de carpe qui l'a influencée, mais après avoir jeté un œil sur son horloge contemporaine conçue par un artiste québécois, Valéry Colette a senti le besoin d'enchaîner par un diligent « je vous explique ».

La mémoire fonctionne de trois façons. La première assimile l'information, la deuxième la compartimente et la troisième fait le parcours pour retourner chercher l'information dans le compartiment où on l'a classée. Vous, c'est cette partie-là, qui fait défaut.

Face de carpe.

Je veux dire que vous assimilez bien l'information, la classez au bon endroit, mais dès qu'on y ajoute un élément supplémentaire, l'effort qu'il vous faut pour vous y rendre vous fait oublier l'emplacement de la première.

On remarque que lorsqu'une distraction passagère empêche le client d'appliquer la même stratégie de rappel que lors des essais précédents (i.e. conserver le même ordre pour nommer le mot appris), le rendement est perturbé.

Toc toc toc.

Djoan, est-ce que c'est toi qui as pris ma crème pour les visage?

Non, je n'ai pas pris ta crème pour le visage... Sûrement Sandra, qu'est-ce que t'en penses?

Ye ne sais pas. Ye dois me dépêcher, y'ai rendez-vous avec ma sexologue.

Tonio est probablement la seule personne que je connais qui consulte une sexologue. D'ailleurs, sa thérapie n'a pas trop l'air de marcher. Man... ye te le dis, cette femme-là, elle est trop tchix...

Le gars fait une thérapie avec une sexologue pour soigner son envie insatiable de de fourrer tout ce qui bouge, mais pense juste à se farcir la sexologue en question. Logique? Il s'accote sur le mur et regarde au plafond. Ahhh... Djoan, ye ne sais plou quoi faire... Tonio raconte toujours les choses sur un ton plaignard comme s'il n'était pas responsable de ses actes et que tout lui tombait sur la tête. Il baise des filles sans capote, leur éjacule dedans et, après, il vient se plaindre qu'il a peur de choper des maladies ou qu'une d'entre elles tombe enceinte. Mais ce n'est pas de sa faute. C'est la méchante fille qui n'a pas pris la pilule comme elle aurait dû le faire. Le pire, c'est qu'il n'avertit pas. Il s'insère dans la fille saoule et lui vient dedans. SPLACH.

Man... ye comprends pas... la fille est partie insultée dans la nouit et ne répond plou à mes textos... Sur quoi il prend l'os de son nez entre pouce et index et agite la tête de découragement. Comme d'habitude, il reste planté là dans le cadrage de ma porte à se plaindre comme un âne alors qu'il dit qu'il est en retard. T'es vraiment taré, Tonio. T'as juste à pas venir dans les filles comme un gros attardé. C'est n'est pas moi, Djoan, c'est elle qui s'est laissée faire.

Cabrón. Qu'il fasse les conneries qu'il veut, mais qu'il ne vienne pas me déranger dans mon mémoire pour se plaindre. Là, il en est à m'expliquer que, d'après sa sexologue, il aurait oune rapport aux femmes trop souperficiel. Raison pour laquelle il fréquente depuis deux

semaines une toutoune rousse pas trop belle, mais gentille. Tonio dit que c'est comme faire du pro Bono. Man, des toute fazon, ye n'est rien d'autre à faire.

Peut-être, mais ce qu'il dit moins, c'est qu'il a besoin de se saouler pour la baiser. La fille est tellement laide que ça lui prend une éternité avant de venir. Le problème, c'est qu'elle, ça lui permet de prendre son pied à chaque fois. Je le sais, je l'entends, de l'autre côté du mur. Toujours la même rythmique, à répétition. Deux petits coups de ressorts de matelas, suivis d'un silence d'à peu près deux secondes, puis d'un cri suraigu : Couic, couic... ha! Couic, couic... ha! Après, nos deux tourtereaux traversent dans la chambre de bain (autre mur de ma chambre) et jacassent sous la douche. Pauvre fille. Elle le voit dans sa soupe froide, son petit Latino. Éjaculation tardive + jouissance coup sur coup = toutoune rousse qui colle. Et lui qui est trop con pour lui mettre les points sur les i. Chaque matin, il se plaint d'avoir une fois de plus dormi avec elle. Coño...

Je rappelle à Tonio qu'il n'est pas obligé, que si j'étais lui, j'en profiterais tout de suite pour mettre les choses au clair. Sinon, mon vieux, tu risques de te réveiller un bon matin avec la bague au doigt ou, pire, un petit gros rouquin qui danse la salsa. Ahhh... Djoan... ye sais, mais ça fait dou bien, des dormir avec oune fille... elle est gentille, ye ne veux pas loui faire dou mal, blablabla, je ne l'écoute déjà plus.

Le client a tendance à faire de grands détours (digressions ou autres) pour arriver à ses fins. Pour se rendre à b en partant de a, il devra passer par c, puis d, puis parfois e.

Valéry Colette m'a dit que j'avais bel bien un TDAH. Que l'hyperactivité, en fait, se passait dans ma tête. Une hyperactivité cérébrale, elle disait. Pendant que l'extérieur a l'air passablement paisible, j'angoisse, panique et me dévore de l'intérieur. D'où la pizza pochette. Paraît que le hamster n'arrête juste jamais. Même quand la roue ne tourne plus.

Le client fait preuve d'une hypervigilance envers son environnement et le contexte social. Il souffre d'une identité fragile et d'une incapacité décisionnelle flagrante, comme si tout arrivait en même temps. Cela crée chez le client un sentiment d'agitation intérieur et, même, de panique. Conséquemment, monsieur se sent rapidement anxieux.

Et comment. Valéry Colette dit que mon cerveau fonctionne comme celui d'un « chasseur à l'affût ». C'est l'expression qu'ils emploient, dans le jargon. Une façon enfantine

de dire que ma tête ne lâche jamais prise. Parce que chacune de mes pensées se fait interrompre par la suivante. Une sorte de domino psychologique, elle a dit.

Vous avez une idée et, dès que vous venez pour l'utiliser, la mettre en application, une autre vous arrive avant même d'en avoir fini avec la première, puis vous repartez avec celle-ci, mais voilà qu'une troisième idée intercepte la deuxième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous vous preniez dans cette accumulation de fils invisibles qui vous entraîne dans un tour de force kafkaesque rendant toute concentration pratiquement inapplicable.

Je ne lui ai pas dit sur le coup par peur de paraître stupide, mais je ne savais plus trop qui faisait quoi. Valéry Colette aurait intérêt à filer un peu plus ses métaphores, parce que ses exemples ont tendance à empirer mon cas. Après m'avoir recommandé une autre marque de pilules, elle m'a remis à la fin du rendez-vous une espèce de brochure, une sorte de *TDAH pour les nuls* aux allures de tract de bienvenue dans la grande confrérie des pas-vites. Le titre ressemblait à quelque chose comme : *Ainsi, vous êtes déficient*. À défaut d'éclairer toutes les explications nébuleuses de ma neuropsy, ça m'aura au moins permis de me familiariser avec quelques statistiques sur la chose, histoire de mieux vous en parler et d'avoir l'air intelligent.

Ce que j'ai appris :

Pas mal de choses. Comme quoi le TDAH aura porté différents noms au cours du siècle passé, comme « réaction hyperkinétique » ou « dysfonctionnement minimal du cerveau ». L'évolution nominale du trouble n'étant qu'un ajustement socialement acceptable, un peu l'équivalent de « petites personnes » pour les nains et « tailles fortes » pour les gros. Si pour certains spécialistes comme Edward Hallowell le TDAH favorise la créativité, l'intuition et devrait prendre un nom kioute comme « ce-petit-quelque-chose-qui-me-rend-spécial », pour d'autres, comme Russell Barkley, il représente un réel dysfonctionnement cérébral, voire même, un handicap intellectuel. Gneuh.

Paraît aussi que le TDAH résulte d'une insuffisance en dopamine (activateur principal de l'inhibition) qui entraînerait une déficience de la maîtrise de soi, et donc une altération de la capacité à s'adapter convenablement aux exigences d'une situation, ce qui n'est pas rien. Il s'agirait en fait de l'exact inverse de la schizophrénie qui, elle, résulte d'une surconcentration en dopamine.

Ce que j'ai appris d'autre :

Qu'il existe supposément deux traits physiques très fréquents et à peine détectables chez les personnes TDAH, mais qui, « pour des raisons éthiques, ne seront pas précisés sur ce document ». Sinon, que ce « désordre » est essentiellement génétique; que 5 % de la population du Québec en est atteinte; que sur ces 5% on compte 80% de garçons et 20% de filles; qu'il n'existe malgré tout aucun test fiable à 100% pour établir son diagnostic; et que 99.9% des TDAH, à moins de les écrire dans un mémoire, n'auront pas retenu le trois quarts de toutes ces informations, excepté celle concernant les deux traits physiques très fréquents et à peine détectables.

ÉPISODE 12 – Lucie Bruneau

Une date précise d'un mois précis. C'était l'espace de mon agenda réservé à Lucie Bruneau. La *belle* Lucie Bruneau. Celle qui ne ressemblait pas tant à une fille qu'à une bâtisse où je n'avais pas envie d'aller. Maxime m'avait bouqué deux mois d'avance parce qu'il fallait être bien sûr de ma présence cette journée-là, histoire de réserver son transport adapté pour nous conduire au rendez-vous. C'est à l'autre boutte, il m'avait dit. J'avais déjà imaginé toute la patente. La navette qui arrive et qui monopolise l'espace, l'attention détournée des badauds qui nous regardent, l'obligation de dialoguer avec le conducteur du bus, passer une fois de plus pour Saint Bonasse l'ami des infirmes, Lucie Bruneau me faisait chier. C'est une semaine avant le déplacement, alors que Maxime avait le téléphone en main pour réserver son transport, que j'ai eu le flash de vérifier avant l'adresse sur Google Maps. Lucie Bruneau était à vingt minutes à pied. À l'autre boutte, qu'il disait... Le petit plan de Google Maps venait de me faire comprendre les rapports de Maxime avec le monde extérieur.

Quand je suis arrivé chez lui il était mouillé de bord en bord. C'était de circonstance avec son chandail québécois de SeaWorld Orlando.

Tabarnac, on crève dans c't'hostie de logement-là! Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas ouvert une fenêtre. Pas capable, sacrement, la poignée lui reste dans la main. Les préposées? Trop connes. J'ai ouvert les fenêtres, l'air est entrée, l'odeur est sortie. Une grosse journée nous attendait, Maxime, le fauteuil de capitaine et moi. Pendant que le fauteuil allait se faire rafistoler, le capitaine allait glander pendant trois heures dans la salle d'attente. Moi? J'étais payé pour faire la pute. Le désennuyer, le divertir, c'était tout ce qu'il voulait, de la compagnie. De mon côté, c'était plutôt une question d'endurance. Étant donné que ça sortait de mon mandat, je lui avais chargé le double en dessous de la chaise. Une vraie de vraie pute.

Maxime a regardé dehors et a dit : Le soleil a l'air de plomber pas mal... ça, mon chum, ça veut dire : Opération crème solaire! Je n'étais pas trop sûr de vouloir comprendre le sous-entendu, mais je pense que ça voulait surtout dire que c'était moi qui allais devoir lui en mettre. J'ai hésité un bon moment. Es-tu sûr? J'arrive de dehors, le soleil frappe pas si fort... Il a regardé encore par la fenêtre et m'a dit que la blancheur de sa peau ne résisterait pas à des rayons pareils. Mets-moi s'en juste sur les oreilles, avec ma casquette, ça va être ben correct.

J'ai ressenti comme un haut-le-cœur. Il allait m'en devoir une, ce n'était pas dans l'entente. Il avait beau me payer le double, même une pute est pas si pute que ça.

J'ai ouvert le tube et m'en suis foutu sur le bout des doigts. Maxime riait parce que ça faisait un bruit de pet. J'ai regardé ses oreilles, il y avait plein de grands poils dessus comme sur celles des p'tit vieux. Maxime fixait le vide en attendant que je le crème. J'ai déposé bien rapidement deux gros mottions sur ses lobes, sans même les étendre, et me suis lavé les mains à double tour. Après il a choisi sa casquette parmi les quatre-vingts dont il dispose et on est partis. Pourquoi t'as choisi la plus laide? Pour pouvoir la jeter plus vite.

C'est en sortant qu'on a croisé Marie-Guédette. Ou une autre qui lui ressemblait. Bref. Elle s'en venait, déterminée, prête à remplir sa case horaire, quand Maxime lui a dit : C'est beau, on n'aura pas besoin de tes services, tu peux prendre congé. Elle a figé comme si on venait de lui annoncer qu'Haïti avait subi un autre séisme. Elle est restée un peu confuse pendant peut-être cinq secondes, puis est repartie avec son air de bœu' notoire. Les préposées ont vraiment pas l'air contentes quand on décline leurs services. Elles le sont, Maxime a dit. C'est juste qu'elles savent pas exprimer de sentiment joyeux.

Les trottoirs étaient pas mal raboteux. On se serait crus à Bagdad. Moi je traînais un blessé de guerre en agonie, blablabla, blablabla... mon âme au diable pour un peu d'éther. La voix de Maxime tressautait à chaque trou, à chaque craque de trottoir, le fauteuil chambranlait. À cause de ses petites roues d'en arrière – qui servent à pas grand-chose d'autre que de se pogner les pieds dedans – j'ai développé l'aptitude de le pousser d'une seule main, par la poignée de gauche, en marchant à côté. C'est un peu forçant pour le poignet parce que l'alignement du fauteuil a une légère tendance à obliquer vers la droite. C'était un peu pour ça, qu'on s'en allait chez Lucie Bruneau.

Sur la route il y avait des gens heureux, des écureuils et des arcs-en-ciel. Surtout des écureuils. Et des gros pigeons laids. Les arcs-en-ciel et les gens heureux, c'était sur les panneaux publicitaires. À mesure qu'on avançait, Maxime reniflait de plus en plus souvent son avant-bras en répétant : Ça sent le brûlé, ça sent le brûlé... je vais pogner un HOSTIE de gros coup de soleil.

Les gens autour nous regardaient comme s'ils n'avaient jamais vu ça, un gars en chaise roulante. Ça nous dévisageait gros comme ça. En contrepoids, il y avait des beaux sourires,

plein de sympathie. Il y en a toujours. Trimballer un infirme, veut veut pas, ça sensibilise. C'est un peu comme se promener avec un chien ou un enfant. Les gens s'immobilisent, le temps d'étirer un rictus empoigné l'air de se dire « C'est don' kioute... » Ils vous ouvrent la porte ou vous laissent passer en vous regardant avec une face d'innocent, comme s'ils s'attendaient à ce qu'on les confirme dans leur bonne action. C'est un peu ce qu'a fait le bonhomme qui fumait à l'entrée. Il aurait pu juste se contenter d'appuyer sur le bouton avec un dessin de Maxime dessus, mais il tenait à nous tenir la porte. On est entrés sans dire merci. Maxime ne le dit jamais, je ne le dirai pas pour lui. On a pris place dans la file d'attente avec les autres éclopés. Le Black de la réception était barricadé derrière une vitre en plexiglas, comme pour se protéger du mutantisme. Maxime s'est mis à chialer contre lui. Tabarnac, on n'est pas à veille de passer... c'était lui qui était là, la dernière fois. Je te le dis, mon chum, y est pas vite-vite... C'est comme ça, LES NOIRS. Sont toute lents que l'TABARNAC!

Maxime pense que les Noirs sont tous incompetents parce qu'il les associe à ses préposées. Probablement ses seules références en la matière, à part Spawn et Mace Windu.

Au fond de la salle, dans un fauteuil électrique, une tétraplégique parlait avec un technicien. Elle me faisait penser à Christopher Reeve, mais avec les cheveux longs. Je n'ai pas passé la remarque à Maxime, de peur qu'il parte dans une dissertation sur Superman. Par un réflexe incontrôlable, une habitude machinale, mes yeux sont descendus sur les seins de Christopher. Ils me pointaient comme s'ils voulaient m'attaquer. J'aurais levé les mains en l'air en cédant mon portefeuille. Hold-up! Je commençais à prendre le fixe quand le petit ange sur mon épaule m'a donné un claque derrière la tête. OUCH. Épais. C'est une té-tra-plégique. Tu ne peux PAS penser à baiser une té-tra-plégique. Le petit diable a dit : ta gueule.

Suivant! Ça n'a pas pris deux minutes que le Black de l'accueil avait déjà traité notre cas. Je pense que de trouver la carte soleil dans le sac banane de Maxime a dû me prendre plus de temps. Quand je lui ai redonnée, il m'a fait sa face de chien Pug dépassé par l'existence. Le technicien était maintenant rendu devant nous et Maxime, les oreilles pleines de crème, énumérait les petits problèmes de son fauteuil...

Les rayons font un « clic » fatigant, les petites roues d'en avant sont mal huilées, celles d'en arrière sont mal vissées, ça fait un CRISS de bruit gossant, l'alignement s'en va chez le

diable, le bloc de l'entrejambe reste coincé dans mon coussin, le dossier me donne mal au dos, les appuie-bras sont ben trop lousses... ah, pis vérifie don' l'HOSTIE d'essieu.

Après quoi il s'est harponné après mon cou pour transférer sur une chaise droite. Le technicien a décampé dans son back-store avec la réguine, et c'est là que le fun a commencé.

Bon, qu'est-ce que je fais. Premièrement, un café. Il me fallait un café. J'avais spotté la machine en entrant, au fond de la salle, derrière les boules de Christopher. Je n'avais pas de monnaie sur moi, alors j'ai été obligé de fouiller une fois de plus dans le sac banane. Eurh. Ça s'appelait : se laver les mains, vite. J'ai demandé à Maxime comment il faisait pour accumuler de la bouffe là-dedans, il a haussé les épaules. J'ai fait ma tournée aux toilettes et suis revenu avec un gobelet miniature sans couvercle qui venait de me coûter deux piastres et demi. Pas besoin de parler du contenu. Je me suis assis à côté de Maxime et ça n'a pas pris deux minutes qu'il se collait déjà la face sur moi en postillonnant dans mon café. Mon chum, bienvenue chez Lucie Bruneau, TABARNAC...

Ok. Tu me commenceras pas ça. Tu vois la jonction de nos deux appuie-bras? Ben, ça, c'est la frontière qu'il faut pas dépasser. Tu peux me parler de ce que tu veux, de science-fiction, des préposées ou de ta marde, pourvu que tu restes de ton bord. Il a reculé sa tête et a continué à parler comme si je n'avais jamais rien dit. Trouves-tu que j'ai engraisé? Quoi? Mes préposées disent que j'ai engraisé. Maxime doit bien peser 125 livres. Les seules parties massives apparentes qui le concernent, c'est sa chaise roulante ou ses crottes de nez.

La semaine passée, la conne qui m'a donné mon bain avait de la misère à enlever mon chandail. Elle arrêtrait pas de chialer pis de sacrer en haïtien. Elle m'a traité de gros tas. Depuis ce temps-là, toutes les autres me traitent de gros tas.

De quoi elles se mêlent? j'ai répondu. Leur as-tu dit de se regarder? Maxime m'a dit qu'il ne pouvait pas faire ça, que s'il les insultait, il se ferait mettre dehors. C'est pas de l'insulte, j'ai conclu, c'est de la légitime défense. C'est pas comme ça que ça marche, il a dit. Si je les attaque ou que je porte plainte, elles vont se mettre en gang contre moi. Elles créent des alliances pour protéger leur poste. Je te le dis, mon chum, c'est pas des humains. Ma seule façon de me venger, c'est de leur CHIER DE LA MARDE. Quand elles me traitent de gros tas, ben moi, je leur CHIE UN GROS TAS DE MARDE.

Tout le monde nous a regardés. Autant les grands brûlés que Christopher Reeve. J'ai avalé de travers ma gorgée de café tiède et me suis caché la face avec la brochure de Valéry Colette...

L'adulte atteint d'un TDAH est mauvais juge de lui-même. Il ne mesure pas correctement l'impact qu'il a sur les autres personnes. Souvent, ce symptôme peut provoquer de graves malentendus et créer certaines blessures liées à une accumulation d'échecs ou de résultats décevants menant à des problèmes d'amour-propre...

Les préposées arrêtent pas de se plaindre que je pue, mais sont pas capables de me laver comme du monde. Elles disent que je sens la charogne à cinq-cents miles. TABARNAC... C'est eux autres qui me lavent! La comprends-tu, la logique???

Maxime, l'appuie-bras, hostie...

Il a reculé sa tête à nouveau, mais je savais qu'il n'allait pas tarder à revenir...

Je t'ai-tu parlé de la nouvelle? Laquelle? Nouna. Nouna? La Noire avec des tresses pis des gros seins. J'ai répliqué qu'il y en avait pas mal qui répondaient à cette description-là, alors il a précisé qu'elle n'était pas tout à fait de la même grosseur que Guirlande ou Marie-Rose Henri, mais qu'elle avait quand même un embonpoint majeur au niveau des hanches et des fesses. Après quoi il a continué.

Tantôt, avant que t'arrives, la grosse cruche est rentrée avec sa face de bœu' en disant : lessiiiiiiiive. C'était la première fois qu'elle faisait cette tâche-là. Ben CRISS, elle a même pas été capable de se servir de la laveuse. Il a fallu que deux autres préposées viennent l'aider. SACRAMENT, c'est quand même pas un réacteur nucléaire! Ça s'est mis à s'engueuler en créole, toué. Moi j'étais sur mon ordi et j'essayais de m'imaginer ce qu'elles se disaient. Ç'avait pas l'air trop beau.

Eh ben...

L'ennui guette l'adulte atteint d'un TDAH. Il lui draine son énergie, le laissant avide de stimulations supplémentaires. En cela, la personne se plaindra le plus souvent de ne pas arriver à se prendre en main. Il s'agit de la raison principale qui la poussera à consulter. Elle aura la forte impression de tourner en rond, d'être perdue dans un labyrinthe, incapable de tirer profit de son potentiel naturel.

Comprends-tu ça, toi, un pareil lot d'incompétents? La moyenne des gens va avoir à dealer avec deux ou trois cons dans une vie, c'est normal. C'est la bêtise humaine. Mais ça reste quand même une minorité sur le tas de personnes qu'on rencontre. Moi, on dirait, y a juste ça, des cruches, autour de moi...

J'ai levé mes yeux de la brochure en me sentant interpellé. Maxime m'a regardé en voulant dire « qu'est-ce qu'y a? », puis a continué...

Tu sais pas c'est quoi, toi, d'être pogné avec eux autres en permanence. J'ai peur, mon chum. Je me sens pas en sécurité, là-bas. C'est comme une prison à vie. Les sorties comme aujourd'hui, c'est des libérations conditionnelles. Peu importe ce qui arrive, tu sais qu'il va falloir que tu y retournes. Moi, tout ce que je cherche, c'est la paix intérieure. Ça me dérange pas de passer mes journées à lire pis à écouter des DVD... mais gérer ça par-dessus, ça épuise. Au moins, si elles pouvaient se contenter d'être incompetentes... Mais non. Elles ont toujours des petits commentaires désobligeants à faire. T'as engraisé... tu pues la charogne... tu pisses comme une fille... comment ça t'as pas de blonde?... à la longue, un gars a pas le choix de se forger une carapace.

Maxime a pris une pause réflexive d'à peu près trente secondes, juste assez pour me permettre de finir la lecture de ma phrase, puis m'a demandé si je comprenais leur raisonnement. J'ai répondu que c'était difficile pour moi d'évaluer la chose étant donné que je n'étais pas là au quotidien. Maxime a dit qu'il en était conscient, mais que j'étais quand même plus en mesure de comprendre les filles que lui. Je n'ai rien su répondre à ça et il a eu l'air de pigner un gros down.

Ma mère dit que je suis pas né sous une bonne étoile. C'est pour ça qu'y a rien qui va ben dans ma vie. Elle dit que les anges de l'univers veulent ma peau. Ç'a l'air qu'ils m'aiment pas, les anges. Elle en a parlé avec son voyant. Ça ferait partie de mon évolution, de vivre ça dans cette vie-là. Ben laisse-moi te dire, mon chum, l'évolution, ça fait chier en TABARNAC.

J'ai déposé la brochure de Valéry Colette et j'ai soupiré lentement. Puis j'ai regardé Maxime avec un peu de compassion. Un énorme amas de morve lui pendait des narines et coulait sur sa bouche. J'ai offert d'aller lui chercher du papier, mais Christopher Reeve est entrée aux toilettes en même temps et j'ai compris que ce serait long. Maxime a dit : Laisse faire ça, j'ai mes techniques. Il a reniflé un bon coup pendant plusieurs secondes et a tout

avalé d'une seule traite. Après avoir essuyé ses lèvres un peu tout croche avec le revers de son bras, il a dit d'un ton fier : Han, tu la connaissais pas, celle-là non plus?

Effectivement, je ne la connaissais pas. Un autre café, quatre/cinq sacres et deux/trois litres de postillons plus tard, le technicien est ressorti de son back-store. Il a fait l'inventaire des déficiences rafistolées, Maxime a ré-harponné mon cou pour retourner sur son fauteuil de capitaine. Après avoir bien essuyé ma nuque, j'ai maté une dernière fois les seins de Christopher Reeves et on a repris la route de Bagdad. Écureuils, têtes de cons, panneaux de pub, pigeons laids. Maxime a continué à jacasser. On aurait dit un vieux sénile. J'allais le déposer chez lui, empocher mon argent comme une pute, acheter une grappe de six et ouvrir un nouveau dossier Word. Lui allait se faire étriller, nettoyer, décrotter. C'était la soirée du bain. Ses préposées allaient le mettre en pyjama de Hulk et lui décongeler un repas. Maxime allait finir ça sans surprise avec un show d'AC/DC pour compenser. Il en était encore à radoter en dégustant le peu de liberté qu'il venait d'atteindre qu'on voyait déjà s'approcher l'édifice à logements.

Dernière confession – Pièces manquantes au puzzle (Je ne suis jamais là)

Au fond, c'est vrai. Je ne suis jamais là. À tout instant de sa vie où Maxime ne rit pas. À tous les moments où, à mes yeux, sa réalité ne devient que des mots, des images ou des trous, à reconstituer, à boucher, à remplir. Rien à faire. Le casse-tête se défait quand la porte se referme. Les morceaux s'éparpillent dans la mousse derrière moi, tout au long du couloir, à mesure que la sortie prend forme et qu'au bout j'entrevois la lumière du soleil. Lui retrouve son silence, l'horizon des murs blancs, le grand vide de sa vie. Toutes les fois où la porte se ferme sur un autre courant d'air, que la clenche, implacable, lui claque à nouveau son sort au visage. Je ne sais pas, j'imagine. Je ne suis jamais là. À partir du moment où la vraie vie commence. Quand il se retrouve seul avec ses préposées, qu'il attend sur la bolle pour qu'on vienne le torcher. Personne d'autre que lui, son fauteuil, personne d'autre. Que son corps, que sa tête. Ligotés. Entraînés l'un vers l'autre, dans un rapport de force. Toutes les fois où on le touche, le transporte, le tripote comme un meuble. Qu'on le déshabille, tel quel, désarmé. Je ne suis jamais là. Quand il compte les minutes entre nos rendez-vous. Qu'il entre dans ses livres et qu'il fantasme un peu pour éviter les murs. Jamais là quand il pleure. Jamais là quand il tombe. Quand il hurle de douleur en sueur dans la nuit parce qu'il a mal au dos. Que des mots, que des trous. Vacants. Toutes les fois où son corps exige les soins les plus simples, les plus insignifiants. Qu'on le lève ou le lave, l'habille ou le rase. Personne d'autre que lui, son fauteuil, personne d'autre. Quand il prend l'autobus pour aller à ses cours. Que des gens rient de lui ou lui volent de l'argent. Les deux fois par semaine où il fait le pied de grue entre ses deux transports jusqu'à la fermeture. Quand il doit quémander à la cafétéria dans la file une à une chaque personne pour acheter son repas, rabaisé, repentant. Insulaire de sa chaise en dessous des regards. Loin des yeux, loin du cœur. Invisible. Toutes les fois où sa mère le visite. Jamais là. Aucune vue, aucun plan, aucune présence physique. Ni quand il va chez elle ni le jour de Noël ni aucun temps de l'année où l'amour intégral est un principe de base. Quand il était enfant, je n'y étais pas plus. Quand il se remorquait dans sa chaise miniature. Au parc, à l'école ou n'importe où ailleurs. À chaque épisode signifiant de sa vie. Quand il a eu son chien, son premier camp d'été, qu'il est déménagé dans son appartement. Puis quand son chien est mort, qu'il a revu son père, que la femme dudit père a dit qu'il était de trop. Chaque moment de son adolescence où pouvaient naître en lui le rejet, la révolte ou le goût,

peut-être bien, d'en finir pour de bon. Je ne sais pas, j'imagine. Je ne suis jamais là. Toutes les fois où, pourtant, il souhaiterait voir quelqu'un. Toutes les fois où rien ni personne n'arrive. Personne d'autre que lui, son fauteuil, ou une autre préposée en fonction par dépit. Que des mots, que des trous à boucher pour combler toutes ces fois où je n'y suis jamais. Tous ces moments qui sont sa réalité. Quand plus rien n'est matière à faire rire qui que ce soit. Quand chacun des instants rapiécés bout à bout forme un flot continuuel de retour au même point. Si au moins j'y étais à chaque jour de sa vie, je pourrais esquisser un portrait plus global. Mais je ne suis jamais là. Jamais là plus que trois ou quatre heures, quelques fois par semaine, à une table adaptée de la cafétéria. Ou jamais plus longtemps, au bout d'un couloir, lorsque la clenche claque et que la porte s'ouvre sur un demi-sourire.

ÉPISODE 13 – R2-Dégueu, précédé d'Entretien avec un infirme

Cet après-midi, Maxime nous a payé à chacun une canette de liqueur. À condition que je les rince après et que je les mette dans son sac pour qu'il puisse les revendre. OUBLIE PAS, il a dit. C'est TRÈS important. Non non, j'oublierai pas...

Encore une fois, j'ai dû plonger la main dans son légendaire sac banane. La monnaie est encore plus dure à atteindre que l'argent en papier. Elle se ramasse complètement dans le fond et j'ai d'autant plus l'impression de toucher ses couilles, mais bon. Il a eu sa liqueur, c'est tout ce qui compte. C'est seulement que, liqueur + Maxime + Club sandwich pain blanc avec frites = rots colossaux.

Justement, en voilà un. Je me jette sous la table pour l'éviter. Tout le monde se retourne et Maxime reste coi. La bave au menton et l'écume à la bouche. Ses bras battent dans les airs, Club sandwich dans la pince. Silence général à la table d'à côté. Les visages dégoûtés se retournent vers mon handicapé, doigt d'E.T. dans les airs. Il prend une grosse gorgée pour finir sa canette – avec le son de succion qui vient avec – puis, sans m'avertir, retire sa petite casquette d'enfant de huit ans et penche sa grosse tête au-dessus de mon pain de viande.

Vois-tu quelq'chose dans ma tête? Quoi?... VOIS-TU QUELQ'CHOSE DANS MA TÊTE?? Je lui réponds que *dans* sa tête non, mais que *dessus* il y a plein de grands cheveux qui font de la chute libre dans mon repas du jour. C'est en plein à ce moment-là qu'une fille que je connais décide de passer. Sourire épais. Derrière l'exposition forcée de mes dents, je finis par dire à Maxime que je ne vois rien, pour qu'il s'enlève au plus vite; histoire de sauver la face et, peut-être, mon pain de viande. Mais au fond, je n'ai même pas regardé. Je ne me mettrai quand même pas à chercher des poux en public dans la tête d'un infirme. Le voilà qui recule, objectif atteint. Il me dit qu'il voulait savoir s'il lui restait encore des marques, que la semaine passée, une préposée l'a peigné tellement fort que les dents du peigne lui sont restées imprégnées dans le fond de la tête.

Un peigne, eux autres, elles t'utilisent ça, mon chum. Heavy weight. Fait qu'asteure, laisse-moi te dire, quand j'en vois une arriver avec ça dans les mains, j'me sauve!

Heavy weight, c'est sa nouvelle expression. Aucune idée d'où il a pu prendre ça. Probablement au camp d'été. Derrière la facture de mon dîner, je l'ajoute à ses deux autres expressions anglophones répertoriées : « tout est all in » et « I don't know pas savoir ».

Comme d'habitude, Maxime a monologué vraiment trop longtemps contre ses préposées, leur façon de faire et l'ambiance générale de son habitat naturel. Je me suis forcé à l'écouter un bout, en notant le peu d'informations qu'il ne m'avait pas déjà partagées puis, tout d'un coup, sans vraiment m'en rendre compte – allez savoir si c'est à cause du mélange pain de viande/pilules/liqueur brune – j'ai commencé à me prendre pour Christian Slater dans *Entretien avec un vampire...*

Christian Slater : Tu te sens même pas un peu chez vous, des fois?

Brad Pitt : Non. Sais-tu pourquoi?

C.S. : Non...

B.P. : Parce que, dans cette maison-là, j'ai pas de souvenir heureux.

C.S. : Qu'est-ce tu veux dire?

B.P. : Que l'univers m'a pas trop fait de cadeau depuis que je vis dans c'te place-là, mon chum. J'ai eu pas mal plus souvent de la marde ou des choix inintéressants à faire. C'est pour ça que je te dis qu'y a juste les gratteux qui peuvent me sortir de là. Sinon, je vais subir toute ma vie. Ma mère dit que les handicapés, c'est des personnes qui ont fait des affaires pas trop orthodoxes dans leurs vies antérieures. Autrement dit, on paye pour ce qu'on a fait dans le passé. Moi, j'ai dû en faire en TABARNAC, de la marde... Je fais juste ça, subir!

C.S. : Tu penses vraiment qu'il y a une loi morale qui juge tes actes et qui te punit d'une vie à l'autre en fonction de tes agissements?

B.P. : Je pense que c'est l'univers qui nous place comme ça, mon chum. C'est nous autres qui choisit nos corps avant de nous réincarner. Comme on vit des centaines de vies, on choisit des expériences que notre âme a pas encore connues. Moi, j'étais rendu là, faut croire. Les choses se placent, pis moi, ben, je subis. C'est pour ça que tous ceux qui étaient là avant toi m'ont lâché. L'univers s'est arrangé pour que je puisse pas vivre de nouvelles expériences. Fait que plus rien avance, pis moi je reste pogné icitte.

C.S. : Tu penses pas que c'est juste un hasard?

B.P. : Y a pas d'hasard, mon chum.

C.S. : Trop facile, Brad... Si les autres t'ont lâché, c'est peut-être parce qu'ils ont eux-mêmes fait des choix dans leur vie respective. Ça veut pas dire nécessairement qu'ils conspirent contre toi. La différence entre toi et moi, c'est que, moi, peu importe comment les

événements se déroulent, j'ai toujours un pouvoir d'action. Si je fais rien ou que je prends pas la bonne option, je suis le seul responsable de mon sort. Alors que toi, t'es dépendant des autres pour tout faire.

B.P. : Moi, tout ce que je peux faire, calvaire, c'est chialer.

C.S. : Ben, dis-toi que c'est déjà ça. Ta grande gueule te sert au moins à te faire entendre.

B.P. : Ça donne rien, mon chum. Y a personne qui m'entend. Que je chiale ou que je dise n'importe quoi, les préposées s'en câlicent.

C.S. : Tu devrais pas sous-estimer la portée de tes paroles, Brad. On sait jamais à qui on a affaire. Tsé, des fois on se fait entendre pis on le sait même pas. Plus qu'on pense, même.

B.P. : Oups...

C.S. : Quoi?

B.P. : Tabarnac...

C.S. : Quoi??

B.P. : Ça va mal.

C.S. : Comment ça?

B.P. : Ben...

C.S. : QUOI??

B.P. : Ben...

C.S. : Accouche!

B.P. : J'envie de pisser.

C.S. : Non...

B.P. : Je te le jure.

C.S. : T'es pas sérieux?

B.P. : Heavy weight.

C.S. : Non...

B.P. : Qu'est-ce qu'on fait?

C.S. : Comment ça, qu'est-ce qu'ON fait?

B.P. : Ben, qu'est-ce qu'on fait pour résoudre mon problème?

C.S. : Pisse-toi dessus.

B.P. : Es-tu fou, calvaire! Ma vessie est ben trop pleine... ça va couler partout!

C.S. : Ben, t'aurais dû y penser AVANT de caler ta liqueur.

B.P. : S'il te plaît, mon chum, y a personne d'autre que toi pour le faire... Moi je peux pas attendre jusqu'à chez nous, c'est sûr. Surtout qu'y est juste midi... Faut absolument que tu m'aides, sinon je vais sentir la pisse pour mon cours d'à soir, pis tout le monde va rire de moi. Si tu m'emmènes aux toilettes, je te le promets, je te donne plus de cash pis je vais charger mes pierres pour qu'elles travaillent pour toi. Fais-moi confiance, les anges de l'univers vont te le remettre.

C.S. : Tabarnac.

La toilette des infirmes est au bout d'un couloir. Sur un étage où presque personne ne passe. Juste à côté d'une fente à carte électronique et d'une pancarte rectangulaire avec un dessin de Maxime dessus. Prends ma carte étudiante et passe-la dans la fente, il demande, les yeux jaunes. Ça, ça veut dire : plonger la main encore une fois dans son maudit sac banane. Probablement cent fois moins pire que ce qui m'attend l'autre bord de la porte. J'ai l'impression de me retrouver dans une épreuve de Fort Boyard. Passe le couloir, plonge ta main là, traverse la porte... si jamais j'aperçois les deux criss de nains, je le jure, je les kicke.

Je passe la carte, la porte s'ouvre. Je pousse Maxime à l'intérieur. Prends ton temps, mais fais ça vite. Aussitôt entrés que la porte se referme et m'accroche un talon. Début d'épreuve, première blessure. Je remets la carte étudiante dans le sac banane et analyse l'allure de la pièce, qui me fait penser à l'appartement de Maxime. Aussi grand, aussi blanc, aussi vide. La toilette à cent lieues du lavabo, le lavabo presque aussi loin de la porte et, au plafond, une espèce de machine un peu bancale. C'est un lève-personne, Maxime me dit en précisant : c'est de la grosse marde. Bruit de néon qui crépite.

Maxime s'approche de la bolle. Il se met face à elle et verrouille ses deux roues. Bon, là, je vais me pogner après la barre, pis je vais me lever. Toi, après ça, tu vas retirer la chaise, pis baisser mes culottes.

Au secours. Je m'approche tranquillement et Maxime s'exécute. Il se redresse sur la barre et ses avant-bras forcent, un peu tremblotants. Ils sont plus gros que ses biceps. Comme ceux de Popeye.

Élément déclencheur, son derrière quitte la chaise. Ok, mon chum, asteure, tu peux enlever le fauteuil. Son corps prend une forme sigmoïde. Ça veut dire qu'il fait un « s ». Les genoux pliés, le cul exagérément ressorti, le bas du dos qui creuse et la tête qui penche. Ses

deux jambes restent soudées. Maxime tremble encore plus et ça retient sa voix. Ok, là, baisse mes culottes.

Ses culottes, comme il dit, sont à bandes élastiques. Une marque de sport quelconque en tissu mou, pour en faciliter la descente. Maxime appelle ça « des culottes de *yo man* ». Des fois, ils sont tellement larges que ça prend dans ses roues. Sa mère refuse qu'il porte des joggings parce que, selon elle, ça fait trop « bébé ». Alors sa garde-robe n'est remplie que de ces pantalons mous à bandes élastiques en spécial chez Costco.

J'avale un bon coup et Maxime, la face rouge, me regarde par-dessus son épaule. Dans le fond, mon chum, c'est pas si pire que ça... c'est juste un blocage mental.

Il en a l'air d'un, blocage mental. J'agrippe du même coup les deux élastiques – celui de ses bobettes et celui de ses culottes de *yo man* – histoire de descendre les deux en même temps, de finir au plus vite. Mes doigts frôlent la peau de ses hanches, un bout de ses fesses. Les rebords d'élastique y ont laissé leur marque. Une ceinture de petits sillons rouges sur fond blanc et veineux.

C'est parti, ça descend. Les culottes de *yo man* sont rendues aux genoux. Et ma tête, maintenant, à deux pouces de son cul. Ça sent le vieux fond de culotte en manque d'oxygène. À bout de bras, jambes pliées, je fixe le plafond et retiens mon souffle. Mes doigts s'enlèvent des élastiques, mes pieds reculent d'un pas ou deux et mes jambes se redressent lentement. Je ne veux pas regarder. Je ne veux rien voir de ça. J'essaie d'aligner une des tuiles du plafond à côté du néon, celle brunie par le cerne d'un ancien dégât d'eau.

En l'espace d'une seconde, comme par une espèce de réflexe nerveux de mes nerfs optiques, à mon corps défendant, mes yeux ont flanché. Rien de trop long. Juste assez pour me faire une image explicite de la situation. Arqué en forme sigmoïde, Maxime m'expose son cul. Deux fesses creuses usées à la corde. Triomphantes à la cime de ses petites jambes frêles. Remplies de poils longs qui recouvrent sa peau blanche. Sac banane à la taille, pendouillant par devant. Et pour couronner, en guise de climax, oui, c'est bien son pénis qui ressort à l'arrière, coincé en étau entre ses deux cuisses, comme une belle grosse cerise sur le sundae sordide de mon heure de dîner.

Ce n'est pas tant son pénis qui me rend mal à l'aise. J'en ai vu bien d'autres dans les vestiaires de sport, les toilettes de bars et les films de Lars von Trier. Non. Ce qui me scie,

c'est plutôt l'immense cicatrice que son t-shirt relevé laisse entrevoir dans le bas de son dos. Une balafre impressionnante qui lui traverse la colonne de long en large. Les yeux de retour au plafond, toujours fixés sur la même tuile, je demande : C'est-tu beau? C'est-tu fini?

Tout est correct, effectivement, il peut s'asseoir. Sans respirer, les yeux plissés presque fermés, je me retourne et pique un sprint jusqu'au comptoir du lavabo. Triple ration de savon rose, je me décape la peau des mains. Enfin Maxime est sur la bolle. Il m'explique, à ma demande, l'origine de son brochage de dos. C'est une opération qu'il a subie quand il était jeune. Très jeune, il dit. Ça fait tellement longtemps qu'il ne s'en rappelle même pas. Paraît qu'ils ont coupé des nerfs autour de sa colonne parce qu'il était trop spastique. Ça veut dire : trop raide. Encore plus raide qu'il l'est maintenant. C'est dur à croire.

Une fois mes mains bien décapées, Maxime me demande de sortir pour le laisser pisser. Je ne le contredis pas. Quand il aura fini, il me lâchera un cri, puis je reviendrai, pour refaire l'épreuve dans le sens contraire. Mais une chose à la fois. Commençons par sortir. Doigt sur le bouton, la porte qui s'ouvre, enfin, de l'air. Mission accomplie. À moitié, en tout cas. Je me jette sur les genoux, regarde le ciel. Le plafond, je veux dire. Je suis un survivant. Deux passants me lancent des regards interrogateurs. Ils ne peuvent pas savoir.

À peine le temps de me relever, de reprendre mes esprits que Maxime, de l'autre bord de la porte : AS-TU AMENÉ MA CARTE???

Mains sur la tête et cri intérieur. *Skrik* de Munch, on se comprend. Je la revois dans le sac banane. Complètement inaccessible. Avec, dessus, la photo de Maxime, qui se paye ma tête, entre mes mains.

MAYDAY, MAYDAY. Épreuve inattendue supplémentaire. Demande d'indices au père Fouras : aucune réponse. Qu'est-ce qu'on fait, dans ce temps-là? On se rapporte à l'Évangile? Lève-toi et marche pis ouvre la porte? Sorry Djeezus, ça ne marche pas plus. Maxime, en son sourd de l'autre côté : Ça, mon chum, ça m'a tout l'air d'une affaire pour Batman.

Mais oui! Batman! Pourquoi je n'y ai pas pensé avant? Je tourne le coin du corridor, puis sur le mur, un téléphone. Rouge. Avec un seul bouton, comme celui du commissaire Gordon dans la série des années soixante. Je décroche, enfonce le seul bouton, demande la ligne pour un gardien de sécurité. On me dit de patienter, que ma demande sera traitée. J'attends une éternité, comme un épais, assis par terre. À cet étage où pratiquement personne ne passe.

Maudit sois-tu, TDAH. Quant à Maxime, ça ne le change pas trop de sa routine. Un autre moment à patienter sur l'éternel siège de la bolle.

La demi-heure passe, une heure tapant. J'entends le trousseau qui cliquète. Le son s'approche, voilà Batman. Sourire en coin de gars pas trop stressé de se savoir indispensable. Clé dans la fente, la porte s'ouvre. Maxime, faillible sur la bolle, avec ses culottes de *yo man* dégringolées jusqu'aux chevilles, me regarde d'un air tragique. Tabarnac, tu sais pas quoi?... Je réponds non en m'attendant toujours au pire. Maxime soupire comme s'il venait de subir un échec cuisant, puis me confie, découragé : On a oublié de ramasser les CRISS de canettes...

Vyvance

Si la toutoune de Tonio n'avait pas joui de l'autre côté du mur, j'aurais sûrement passé tout droit pour renouveler mon ordonnance. Pour une fois qu'une médication me convient, ce serait la moindre des choses d'essayer de la garder. D'autant que, d'après la brochure de Valéry Colette, pour 20% des adultes atteints de TDAH, le traitement pharmacologique n'est pas très efficace « et ce » malgré l'essai de différentes molécules. Vyvance. C'est ce qu'on m'a prescrit. On dirait un parfum de Véronique Cloutier. Nom générique : lisdexamfétamine. Un lecteur attentif aura remarqué la fin du vocable. On est loin des produits naturels d'Adrien Gagnon. Vyvance aura beau avoir l'air jetset avec son nom commercial, ça n'en reste pas moins un petit cousin de l'amphétamine. Alors on slaque le café. Juste un peu.

Au début, je mélangeais Vyvance avec les anxiolytiques et les antidépresseurs. Sauf que ça me compressait le thorax de l'intérieur et, à moins de boire deux ou trois bières pour me calmer, j'étais obligé de me branler au moins quatre fois par jour. Alors j'ai laissé tomber les antidépresseurs. Valéry Colette me l'avait bien dit : Dès que vous aurez un peu plus d'attention, l'estime de vous reviendra. C'est lié.

Pas bête. Alors j'ai coupé sec. Sans même demander l'avis du doc sans rendez-vous qui me suivait trente secondes aux six mois. La plupart des médecins s'appuient sur ce qu'ils savent au sortir de l'école et ne cherchent pas vraiment plus loin une fois assis dans leur Audi. Le mien a considéré le rapport d'analyse de Valéry Colette et m'a dit : Qu'est-ce qu'on fait avec ça? Il prescrit des antidépresseurs plusieurs fois par semaine, mais la médication pour le TDAH, connaît pas. La neuropsych, elle, suggérerait Strattera ou Vyvance, soit un non-stimulant ou un autre l'étant. Mais elle avait beau en maîtriser les bases, Valéry Colette n'était pas spécialiste en pharmacologie. Mes expérimentations des derniers mois me l'avaient bien démontré. Elle ne pouvait que m'orienter. Pour le reste, sa tâche s'arrêtait au diagnostic. Il m'aurait fallu payer encore plusieurs centaines de dollars pour qu'un de ses collègues spécialistes m'aide à m'épivarder encore plus sur les voies du chimique. C'est à peu près là où je me suis rendu compte qu'au royaume merveilleux de ma carte soleil, aucune aide rigoureuse n'existait vraiment pour un TDAH.

Le doc sans-rendez-vous a cherché des infos dans Google à l'aide de son iPhone et a signé sa griffe sur le petit papier. Vous savez, il a dit, je pourrais vous prendre en tant que

médecin de famille. Je me sentais spécial. Comme dans privilégié. Qu'un médecin s'offre à moi, alors là, bravo. Je tapais dans mes mains, beuglements à l'appui, je n'avais pas l'air très brillant, mais au moins, j'étais spécial. Pendant plusieurs renouvellements, même, je me suis senti comme ça. Même si Vyvance n'était pas remboursée par l'assurance-maladie et que je n'avais pas d'assurance privée, au moins, je me sentais privilégié. J'avais un médecin de famille, j'étais spécial, tout allait bien. Jusqu'à ce que je comprenne pourquoi le doc sans- rendez-vous-maintenant-devenu-médecin-de-famille tenait autant à ma personne. C'était comme si un Wi-Fi s'était logué dans ma tête. Mot de passe plausible : V-Y-V-A-N-C-E. Des connections de par milliers se faisaient là où autrefois ne sévissait qu'une attraction masturbatoire. Mon esprit venait de quitter le mode veille de sa latence et s'éclairaient bien des réponses à bien des pourquoi. Comme pourquoi mon prétendu médecin de famille avait toujours tenu à me revoir pour des « suivis » en ne m'accordant jamais plus que quelques mois d'ordonnance à la fois. Et pourquoi il avait toujours nié connaître le code demandé par mon pharmacien, lequel code aurait pu me permettre, en tant que potentiel cas d'exception, un remboursement. Pourquoi? Parce que mon médecin de famille, dans toute sa bienveillance, utilisait ma déficience pour se graisser la patte auprès des lobbys pharmaceutiques. Léger détail qu'omettait de préciser la brochure de Valéry Colette.

Vous croyez vous reconnaître dans les descriptions susmentionnées? N'hésitez pas à en parlez avec votre médecin.

Je ne sais plus trop depuis combien de temps je prends Vyvance. Pas trop du genre à compter les dates. En tout cas, mes colocs disent que j'ai l'air plus « focus ». Que je m'exprime mieux et que suis un peu plus « là ». Comme si j'étais devenu « normal ». Que je n'étais plus « à part des autres » et que j'intégrais enfin « la vie sociale ». Moi j'ai juste l'impression d'avoir pris du speed. Ça me rend tellement stressé que j'ai des plaques d'eczéma qui me pousse un peu partout. Mes pensées s'ordonnancent un peu mieux, c'est vrai, les conversations m'apparaissent moins pénibles et j'arrive même à lire sans trop recommencer. Mais pour ce qui est de la mémoire, ça ne change pas grand-chose. Le répartiteur de ma tête est toujours aussi vedge. Ce n'est pas la panacée, avait bien averti Valéry Colette. C'est à peu près l'équivalent de donner un permis de conduire à un aveugle. Voilà qui réconforte.

Récemment, j'ai constaté l'apparition de symptômes dyslexiques. Chose que je n'avais jamais eue avant. Quand j'écris, je saute des lettres, je passe des mots, les déforme ou les fusionne. Si je veux inscrire, par exemple, « j'aime mon médecin », sur la feuille, au final, ça donne « j'ai nom mécinde ». Pas si mal. On s'ajuste. Au moins, ma nouvelle attention me permet de voir mes fautes à mesure que je les fias. Oups. Sinon, à part ça, ça va. Pas trop d'effets z'gondaires. Parce que, sur le papier Jean Coutu, il y en avait pas mal. Diminution d'appétit, bouche sèche, nausée, vomissement, anxiété, perte de poids, troubles de sommeil... Je n'ai jamais aussi bien dormi. Je fais des rêves sans queue ni tête alors qu'avant je pouvais rêver des choses aussi insignifiantes que de faire la vaisselle ou de lire un livre. Ce matin, par exemple, j'ai rêvé que je me faisais littéralement bouffer par Maxime. J'arrivais d'un voyage sur Vénus avec Valéry Colette dans un pot de pilules quand mon médecin de famille a replié l'espace sur nous pour nous amener du côté sombre. La tête de Valéry Colette est devenue celle de Monsieur Ouimet, mais c'était encore elle qui était là, malgré sa face figée d'aveugle à quatre-vingt pour cent. On a fait l'amour dans un lit d'eau rempli de bière sous les étoiles en forme de strap-on qui s'émulaient par l'entremise de vagins géants et de craques de seins. Juste comme j'allais éjaculer, des tentacules m'ont tiré pour me lancer sur une planète en pain de viande habitée par des madames permanentées. J'étais servi en pâture et c'est Maxime qui s'apprêtait à m'engloutir avec sa grosse langue dégueulasse et son corps de Tyrannosaure Rex. J'entendais des riffs de guitare à la AC/DC et des chants grégoriens qui entonnaient des « tabarnac », des « calice » et des « mon chum » en polyphonie. De peine et de misère, en évitant le déchiquetage des dents de Tyrannomax, j'ai fini par me laisser tomber dans son œsophage jusqu'à l'estomac. Les sécrétions biliaires à l'odeur de liqueur brune commençaient à m'atteindre quand un stylo en plume de Furie m'est apparu dans la main. J'ai pris une peau d'aile de poulet qui avait survécu à la bile et me suis mis à noter tout ce que je pouvais, même si les trois quarts m'échappaient et que mes mains, progressivement, devenaient celles d'un chimpanzé. Plus je notais, plus le Tyrannomax prenait consistance et plus moi-même je m'oubliais. Je ne savais plus ce que j'étais, ni même quelle vie m'appartenait, j'étais en train de disparaître. L'ombre restante de ma personne a navigué et navigué avec ses mains de chimpanzé dans les sécrétions et les rejets, de l'estomac à l'intestin jusqu'au colon, les bons nutriments traversant la paroi du colon pour rejoindre la lymphe, mais mon ombre restant déjection. Un déchet parmi d'autres prêt à évacuer la matière de sa masse dans l'abîme de la

bolle. Le gaz carbonique de la fermentation s'ajoutait à mon ombre devenue ombre d'elle-même, laquelle dévalait toujours plus le colon descendant qui, interminable, prenait peu à peu les couleurs du couloir jaune-rouge-McDonald. La mère de Maxime m'attendait au bout, bandeau sur les yeux, balance dans la main en criant : Coupable! Coupable! C'est à ce moment-là qu'une voix spectrale ressemblant à celle de Paul Giamatti dans le *Truman show* m'a réveillé en disant : As above so below, dude, ce qui est en bas est pareil comme ce qui est en haut. Au moment où j'ouvrais les yeux, la toutoune de Tonio jouissait de l'autre côté du mur.

ÉPISODE 14 – La moustache d’Hitler

Un éclopé qui flânait dans l’entrée m’avait ouvert la porte. Ça arrive, des fois. Dans ce temps-là, je n’ai pas besoin de sonner au 108, je vais directement frapper chez Maxime et c’est ce que je m’apprêtais à faire. J’ai dit merci à l’éclopé et il m’a répondu par une espèce de chuintement incompréhensible. J’imagine que ça voulait dire « bienvenue ».

J’ai longé le couloir jaune-rouge-McDonald et j’ai cogné à la porte. Aucun son. Aucun mot. Ni télé ni musique, ni laveuse/sècheuse spatiale. Rien. Même pas son légendaire « S’RA PAS LOOONG! » Rien pantoute. J’ai re-cogné et re-cogné. J’ai attendu un bon bout devant la porte en regardant sur Cellulaire s’il n’avait pas laissé de message. Maxime ne m’avait encore jamais fait poireauter aussi longtemps. Pas normal. D’habitude, je sonne, je cogne et la porte s’ouvre presque tout de suite. Quelque chose n’allait pas. On s’était pourtant bien donné rendez-vous aujourd’hui, c’était la bonne heure et j’étais là. Pas complètement, mais j’étais là. J’avais même pris la peine de lui amener un exemplaire du *Tiers Livre* de Rabelais pour le changer de ses affaires plates d’adolescentes.

Après un temps, je me suis imaginé me rendre au local des préposées pour rapporter son absence. Mais quelle absence? Maxime ne sort jamais de chez lui. Ce n’était ni un jour de camp, ni la période de visite de sa mère. Je ne savais pas quoi faire de plus. De toute façon, j’irais dire quoi? Les préposées n’aiment pas ma face, elles m’ont étiqueté « ami de Maxime ».

Après avoir téléphoné en vain, j’ai aligné le couloir jaune-rouge-McDonald en sens inverse. Allez savoir pourquoi, j’ai eu du mal à avaler. Un sentiment, une émotion ou quelque chose sur la conscience. Ça n’allait pas. Une sorte d’anxiété soudaine, de compression massive au niveau du thorax, m’embarrassait. Même si ma tête pensait le contraire, tout semblait laisser croire qu’il s’agissait d’inquiétude. Ou peut-être une forme de culpabilité. Celle que vous pourriez ressentir si vous écriviez frauduleusement sur quelqu’un. Lui diriez-vous? Moi je commençais à me faire à l’idée qu’il faudrait que je le fasse. Mais sa mère me tuerait si jamais ça se savait. Paraît qu’elle a déjà pourchassé Rock avec son auto pendant toute une nuit parce qu’il avait pawné une de ses pierres d’énergie pour s’acheter de la mess. Moi, avec mes jambes qui arquent vers l’intérieur, si je cours plus que cinq minutes, j’en ai pour au moins deux semaines à boiter. Bref.

J'étais encore planté là au milieu du couloir quand le Fail buzz a décollé. La porte s'est entrouverte, progressivement, comme d'habitude, et un bout de chaise est apparu. Une roulette... un trépied... des tuyaux, puis... disons... l'ornement...

Scuse-moi, TABARNAC, j'étais en train de CHIER D'LA MARDE DANS LA BOLLE! Harassé, flapi, suintant de la tête au t-shirt, Maxime précédait l'Unité mécanique déficiente qui, quelques mètres plus loin, faisait claquer ses gants. Tu me réconfortes, j'ai répondu, si tu avais chié dans le bain, je me serais posé des questions. L'Unité mécanique est repartie là-dessus et la porte s'est refermée. Maxime a attendu que les pas s'éloignent et a dit : Mon chum, les combats de gladiateurs me manquent...

Il portait sous le nez un genre de petite moustache hitlérienne, mais pas tout à fait. Juste une mince ligne horizontale en dessous des narines, signe qu'on l'avait mal rasé. Je lui ai demandé où il s'en allait avec ses gladiateurs et il m'a répondu qu'il mettrait bien deux préposées sans arme dans une arène pour les regarder se battre au sang. Sur quoi on s'est installés à table.

Dio chantait *Holy Diver*. J'ai demandé à Maxime comment ça allait et il a dit : Ça va gazeux. Puis il a rajouté : Si mon chauffage fonctionnait aux pets, ça me coûterait pas cher d'hydro. Parlant de ça... j'ai répliqué à moitié en mettant le *Tiers livre* sur la table, mais il n'a rien remarqué. Trop préoccupé à se plaindre de ci et de ça. Il était dos à la fenêtre, je me rappelle. Un rayon de lumière rougissait ses oreilles et faisait ressortir les grands poils qu'il y a dessus. Dans l'éclairage en faisceaux, les petites gouttelettes de postillons ruisselaient de sa bouche comme un gicleur de comptoir à légumes chez Metro.

You listening to CHOM, spiritawwrock!

Depuis un mois, Maxime ne va plus à l'école. Le nombre d'heures que lui allouait l'aide financière pour se payer des gens comme moi n'aura pas été suffisant. 90 heures pour une session, soit 45 par personne ressource, qu'on compte au nombre de deux. Ce qui veut dire rigoureusement 2.8 heures/semaine de soutien académique par personne. Pas assez, apparemment, pour déchiffrer des hiéroglyphes ou retranscrire du grec ancien. Les responsables de son département l'on convoqué, un bon matin, à une grande table autour de laquelle Monsieur Ouimet siégeait aussi, pour lui suggérer diplomatiquement d'accrocher ses

cahiers. C'est au bout de ses ressources et incapable de suivre la cadence du programme que Maxime, le nez collé au mur, a dû déclarer forfait.

Il a reçu, la semaine passée, son premier chèque de bien-être. Neuf cent vingt-sept et des poussières. Pour « contrainte sévère à l'emploi ». Là-dessus il me donne ce qu'il peut, en dessous de la chaise, comment faire autrement? Je suis devenu une sorte de majordome clandestin, un homme à tout faire dont l'exercice des fonctions commence là où le cerveau des préposées s'arrête. La dernière fois, par exemple, j'ai réparé sa bolle. Comme il passe sa vie dessus, les vis du siège finissent toujours par devenir lous, puis ça peut faire craquer les socles. Sinon, le reste du temps, je change une ampoule par ici, répare une poignée de porte par-là, lui trouve des livres de fillettes, achète ses gratteux, ouvre son courrier, classe sa papperasse, écoute ses histoires ou répond comme je peux à ses questions imprescriptibles. D'après toi, mon chum, quand est-ce que tu penses que mon frigo va lâcher? Le 4 novembre au soir.

Qu'est-ce qu'un gars ne ferait pas pour se sentir moins escroc? De toute façon, quoi que je fasse, Maxime ne me dit jamais merci. Il se contente de me balancer une après l'autre les tâches à faire pour la semaine ou le jour même alors que je suis déjà contorsionné à resserrer les vis de sa toilette ou de son maudit fauteuil roulant. Faudrait gonfler les roues, remplacer les savons, nettoyer mon ordi, changer les piles de mes manettes, de ma brosse à dents, poser des tablettes... Quand je lui dis de se la fermer, il répond que ce n'est pas de sa faute, que c'est parce que son cerveau roule plus vite que moi. Ce ne sera pas de ma faute non plus, le jour où j'aurai resserré les vis de son fauteuil dans le mauvais sens.

Coming up next : Metallllllleccca!

Béatitude infirme en spasmes. Bouche qui s'étire au maximum, visage qui se contracte le temps qu'il faut pour absorber la bonne nouvelle, puis réactivation massive du gicleur...

Des fois je rêve que je suis un dragon pis que je brûle toutte l'ostie de building. Avec le nombre de gaz que j'ai, je ferais du ravage en tabarnac! Les préposées disent que je suis le pire bénéficiaire icitte, mais moi je crois pas ça. C'est une autre de leurs tactiques pour m'intimider. C'est encore Ouimet qui est en arrière de ça, je suis sûr. C'est son style. Les préposées se pensent ben fines, elles pensent qu'elles ont l'autorité, mais elles sont bien trop connes pour ça. Je vois dans leur jeu cent milles à l'heure à cause de mes pierres... Je commence à accumuler beaucoup trop de notes sur Maxime. Elles me croient ben innocent, mais elles ont pas conscience de mes forces. Pour posséder l'autorité, premièrement,

Je pourrais faire un cycle complet sur lui, comme dans les œuvres de science-fiction, faut être assez intelligent pour le faire. Ce qui est assez rare chez les humains. Encore plus chez les préposées. Moi, je le sais, que ça ne s'épuiserait pas. *Maxime fondation, Maxime le Retour, Préquelle à Maxime*, elles le diront pas, mais y en a des ben pires que moi icitte. Le voisin d'à côté, il a la dystrophie musculaire. Depuis qu'il habite *La planète des Maxime...* chaque visite est une vraie mine d'informations. dans l'immeuble, il passe ses nuits à hurler parce que ses os craquent pis qu'il a de la misère à respirer. Des fois, je l'entends. Un peu trop, d'ailleurs. Impossible de laisser aller ça. Mais bon. Ça commence à faire. Les murs sont en carton. Les préposées ont fait plusieurs plaintes à propos de lui, je le sais. Tout finit par se savoir, icitte. Je suis déjà allé trop loin. Il faut que j'arrête, avant que tout ça dégénère trop. Je pense même que Marie-Guédette fouillent dans mon journal pour savoir ce que je fais pendant le camp d'été. Heille, parlant de ça, y en a une qui m'a dit l'autre fois : « Pourquoi tu vas au camp? C'est bébé lala. » Ben j'y ai répondu : parce qu'icitte, c'est l'asile!

Darkness! Imprisoning me. All that I see, absolute horror... I cannot live, I cannot die, trapped in myself, body my holding cell!

Écoute, Maxime, j'aurais quelque chose à t'avouer...

Attends, il a dit, avant il faudrait que tu replaces mon bas. Quoi? Mon bas. Il est tout déplacé, c'est gossant. J'étais en train de garder doublement mon sang froid – de un pour trouver les bons mots, de deux pour toucher à son pied – quand il m'a garoché : Avant-hier, la préposée m'a mis du déo dans le cul! Là je pense que tu me montes un bateau. Je te le JURE, mon chum! Elle passait son temps à se plaindre que j'ai trop de poils entre les fesses pis que l'odeur veut pas partir... Fait qu'avant-hier, après le bain, elle a pris le déo pis elle m'en a mis plein la raie!

Juste comme j'allais lui remettre son soulier à velcros du bout des doigts, Maxime a pris un air découragé et m'a demandé : Coudonc, j'ai tu tant de poils que ça? Je me suis revu derrière lui, sur la toilette de l'université, à essayer tant bien que mal de remonter ses pantalons en fixant le plafond. À vrai dire, j'ai pas vraiment remarqué ça...

L'air de réfléchir, il a pincé les lèvres derrière sa petite moustache hitlérienne et m'a lancé avec beaucoup trop de sérieux : Faudrait regarder.

Comment je te dirais bien ça... Non.

T'es certain?

Laisse-moi réfléchir... OUI.

Bon, ok... de toute façon ma mère dit que si on les coupe, ça va repousser deux fois plus. Y a de la sagesse dans cette femme-là, j'ai répondu. Après quoi, je me suis lavé les mains.

Les heures ont passé, les paroles aussi, autant l'un que l'autre, nous avons oublié. On a mangé ensemble, écouté des disques, parlé de sa marde, de succubes, de vampires et de Robocop; j'ai fait la vaisselle, changé une ampoule, chassé deux/trois mouches et damné son ordi, aucun de nous deux n'avait même repensé à l'aveu en attente qui flottait dans l'espace. J'étais rendu sur le pas de la porte, prêt à m'en aller avec mon vélo laid, quand Maxime a demandé : Tu prends pas ton argent? J'ai regardé le sac banane décousu sur une chaise à côté, puis j'ai répondu que c'était ma tournée. À mi-chemin dans le couloir, juste comme j'entrevois la lumière extérieure, le Fail buzz a crié puis la clenche a claqué. La porte électrique, en poussant sur l'air, sifflait un son fantomatique qui jurait avec celui de mon pédalier. Quand je me suis retourné, la tête de Maxime dépassait du cadrage. Je pense que c'était *Communication Breakdown* qui jouait en arrière. Le cou bien étiré, le visage grimaçant d'effort, il a dit : T'avais pas une affaire à m'avouer?

Point d'orgue. Les symptômes du début, la culpabilité, l'anxiété, revenaient. C'était là que ça se passait. Il fallait que je me lance, que je sorte quelque chose, que je crache le morceau. Maxime, j'écris sur toi. Depuis plusieurs mois. T'as pas voulu que je le fasse, mais je l'ai fait quand même. Je retranscris ta vie et j'en prends tout le crédit. J'écris tout. Dans les moindres détails. Désolé, mon vieux, il fallait que je te le dise.

Bon, c'est fait. Je suis léger comme l'air. Je viens de perdre une enclume qui pesait dix mille tonnes. Maxime, au contraire, semble s'alourdir. Il reste là, dans le cadre de la porte, ne dit pas un mot, son visage devient blanc. Et puis vert. Et puis pourpre. Et puis une couleur que je ne connais même pas. Son corps ne bouge plus d'un poil, mais ses dents se resserrent et ses yeux deviennent sombres. Une partie de lui que je n'avais encore jamais vue. Son Côté obscure, on dirait. Il me fixe. Ma gorge se resserre, le couloir, autour, tourne. Maxime reste impassible, me contrôle du regard. Comme s'il me drainait pour m'enlever toute force vitale. Faut qu'il dise quelque chose.

Je m'avance vers lui en retenant mon souffle. Je n'ai pas fait trois pas qu'il sursaute sur sa chaise. Les dents contractées, lasers dans les yeux. Je ne bouge plus d'un seul geste. On se dévisage. Pupille à pupille, comme dans les ouesternes. Plan sur lui, plan sur moi, plan sur

lui, plan sur moi. Puis arrive le moment où je dégaine mon arme. Où j'écarte les lèvres pour le supplier, m'excuser une fois de plus de mon inconséquence.

Maxime me coupe aussitôt. Il me dit qu'il croyait que j'étais son ami, qu'il ne veut plus me voir, que je suis comme les autres, insensible, égoïste et sans cœur. Dans ses phrases, aucun sacre. Ni « calvaire » ni « hostie ». Ni même un « mon chum », ça, je ne l'entendrai plus. Maxime, les yeux rouges, recule son fauteuil, de peine et de misère, puis percute le cadrage. Attristé, maladroit. Il se réaligne, reprend son élan puis, juste avant de refermer la porte, il me fusille du regard pour une dernière fois, me menace de son long doigt tremblant. Si je publie sa vie, sa mère et lui me traîneront en justice. Le Fail buzz s'active et la clenche se referme sur un ton fatidique comme la porte métallique d'une cellule de prison. CLAC.

Ça, c'est ce le scénario secrété par mes nerfs. Les quelques secondes où j'ai fui dans ma tête, après sa question. Dans la vraie vie réelle, ça sonnait autrement. Maxime attendait ma réponse, patiemment et sérieux, quasiment piteux, avec son cou de dinosaure, la mine un peu basse et les yeux intrigués. Remplis de suspense et de roulements de tambour. Même s'il ne disait rien, qu'il me passait le flambeau, sa question restait prise aux abords de sa bouche, sous la moustache d'Hitler et les taches de spagatte. La finale m'expulsait, me forçait à conclure, j'avais touché le fond.

Je me suis raclé la gorge et j'ai inspiré. Comment avouer, comment m'en sortir? Je tenais à rester le plus honnête possible, à dire les choses comme elles sont, à ne pas prendre de détour. En serrant le guidon de mon vélo laid, j'ai ajusté la courroie du casque-gland avec l'autre main, puis j'ai ravalé. Nous occupions chacun notre bout de couloir, notre extrémité, ça paraissait loin. Par-dessus mon épaule, j'ai regardé dehors, la lumière descendait. Il commençait à se faire tard. Peut-être un peu trop.

Préquelle à Maxime ou Comment disparaître

C'est arrivé un peu comme ça. En fait, peut-être. Je ne sais plus. Je me suis perdu en cours de route. Sans même le savoir, sans même y penser. Les choses arrivent presque toujours un peu comme ça. Ça vous ramasse, ça vous désarçonne, ça vous laisse ailleurs sans revenir vous chercher. Puis un beau jour, sans trop comprendre, vous voilà en train d'écrire la vie d'un infirme. Vous le vampirisez. Vous lui prenez le peu qu'il a. Ce n'est pas rien. Ce que vous faites ne s'excuse pas. Vous essayez tant bien que mal de montrer votre indifférence, votre tiédeur en vous maquillant d'un cynisme à la mode pour oublier le somptueux foutoir dans lequel vous vous êtes embarqué. Sauf que vous ne l'oubliez jamais vraiment. Vous faites semblant, mais ça vous suit. Trop tard pour revenir en arrière, vous avez déjà trop écrit. Vous voudriez tout annuler, tout avouer, mais ça descend, ça continue. Toujours plus bas, d'une marche à l'autre, vous vous enfoncez. Dans une cave à personnages dont vous ne pouvez plus vous libérer. Un piège à con fait sur mesure. Avec toutes sortes de débris, de morceaux disparates et de lambeaux que vous dépoussiérez pour revêtir : des bouts de vous-même, des autres, des ombres; des trésors ou des ossements qui vous permettent, entre autres choses, de faire des métaphores convenues sur une fouille archéologique. Tout ça dans l'intention foireuse de détourner un tant soit peu l'attention, de montrer le doigt plutôt que la lune et, peut-être, dissimuler maladroitement une grande pudeur. Mais ça, vous ne le diriez jamais. Vous préférez vous empêtrer dans des détours interminables. Plus vous vous enfoncez, plus les débris, les morceaux disparates et les lambeaux que vous aviez dépoussiérés vous collent au corps et vous colonisent. S'en déprendre pourrait exiger d'utiliser des procédés d'évitement, comme de conjuguer vos arguments à la deuxième personne du pluriel. Puis avant que tout ça ne devienne trop alambiqué, que ça commence à devenir lourd, vous retournez dans l'anecdote et le récit des circonstances, à la personne que vous étiez initialement.

Ben quoi? J'avais oublié de reculer l'heure. C'est la raison pour laquelle je me suis retrouvé dans la salle de cours à 8 heures plutôt qu'à 9. Un cours d'histoire sur la culture, on prend ce qui passe à l'inscription.

Quand mon pied s'est posé sur la tuile, le local était vide. Personne, sauf une chaise roulante et un handicapé qui regardait par terre. Ses pieds, la tuile ou je ne sais quoi. Sa petite

casquette d'enfant de huit ans lui cachait les yeux. Un gros sac à dos s'accrochait à sa chaise et un autre en banane lui entourait la taille. Par-dessus son manteau entrouvert et son t-shirt de Star Trek. Sans trop réfléchir, je me suis écrasé sur une chaise, quelque part en orbite. Pensant toujours qu'il était 8h55, j'ai lancé dans l'espace : Ouin, y a pas grand monde dans ce cours-là... Je ne me rappelle plus trop de ce que l'infirmier m'a répondu, mais ça sonnait comme un gars chaud. Je l'ai laissé baragouiner tout seul un temps en grimaçant des sourires épais, pour faire semblant que je le comprenais, comme on fait avec les enfants. Les handicapés aiment ça, quand on leur fait accroire qu'ils sont comme nous.

Les étudiants ont commencé à arriver et là, j'ai eu l'air con. Quand j'ai vu l'heure sur Cellulaire. Lui continuait à jacasser, en fixant les tuiles du plancher. Ça parlait d'handicap, d'incapacité, de papier carbone et de prise de notes. Il y avait ça, et beaucoup de « tabarnac », de « câlce », de « criss » et de postillons. Instinctivement, je me suis assis à côté de lui. Quand il s'est mis à s'exprimer en signe de piastre. Le problème, c'est que, plus il parlait, plus il ajoutait de paramètres à son discours, plus je commençais à comprendre qu'il me prenait pour un autre...

Ton nom c'est Yan, c'est ça? Non non, moi c'est Yoan. Même affaire, il a dit. Je sais pas si Ouimet t'a expliqué comment ça marche? Ç'a pas l'air de marcher fort fort, j'ai répondu. Il n'a rien ajouté à ça. Même si les circonstances semblaient bêtement prendre les allures d'un parfait malentendu, l'infirmier demeurait convaincu que j'étais celui que je n'étais pas, en l'occurrence, un étudiant plein de compassion, sérieux et bienfaisant. Mais c'était moi. Moi qui de ma vie de chien n'avais jamais rien fait pour personne. À part une fois, peut-être, où j'avais gardé un cochon d'Inde, mais ça ne comptait pas vraiment, parce qu'il s'était sauvé.

Les étudiants étaient déjà presque tous entrés quand l'infirmier a réclamé que j'ouvre son sac. Sors le cartable qu'il y a dedans et la chemise juste à côté. Aucune formule de politesse, juste comme ça, net-frette-sec. Comme s'il était déjà mon boss.

À mes oreilles, ça sonnait comme un piège. Tire la bobinette et la chevillette cherra. Je l'entendais penser tout haut, petit rictus au coin des lèvres qui aurait dû, pourtant, me repousser à bout portant, m'envoyer choir au fond de la classe. Ne manquait plus qu'un long rire gras et démoniaque d'handicapé, comme dans les films d'horreur bidons.

Peut-être que Yan, au fond, avait fui volontairement? Dur à dire. Je ne peux même pas vous expliquer comment les choses se sont produites. Pourquoi je suis resté comme un épais sans démentir, ni même réfléchir aux conséquences de mon acte. Histoire de me piéger moi-même, probablement, que quelque chose arrive enfin. De toute façon, Yan se pointerait un jour ou l'autre, pour reprendre la place qui lui revenait de droit. Celle que j'étais en train de lui piquer, en ce moment même.

L'handicapé, lui, ne parlait plus. Comme s'il s'était mis en mode veille, en attendant que je m'exécute. Machinalement, j'ai fait cherrer la chevillette de son gros sac à dos taché, ai pris son cartable et la chemise juste à côté, puis lui ai mis devant les yeux. Après quoi, il a dit : Prends le contrat dans la chemise et signe en bas.

Je n'ai pas trop regardé ce qu'il y avait sur le contrat. Un peu trop long. Je me suis contenté d'amalgamer le peu que j'avais lu avec les quelques bouts que j'avais pu comprendre de son discours. En gros, ça stipulait que, moi, espace blanc, je m'engageais pour ce cours à prendre mes notes sur les feuilles carbonées de l'handicapé, que je devais lui remettre les duplicatas à chaque semaine, etc., etc. Un chèque me serait versé à la fin de la session, c'était le plus important. J'ai donc empli l'espace blanc, sans tenir compte de mon possible TDAH, et sans lui dire non plus que je ne garantissais pas la qualité de ses futures feuilles de notes.

Ce n'est qu'après deux ou trois semaines que ma vraie initiation a commencé. Quand j'ai su, par la feuille des présences, que le supposé Yan ne se pointerait jamais. Félicitation. J'étais maintenant officiellement « propriétaire » d'un infirme. Et aussi un imposteur. C'est là où j'ai compris pour de bon que toute relation interpersonnelle comprend son lot de compromis, que l'émotion et l'empathie, apparemment, nous coupent une part de libre arbitre. Quand ma nouvelle acquisition m'a demandé, après le cours, de lui faire un lift jusqu'à la cafétéria. Paraît que ça prend toujours une bonne demi-heure avant qu'un gardien vienne le chercher pour le sortir du pavillon. J'ai demandé : Ça te tente pas de te grayer d'un fauteuil électrique? Il a répondu : Si seulement je pouvais...

Au début, j'ai dit non. Trimbalier un gars chaud en chaise roulante, comme ça, devant tout le monde, passer pour un gentil garçon, un aidant bénévole au bon cœur... ark. Mais après réflexion, sous la forte influence du bonnet double D de la fille d'à côté qui semblait presque

émue, j'ai senti monter en moi la compassion. Sur quoi j'ai sorti Cellulaire, pour annuler devant l'infirmier le rendez-vous que je n'avais pas.

Après deux ascenseurs et trois rampes d'accès obstruées de piétons, j'ai laissé mon infirmier à une table. Non, pas celle avec un dessin de lui dessus. L'autre à côté. Je l'ai placé à bon port et je me suis éloigné. Bon ben... bye. Il m'a regardé, je pense pour la première fois, dans une contreplongée typique aux handicapés de son espèce. Ça te dérangerait-tu, d'aller me chercher un repas?

Pousse pas ta loque, j'ai répondu. C'est vrai. Ce n'était pas dans mon mandat. Là il s'est mis à me raconter qu'il est toujours pris pour demander à des inconnus, qu'il se fait parfois voler son cash ou envoyer chier. Probablement ce que j'aurais fait si je n'avais pas été payé. Mais je l'étais. Un peu trop, d'ailleurs, pour les torchons de notes que je lui remettais après chaque cours.

Une fois par semaine, j'allais maintenant le reconduire à la cafétéria, lui chercher son repas et, même, des fois, lui couper sa viande. Je le roulais dans les couloirs de l'université en souhaitant ne rencontrer personne, en me sentant toujours de plus en plus responsable, allez savoir pourquoi. Il me parlait, moi je restais toujours derrière, à l'écouter, en le poussant vers quelque part.

À la session d'après, à la demande de mon infirmier, j'ai re-signé mon nom sur le contrat de service. J'ai coché à côté dans une toute nouvelle case : « accompagnement, soutien scolaire et déplacements ». Ça payait plus. Et puis mon nom, à ce moment-là, ne valait déjà plus grand-chose. J'étais disparu à moitié, je devenais progressivement cet espace blanc sur lequel j'avais mis l'encre, le matin du premier cours. J'ai redonné son crayon à Monsieur Ouimet et suis ressorti du bureau en prenant acte que ma paresse monumentale m'avait pas mal toujours conduit vers des boulots hors du commun. C'est tellement beau, ce que tu fais, les gens ont dit. Si vous saviez la suite, madame, vous me trouveriez moins aimable.

DEUXIÈME PARTIE :

LABORATOIRE

Quand je parle ou j'écris je ne dispose que d'un seul acteur. Ce *visage nu*, il se nomme JE, mais il s'affuble aussi de personnages, savoir le TU, le IL, le NOUS, le VOUS, le ILS. Cela me confirme dans ma solitude tout en témoignant de mon besoin d'en sortir. Je reste unique et pourtant je me multiplie pour me rendre compte de la diversité du monde. Le moi d'où procède cette tentative n'est pas haïssable. D'ailleurs on ne dispose que de lui; il faut bien l'accepter et participer à sa perte.

Jacques Ferron

PRÉPARATION

La bête

J'aurais voulu aborder cet essai d'un ton personnel, avec une authenticité à déterrer Rousseau lui-même, ne serait-ce que pour faire contrepoids au volet créatif qui, derrière sa défroque de pseudo confession, n'aura eu pour effet que de me dissimuler davantage. Mais ici, malgré toute volonté d'étalement d'un *moi-même*, d'une authentique parole connectée à mon ombilic, il me semble que le pavé des bonnes intentions ne cherche qu'à courber sa route vers la velléité.

Entrer en soi-même est un programme chargé et, plus j'avance dans cette voie, plus je commence à me résigner. À me résigner au fait qu'une telle expérience ne puisse générer que de la fiction. Comme un cercle vicieux, la même pièce aux murs mats décorés de posters déguisés en miroirs. Images de moi-même/palimpseste, rébus d'influences, de croyances, de lectures, de faux plis, de réflexes familiaux, sociétaux, ainsi de suite, du dehors au-dedans et inversement, la liste est longue; je m'épingle. Dans cette pièce aux murs mats décorés de posters déguisés en miroirs. Le Facebook condamné, sans musique ni télé ni rien d'autre, que moi seul et l'électricité réduite au minimum, feu de foyer, éclairage aux chandelles au fin fond d'une forêt laurentienne, pittoresque, enneigée, sans alcool et un livre de Thoreau comme lecture de chevet; toutes bonnes circonstances aux frontières du cliché pour entrer en soi-même et affronter la bête.

Mais quelle bête? L'animal qui refoule aux tréfonds d'un principe primitif de la psychanalyse? Une chimère qui gagnerait à sortir voir le jour dans l'infinie blancheur de la vérité même? Allons donc. Quelque chose cloche ici. Quelque chose qui, pour sûr, serre le ventre, accélère le système sympathique et entrave la trachée. Ça va mal. Dopamine. Il vous faut un poncif. Un quelconque lieu commun, on dirait de l'angoisse. L'impatience vous rejoint et, à fouiller si loin au milieu de vous-même sur fond de néant, vous ne trouvez pour dire qu'un alignement de dépendances. Quelque chose qui traverse. De part et d'autre, vous prend au corps et à la tête, d'axe en axe, vous tenez votre bout. Vous ne céderez pas aux stimuli. Vous êtes un moine, un ascète, temporairement, pour une bonne cause. Du moins, vous l'espérez. Encastré en vous-même comme un homme de Vitruve, toutes proportions gardées, vous élaguez, vous élaguez. Le bla-bla, les lieux sûrs, les attentes, coudoiements,

commentaires, apparences, habitudes... jusqu'à douter du germe de cette soi-disant bête, que celle-ci ne soit pas tant de vous que du vide sidéral. À défaut d'agripper quoi que ce soit pour amortir la chute, vous ingérez boulimiquement vos infusions de gingembre et vous pissez beaucoup.

J'aurais beau essayer de ne pas en parler, le nommer autrement, ça revient, on dit *vide*, et pourtant... Tout autour grouille d'atomes, c'est plein de vie, de lumière et de bactéries, d'organismes en trilliards de cellules qui s'agitent pour me faire fonctionner, Moi, le gros JE si petit, infinitésimal tant le reste m'enterre, mais « qui suis-je, pour me demander qui suis-je? »¹ Dans mon petit décor et ma vie quotidienne mesurée en sections d'épisodes, je m'agrafe à du *rien* pour y mettre quelque chose. Je suis moi-même la page blanche et quoi d'autre au menu sinon la trouille innommable d'écrire ce mémoire, sur laquelle par ailleurs je ne m'étendrai pas, à défaut aveuglant d'originalité. Et voilà que je m'aperçois, à la relecture de mon plan, y avoir inséré beaucoup trop de matière. Bien assez, du moins, pour ne pas pouvoir en approfondir chaque thématique telle que devrait en temps normal l'exiger une rigueur universitaire. Je biffe à gauche, recolle à droite, même si chaque bloc m'apparaît comme constituante d'un ensemble indissociable. L'autofiction, l'exhibition, le voyeurisme, l'image sociale, la mise en scène sont de ce nombre, et je ne peux les aborder qu'en les faisant se refléter les uns les autres, sous la rythmique d'une progression.

Malgré l'espace en déficit, j'essaie de revenir sur ma décision – celle de ne pas expliquer le roman qui précède – mais les mots de Blanchot me rappellent que tout texte doit un jour congédier son auteur, alors je capitule. Toute œuvre, il est vrai, sait mieux parler d'elle-même que quiconque, et sans doute saura-t-elle en dire plus sur la personne qui lit que sur celle qui l'écrit. Quand on lit on est lu, a dit Robert Lalonde, je ne me souviens plus où. Cette référence manque à mes sources comme cette part de moi-même au milieu de cette pièce décorée de posters déguisés en miroirs. C'est un cercle vicieux, je me prends dans ses pièges, et en défaire les fils pourrait bien déborder l'étendue de ce mémoire. Jusqu'à preuve du contraire, je ferai de mon mieux.

¹ Jacques Brault, *Au fond du jardin, accompagnements*, Éditions du Noroît, 1996, p. 29.

Pour en finir avec l'autofiction

Voilà un peu plus de deux années que je mastique des théories sur ce qu'est, n'est pas ou devrait être l'autofiction pour au final me retrouver englué dans un marécage d'hypothèses et de définitions. L'énergumène étant d'une insémination tellement bâtarde, que s'entendre ne serait-ce qu'au sujet de sa classification – genre codifié, forme simple, sous-genre – relève encore d'un bel échec. Si on accole à Doubrovsky le rôle du père², ce n'est probablement qu'à titre adoptif, du fait d'avoir donné un nom à un objet dont on peut repérer la trace, avec un peu de motivation, jusqu'aux écrits de l'Antiquité³. Sans lui enlever la part de mérite qui lui revient hors de tout doute – celle notamment d'avoir entamé le pas d'une théorisation – nous pourrions dire que Doubrovsky aura été au bon endroit au bon moment, avec l'esprit juste assez vif pour infiltrer une case vacante omise par Lejeune à peine quelques années plus tôt⁴.

Seulement trois décennies depuis l'éclosion du vocable et les ouvrages, articles et autres n'achèvent plus de s'empiler, ne serait-ce que pour tenter d'extraire la moelle du phénomène qu'on dit de plus en plus croissant. Les littéraires eux-mêmes, romanciers comme théoriciens, peinent encore à faire la part des choses à son sujet, les dictionnaires se contredisent, si bien que dans le langage populaire, celui des médias, on utilise *autofiction* pour englober toute œuvre au *je* qui laisserait le moins déceler les saillies de son auteur. Dans la plupart des cas, l'épithète ne se voit attribuée qu'a posteriori, au moment de sa réception. Très rares sont les livres qui en portent le générique, on inscrira plutôt « roman », laissant l'évocation du terme, selon lecture, à la parole médiatique. On garde l'équation bien simple, ça parle au *je*, ça vous ressemble, il s'agit là d'autofiction. Pourvu qu'on puisse tracer des liens, $x + y = z$, on y est, on y touche.

Retour chez les théoriciens, les littéraires, comme Vincent Colonna y voient différentes variantes⁵, à savoir fantastique, spéculaire, biographique, et cetera, alors que d'autres n'y voient qu'une pâle copie de l'autobiographie, qu'un témoignage exhibitionniste occulté sous les couverts du roman. Ceux et celles qui s'en réclament se contredisent, empruntent des

² Serge Doubrovsky invente le néologisme « autofiction » dans son roman *Fils* en 1977.

³ Vincent Colonna remonte jusqu'à Lucien de Samosate dans *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Tristram, Auch, 2004.

⁴ Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975.

⁵ Vincent Colonna, *op.cit.*

sentiers discordants, d'autres ne s'en réclament pas mais semblent pourtant y correspondre. Quand même Christine Angot juge ne pas faire d'autofiction, on est en droit de se demander à quelle source elle s'abreuve⁶. Toujours est-il qu'au gré des auteurs l'objet n'en finit plus de se disloquer, d'un côté comme de l'autre, à des milles du projet de son père adoptif; chacun y saisit sa boucle, il va sans dire, car « au sujet de cette forme complexe [...] personne n'a tout à fait tort.⁷ » Ne rêvons pas d'y voir pour l'heure l'orée possible d'un consensus.

Or l'objectif qui nous concerne, réjouissez-vous, n'est pas de m'inviter dans l'arène des chiens de garde littéraires pour débattre sur ce qu'est, était ou devrait être l'autofiction, ni même de chercher à en faire une quelconque distinction d'avec l'autobiographie dite « classique ». Non seulement ma voix n'ajouterait aucun poids au nombre de ceux et celles qui s'y adonnent déjà dûment, mais c'est d'autant que ces terrains prodigieusement colonisés résorberaient l'espace propice à développer d'autres sujets plus essentiels. Du moins, pour la matière qui nous intéresse. L'autofiction, quoi qu'il en soit, ne sert ici que d'erre d'aller, comme elle servit de porte d'entrée à la réflexion qui alimente ce mémoire. Car c'est en cherchant à comprendre ce que j'étais en train d'écrire que j'en suis venu à cet ovni. Voilà deux ans déjà, je n'y connaissais presque rien, mes influences étant ailleurs, c'était à peine si j'aurais pu à ce moment vous mentionner un-e de ses représentant-e-s. Les circonstances étant ce qu'elles sont, je bricolais à cette époque quelque chronique sur Internet, des mises en scène récréatives de mon quotidien visant, par excès d'autodérision, à pallier la longue période sans écriture qu'avaient soldée les contingences. Comme le narrateur-protagoniste portait mon nom, il n'aura pas fallu grand temps pour qu'on m'y associe du reste.

Autofiction était le mot qui revenait le plus, l'appellation m'apparaissait péjorative. Ses épithètes n'aidant en rien : nombriliste, narcissique, masturbatoire, on comprendra. Or passant la plupart de mes temps libres à m'auto-représenter dans des situations plus ou moins gratifiantes, j'avais cru bon d'approfondir un peu la chose, ne serait-ce que pour mieux

⁶ « ["Autofiction"] ressemble trop à "autobiographie." J'ai craint qu'une fois de plus on en déguise : "ce n'est pas vraiment du roman." L'autofiction est porté par l'usage du *je*. Si ce *je* est celui du miroir, je ne fais pas d'autofiction. Si on reconnaît que ce *je* peut s'élaborer dans l'imaginaire, alors oui, je fais de l'autofiction. Le roman, je le répète, n'est pas du témoignage. C'est pourquoi ce qu'il dit de la société est politique. » (Christine Angot, *Angot, Millet : deux enquête sur l'amour*, en ligne, <http://www.lemonde.fr/livres/article/2008/08/29/angot-millet-deux-enquetes-sur-l-amour_1088734_3260.html#sU2j8zFuwBdiAE7>, consulté le 15 décembre 2015).

⁷ Vincent Colonna, *op.cit.*, p. 15.

pouvoir m'en dissocier. J'ai monté des séminaires, animé des tables rondes, invité des auteur-e-s associé-e-s au « courant », lu des dizaines et des dizaines d'écrits sur le sujet. Et voilà que de lecture en lecture, d'exposé en exposé, je me retrouvai chantre de l'écriture de soi – du moins sur étiquette – un front sur qui on accolait « pseudo expert en la matière ». C'est en cherchant à séparer le bon grain de l'ivraie que je m'étais, par défaut, érigé en débateur sur la question, m'époumonant à définir l'autofiction en contre-pied de sa consœur autobiographique. Une façon, peut-être un peu trop entêtée, de m'expliquer la chose moi-même.

Pour être honnête, cette distinction des genres visait sans doute à me blanchir de toute imputation de narcissisme. « Non, je ne souhaite pas parler de moi » : leitmotiv intérieur cherchant à se faire connoter comme une méthode d'autodéfense. Ce que venait justement conforter l'approche binaire d'une théorie autofictionnelle (autofiction versus autobiographie). L'autobiographie se traduisant par : je-regarde-mon-nombril, l'autofiction par : je-fais-semblant-de-ne-pas-regarder-mon-nombril. Bien sûr, j'ironise, mais cette logique que je me plais aujourd'hui à caricaturer allait du reste plutôt bien pour encadrer le phénomène, l'exposer devant public et le ranger dans un classeur. Mais tout cela manquait un peu de relief. Juste assez, du moins, pour n'en pas voir les achoppements. C'est qu'en cherchant à (m') expliquer l'autofiction, dans une volonté instinctive de tout vouloir enfermer dans des cases, j'étais en train de négliger l'élément même de sa nature insaisissable, à savoir son caractère pluridimensionnel et foncièrement anarchique. Car l'autofiction semble brouiller autant les pistes de la classification que celles du pacte autobiographique. Chacun en fait ce qu'il veut bien, personne ne suit les règlements, l'entreprise reste un brouillon, une expérience, un terrain de jeu. Un parallèle s'établira d'ailleurs en cours de route avec le *je* qui la sous-tend, j'y reviendrai un peu plus loin. Ce qu'on appelle *autofiction*, pour le moment, se définit isolément, au cas par cas, selon l'auteur et l'intention. Si ce dernier ne peut justifier sa démarche, il devra néanmoins en assumer l'étiquette. Parce qu'à partir du moment où l'on se prend comme référent, qu'on se déporte dans une mise en scène, nous sommes déjà partie prenante du signifiant *autofiction* dans tout son spectre.

C'est pourquoi, à des fins référentielles et sémantiques, je compte garder pour cet essai l'appellation dans son sens littéral, soit *autofiction*, se rapportant bien sommairement à *fiction*

*de soi*⁸. Nous éviterons ainsi toute ambiguïté sur le terme et pourrons faire économie de justifications filandreuses. L'allègement sémantique du concept me permettra par ailleurs d'ouvrir le champ de l'autofiction sur d'autres « réalités » que la pratique littéraire et, ainsi, de mieux me positionner sur la pertinence ontologique, voire idéologique, de jouer le jeu de la fiction de soi dans une époque où l'image et l'autoreprésentation contrôlée s'imposent de plus en plus comme des référents crédibles.

⁸ La fiction de soi est entendue ici comme mise en scène, travestissement ou parodie de son identité sociale.

PRÉLÈVEMENT

De l'autoréférence

L'autofiction, donc, ne fait pas consensus, ni sur le fond ni sur la forme. Mais ne serait-il pas question ici d'un débat de classification? Le problème de l'autofiction, en ce qui a trait à sa réception, ne semble pas tant résider dans son caractère inclassable que dans son jeu autoréférentiel, que dans une appropriation assumée à outrance d'un *je* estampé du label « monde réel » qui sévirait dans les plates-bandes de la création artistique. Il va de soi que l'autoréférence ne date pas d'hier, et je me demande même si la mauvaise presse qu'on lui réserve – du moins en littérature – ne serait pas chose récente. Nous aurons beau juger son *je* masturbatoire, narcissique ou nombriliste, l'histoire de l'art dans son ensemble n'abonde pas moins en exemples autoréférentiels. On ne calcule plus le nombre d'auteurs célèbres dont l'œuvre s'inspire de leur vie ou fait littéralement avec elle front commun. En peinture, l'autoportrait est chose fréquente, et les rapports analogues qu'une chanson peut entretenir avec la vie de son auteur nous étonnent encore moins. D'ailleurs, il faudrait un jour se poser la question à savoir pourquoi le *je* de la chanson, souvent même plus personnel, s'évite le débat.

Or si l'autoréférence ne date pas d'hier, il nous est cependant bien difficile d'en nier l'accentuation actuelle. Toute plateforme possible se propose désormais comme espace théâtral d'une potentielle exposition de soi : ego-portraits, réseaux sociaux, blogues personnels, capsules web, télévision-réalité... De plus en plus on voit apparaître des émissions, films ou séries exposant des humoristes ou personnalités connues, lesquels figurent sous leurs vrais noms dans un univers fictif ou évoluent dans un organigramme de mises en abyme : le scénariste dans son film, l'humoriste sur la scène, etc. Le nombre de médiums augmentant en parallèle aura, au cours des dernières décennies, sans doute contribué de façon proportionnelle à cette exposition massive du *soi*, en fournissant de plus en plus de structures potentielles à son épanouissement. Dans tous les cas, qu'il s'agisse d'exposition médiatique professionnelle ou amateur, les exemples cités ci-haut, bien que leurs motivations profondes restent encore à examiner, semblent néanmoins avoir en commun leur propriété relevant de la mise en scène, une contorsion de la personnalité – connue ou non – jouant d'elle-même, au sens ludique où nous pourrions définir l'autofiction dans son étymologie la plus élémentaire.

La littérature, par rapport à cette mouvance, ne s'inscrit pas en porte-à-faux. Seulement, la critique ou les accusations portées contre un *je* intrusif en territoire fictionnel semblent davantage se tourner vers celle-ci que vers toute autre pratique artistique. Cette montée actuelle de l'autoréférence n'apparaît pas moins corrélative à sa réception, laquelle atteste d'un patent intérêt pour la chose, à en croire la prédominance des ventes de biographies, d'autobiographies, de récits, de témoignages ou d'expériences de vie. C'est pourquoi je ne croirais pas tant, pour parler en termes marchands, à une surcroissance de l'offre autoréférentielle qui répondrait à une demande ou vice-versa, qu'à un dialogue entre les deux instances. Une sorte de tango exhibition/voyeurisme⁹, pour ainsi dire. Autant le lecteur moyen demande de l'autoréférence, autant l'auteur lambda lui en propose. Comme s'il s'agissait, d'un côté comme de l'autre, d'une réponse à un manque, à savoir, d'un besoin.

Les motivations de ce « besoin », pour l'appeler ainsi, ne sont certainement pas sans trouver dans l'espace médiatique une potentielle incitation. Incitation influençant en grande partie l'auditeur-spectateur-lecteur. D'un côté, on taxe l'auteur d'exhibition, mais de l'autre, on lui tend la perche. En ce qu'une entrevue médiatique s'évertuera souvent davantage à chercher du réel dans le fictif qu'à discourir de l'œuvre en soi. « En quoi le personnage vous ressemble-t-il? » « Est-ce inspiré de votre vie? » « Cette situation vous est-elle arrivée pour vrai? » On cherche des poulx, on fouille, on gratte, comme si toute expérience vécue accréditait systématiquement l'œuvre d'art. Et quand l'auteur saisit la perche, le livre n'est plus, l'entrevue dévie vers lui, on change de sujet. Leitmotiv sous-entendu : plus de réel, plus de vécu. Le « Vrai » serait peut-être, pour la suite qui nous concerne, le maître-mot.

⁹ Que le lecteur ou la lectrice ne me tienne pas rigueur d'éviter l'approfondissement psychanalytique de ces deux termes extrêmement connotés.

Le Vrai

Le média s'impose bien entendu comme miroir du social, lui renvoie son image, le renseigne sur lui-même. Il crée un pont entre le soi collectif et sa propre représentation. C'est en cela que son action se veut neutre (d'ordinaire) et que les effets qui en résultent n'ont généralement aucune autre prédétermination que celles du social lui-même. Encore une fois réapparaît l'image du tango; aucun des deux n'a les commandes, ni le social ni le média, la chose fonctionne en dialogue. C'est pourquoi on ne pourrait attribuer aux médias seuls la responsabilité de cette obsession, pour la nommer ainsi, de l'expérience vécue.

Or l'exemple précédent d'une curiosité « people » qui s'arrêterait davantage au créateur qu'à sa création ne serait toutefois pas sans résonnance avec une certaine prédominance de l'intime désormais imputable aux courants culturels dominants. À un point où la formule, par excès de zèle, pourrait s'approcher d'une forme de culte, à savoir une valorisation du « Vrai » présenté comme vertu dans une esthétique de *bloopers* et de *making of*. « C'est vrai! », nous assure le slogan d'une station télévisuelle populaire. Comme s'il fallait, pour prendre forme, pour intriguer, qu'une chose fasse preuve de concrétude, d'un empirisme du quotidien qui me rejoint dans ce que j'ai de plus trivial.

La formule est fréquente. On nous présente l'artiste dans son quotidien, hors de la scène, sans rôle ni masque, prétendument, un lieu propice au dévoilement, à la confiance, à une sorte d'authenticité-dans-le-blanc-des-yeux en libre accès pour tout quidam. Une forme de complicité s'installe, un sentiment d'appartenance, la chose se fait délicatement, nous adhérons à l'illusion d'intimité. Une intimité qui, d'une certaine manière, se réfère à elle-même, se dit intimité. Une sorte d'annexe, si l'on veut, à l'œuvre d'art, qui servirait accessoirement à faire mousser l'engouement à l'égard de cette dernière, notamment par l'entremise d'un *human interest* devenu gage de vérité.

L'accès privilégié aux coulisses, à l'arrière-scène, à l'artiste, m'offre une portion de ce commun, comme une part de moi-même; un aperçu d'humanité, d'universel, de familier. Une prestation d'humilité, de faillible qui, soi-disant, me ressemble, m'émotionne et, dès lors, accentue mon attachement pour l'artiste, me fait percevoir son œuvre autrement, peut-être même l'apprécier davantage, du fait de m'y reconnaître davantage. Son dévoilement

participant par l'acte même à cette « modalité d'accréditation du singulier » dont fait mention René Lapierre¹⁰.

Incidentement, le culte du vrai s'annexe à celui de la personnalité. Se multiplient les hommages à, les films sur la vie de, histoires vécues ou inspirées de; les talk-shows dans lesquels on nous dévoile à cœur ouvert l'envers même de l'artifice destiné préalablement à nous ébahir. Retour marqué de la mise en abyme, ça se prend pour du vrai. Ce hors-spectacle n'en reste pas moins un ingrédient du spectacle même, n'ayant d'autre intérêt que d'alimenter sa propre cause.

Ce qu'il offre? De l'insuité, du privilège, du V.I.P. En toute confiance, en tête à tête, c'est derrière les projecteurs qu'on nous emmène, dans un non-lieu où la vraie vie, prétendument, se produirait. Un non-lieu qui, en dévoilant les mécaniques de l'artifice, endosserait par dépit la fonction de réel. D'une certaine manière, ce serait en s'opposant au spectacle que cet intime d'arrière-scène gagnerait son statut de vérité. J'emploie ici le terme de non-lieu pour situer le phénomène, puisqu'il s'agit d'un espace flou particulier. Ni complètement vraie, ni complètement fausse, cette immersion dans l'arrière-scène présentée comme intime ouvrirait pour ainsi dire un troisième paradigme entre le réel et sa représentation.

Représenter, nous dit Régine Robin, « c'est mettre à la place d'une chose réelle un élément abstrait, son représentant ou une allégorie, un symbole, un emblème.¹¹ » La représentation impliquant forcément « un effet d'éloignement structurant, une coupure sémiotique, un dispositif de mise à distance permettant la pensée, la critique, la réflexion.¹² » Il y aurait donc, en apparence, d'un côté : la représentation assumée, le spectacle et, de l'autre : le Vrai, le réel du « vrai monde » dont se réclame l'artiste quand il retire son masque pour s'exposer sous les lampes de l'intime. Ainsi « la vérité triomphe indiscutablement, et son essence ne tient plus que dans le geste de son dévoilement.¹³ »

¹⁰ René Lapierre, *L'atelier vide*, Les Herbes rouges, Montréal, 2003, p. 13.

¹¹ Régine Robin, *Le Golem de l'écriture*, XYZ éditeur, Montréal, 1997, p. 34.

¹² *Ibid.*

¹³ René Lapierre, *op.cit.*, p. 14.

De ce point de vue, il ne nous reste plus comme spectateur qu'à accepter la proposition. Voici le Vrai livré pour vous, couronné par lui-même sous ses propres règles. L'illusion n'en demeure pas moins, puisque une auto-proclamation du réel, sous le couvert d'une intimité grand public, jusqu'à preuve du contraire, paraît plutôt paradoxale. En effet, l'essence d'un réel défini par lui-même, pour reprendre l'expression de René Lapierre, ne tient plus que par son propre dévoilement. Une manœuvre qui, brouillant par dépit la distance nécessaire à toute représentation, pourrait correspondre à cet effet de « simulation » dont parle Régis Debray.

La simulation, nous dit-il, se caractérise par « une dissolution de tous les référentiels. Il s'agit d'une substitution au réel des signes du réel, d'une dissolution du réel par son double opératoire.¹⁴ » Autrement dit, le réel se verrait substitué par le signe de sa propre représentation, laquelle s'imposerait comme authentique. Ce serait donc en prenant pour acquis l'équivalence du signe et du réel que la simulation abolirait la distance, niant radicalement le signe comme valeur, comme si le réel et sa représentation n'était qu'une seule et même chose. Or à partir du moment où cette distance nécessaire est abolie, « le réel ne peut plus être représenté. Il est halluciné.¹⁵ »

Nous voilà donc devant une prétendue culture du Vrai qui, sans être nécessairement vraie, ne s'avérerait pas fausse pour autant. Sa consistance tenant essentiellement dans ce brouillage particulier des référentiels. Ni vrai ni faux n'existe alors, puisque ce à quoi l'on réfère, c'est la référence elle-même, devenue une entité à part entière, laquelle selon Jean Baudrillard agirait comme réversion, comme « mise à mort de toute référence.¹⁶ » Un procédé qui, nous le verrons plus loin, ressemble particulièrement à ceux de l'autofiction.

Ce procédé, quoi qu'il en soit, s'inscrit somme toute dans une dynamique de *show business* et de prêt-à-porter. Les sphères du divertissement grand public tirent forcément leur épingle de cette « peoplelisation » du système culturel qui, d'une certaine manière, nourrit les attentes d'une audience considérable. Bien qu'il ne s'agisse que d'une illusion, la demande reste la même : plus de vrai, de vécu, d'authentique; autant de critères dont l'expérience individuelle semble être devenue la plus fidèle représentante. Mais tel que nous le disions plus

¹⁴ Régine Robin, *op.cit.*, p. 37.

¹⁵ *Ibid.*, p. 35.

¹⁶ Jean Baudrillard, *Simulacre et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 16.

haut, la chose demeure relativement proportionnelle entre émetteur et récepteur : on cherche autant à s'exposer qu'à regarder l'autre le faire. Il va de soi que l'augmentation du nombre d'outils permettant de s'y adonner puisse ajouter sa part d'effet, mais il demeure à tout le moins un engouement manifeste pour la médiatisation de l'expérience individuelle, quelle qu'en soit la forme.

La montée en flèche de ce paradigme ne semble pas sans lien aucun avec un changement radical des sociétés occidentales qui, entre le siècle précédent et l'actuel, auront évolué sous les auspices du développement technologique et de la réclusion domestique. L'analyse du modèle sociétaire « Facebook » semble produire pour sa part autant sinon plus de tergiversations que celle sur l'écriture du *je*. Sans doute la chose nous est encore trop proche du nez pour l'observer convenablement, pour que nous puissions établir les corrélations nécessaires à son analyse. À défaut de distance temporelle suffisante, il me semble que d'élargir maintenant notre lentille à l'échelle sociétale pourrait à tout le moins éclairer quelques pistes. L'intention serait d'observer d'un point de vue culturel et socio-historique ce qui, au sein du collectif, aurait pu contribuer à faire de l'expérience individuelle une forme d'approbation du réel. L'objectif demeure sobre, mais il me semble que démystifier tant soit peu ces questions s'impose dans la logique de ma réflexion comme un passage nécessaire pour mieux comprendre certains pièges de l'autoréférence.

ANALYSE

De moderne à postmoderne

Pour mieux comprendre le fonctionnement d'un objet, il est toujours préférable de le situer dans son contexte. Mais quand l'objet de notre observation se nomme « individu contemporain », on peut comprendre d'autant plus le grand vertige que peut causer l'environnement qui lui échoit. Car il me semble à première vue qu'un pareil intérêt pour la vie de l'autre à ce point socio-historique précis ne relève pas du pur hasard, tout comme l'impulsion maintenant quasi générale de rapporter ses faits et gestes à mesure qu'on les pose. Sans doute l'individu lui-même voudrait sortir de son contexte, regarder ailleurs s'il y est, remplir le vide qui s'élargit à l'intérieur de ses contours.

Si l'on observe sur une période relative d'à peine soixante ans, on peut sans trop de complication dresser une liste plus ou moins superficielle des grands changements du monde social qu'aura pu voir l'individu occidental contemporain : chute massive du catholicisme; accroissement proportionnel des libertés, des médias et des moyens de communication; perfectionnement technologique, Internet, cellulaires; libre échange, mondialisation, néolibéralisme; rétrécissement des familles, augmentation du niveau de vie, du confort personnel et du divertissement privé; multiculturalisme, multiplicité des valeurs, des mœurs et des modes d'existence; la liste est longue et nous pourrions poursuivre longtemps. Cela dit, tous ces changements sociaux majeurs, pour nous donner un point de repère, pourraient cadrer dans ce que plusieurs sociologues appellent la postmodernité.

Bien qu'il n'y ait – comme à toute nouvelle période de l'histoire humaine – aucune date fixe pour en tracer le seuil, on la situe grosso modo à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, soit dans les soixante dernières années de nos exemples susmentionnés. Cette courte période aura, par ses changements majeurs, su modifier significativement l'individu dans son rapport au monde, aux autres et à lui-même, à une vitesse si grande qu'on peine encore à en mesurer les effets. Car si l'on parle de *postmodernité*, c'est qu'il reste encore un peu de l'ère moderne dans nos modes de fonctionnement et d'organisation du social. « Le préfixe "post" signifie en quelque sorte un dépassement qui intègre le passé, un "au-delà" comprenant le moderne, mais le complétant par des éléments adaptés à la nouvelle conjoncture sociale.¹⁷ »

¹⁷ Yves Boisvert, *Le Postmodernisme*, Boréal, Montréal, 1995, p. 17.

Ce qui, sans complètement faire basculer nos sociétés d'une ère à l'autre, nous positionnerait dans une sorte d'entre-deux que l'on pourrait qualifier d'ère transitoire.

Soyons clairs, il faut entendre ici la modernité non pas au sens de contemporanéité, mais plutôt comme période historique. Période qui, selon Michel Maffesoli, découlerait de l'universalisme des Lumières et de l'idéal rationnel bourgeois¹⁸. C'est la fabrique du citoyen modèle, doté d'un statut juridique, d'un rôle social et d'une fonction économique déterminée par la place occupée dans l'ordre de la production. Le développement scientifique, l'accroissement du capital et l'industrialisation contribuent à une domination anthropocentrique du monde et du réel qui, désormais maîtrisé, se rationalise, s'explique, s'ordonne. « Avec les modernes, l'idée d'un réel imposant ses lois se trouve incompatible avec la valeur de la monade individuelle ontologiquement libre.¹⁹ » Autant la conception classique du monde plaçait l'homme au cœur d'un univers fixe, immuable, géométrique et doté d'attributs permanents, autant la modernité fera de lui un atome indivisible autour de quoi tout se développe.

Ainsi la modernité pourra voir naître l'individu, concept autour duquel se construira le monde en fonction de ses besoins. Son existence est marquée par l'attente, celle d'un monde à construire, il est « ce personnage qui ne devient que pour advenir au "point final" de sa route.²⁰ » Il aspire à la liberté, laquelle lui apparaît comme un attribut de sa substance individuelle. Car c'est en contrôlant, en dominant les dangers de son monde extérieur qu'il pourra arriver à son accomplissement; cet état idéal où l'individu pourra évoluer sans barrière ni menace, se reconnaissant des droits inaliénables face au pouvoir politique. Le libéralisme fera sa promotion, la compétition s'installera entre individus affranchis.

Si dans les sociétés pré-individualistes, le sujet s'inclut dans un point de vue donné, dans la modernité, c'est le point de vue qui dépend du sujet. L'emprise des institutions sur la société suppose un travail d'individuation²¹ du social. L'état traite les individus au cas par cas, leur impose des rôles, des normes, des statuts, des identités, tous les outils leur permettant de

¹⁸ Michel Maffesoli, *Le temps des tribus*, La table ronde, Paris 2000, préface p. XII.

¹⁹ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Gallimard, Paris, 1989, p. 135.

²⁰ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, la Découverte, Paris, 2004, p. 18.

²¹ L'individuation étant la construction de l'individu et non sa réclusion (individualisation).

construire leur propre tour de contrôle, laquelle constituera la délimitation de leur propriété individuelle. On enferme la personne dans l'individu, lui assignant ainsi une personnalité univoque. Le citoyen dans sa propriété, sa maison, sa clôture, son travail lui servant à se payer ce qui lui appartient de droit, ce qui sert de support à la construction de sa personne unique, puisque « l'individu est avant tout celui qui s'écarte, qui s'isole.²² »

Jusqu'à la deuxième moitié du siècle passé, la logique de la vie politique, productive, morale, religieuse, institutionnelle, immergeait l'individu dans des lois uniformes, excluant autant que possible toute préférence ou expression singulière. Une sorte d'absolu, de certitude, de convention homogène et universelle structurait la vie sociale. Or dans la postmodernité, « c'est cet imaginaire rigoriste de la liberté qui disparaît, cédant la place à de nouvelles valeurs visant à permettre le libre déploiement de la personnalité intime, à légitimer la jouissance, à reconnaître les demandes singulières, à moduler les institutions sur les aspirations des individus.²³ » Ce n'est pas que le sens du collectif se perde au sens d'un égoïsme individualiste, mais plutôt que les valeurs ne sont plus universelles, que les repères deviennent flottants, puisque la conception même de ce qui doit s'imposer, de ce qui peut être discuté n'est plus unanime.

De fait, la culture postmoderne prendra progressivement plusieurs attraits : « recherche de la qualité de vie, passion de la personnalité, sensibilité verte, désaffection des grands systèmes de sens, culte de la participation et de l'expression, mode rétro, réhabilitation du local, du régional, de certaines croyances et pratiques traditionnelles.²⁴ » Il s'agit donc d'un rejet des grands systèmes à dominance, des structures uniformes, une sorte d'organisation fractale aux allures anarchiques. Ainsi l'éclectisme s'impose désormais comme « la tendance naturelle d'une culture libre de ses choix²⁵ », où s'entremêle une coexistence pacifique des styles, des époques et des points de vue. Car autant la modernité vivait dans l'attente et le sacrifice, dans l'espoir du progrès, autant la postmodernité semble s'ancrer dans un présent sans lendemain (« YOLO », Carpe diem, etc.).

²² Christian Le Bart, *L'individualisation*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 2008, p. 265.

²³ Gilles Lipovetsky, *op.cit.*, p. 12.

²⁴ *Ibid.*, p. 16-17.

²⁵ Michel Maffesoli et al, *L'homme postmoderne*, François Bourrin éditeur, Paris, 2012, p. 169.

Si d'un côté la multiplicité des points de vue aura su élargir les consciences, de l'autre, elle aura forcément amoindri les repères, les certitudes, les lieux communs. Ce qui, d'une certaine manière, complexifie l'existence individuelle. Puisque sans dogme ou vérité consensuelle, le monde devient un organisme imprévisible et sans contrôle. De fait, le citoyen postmoderne se replie sur son environnement immédiat, son quotidien, devenu peut-être la seule véritable référence. Ainsi change-t-on seulement l'objet du culte, la transcendance pour le chez-soi, le quotidien qui, désormais, saura répondre à ce besoin ancestral de protection.

Serait-il donc trop téméraire d'avancer que le port d'attache, le domicile, le familial, procurent une sorte de stabilité dans l'ensemble des variations non contrôlables que représente un extérieur désormais incertain? À défaut de l'affirmer impérieusement, il semble néanmoins plausible que la quotidienneté en soit venue à prendre la charge d'un synonyme de vérité, d'une référence prédominante en matière de réel, du fait aussi banal soit-il d'être analogue au plus grand nombre. De même entrons-nous mine de rien dans les rocade de l'identification à l'autre et de la confirmation de soi, reconnaissant sous les auspices de Charles Taylor que « l'affirmation de la vie ordinaire [...] est devenue l'une des idées les plus puissantes de [notre] civilisation.²⁶ »

²⁶ Charles Taylor, *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, trad. de l'anglais par Charlotte Melançon, Boréal, Montréal, 2003, p. 28

L'affirmation de la vie ordinaire

Ce qu'une société gagne sur le plan des libertés – diversité de valeurs, de croyances, de modes de vie –, elle le perdra sur celui des certitudes. Parce que sans altérité, il n'y a ni doute, ni peur, ni remise en question. Or dans la multitude des choix corrélative aux sociétés contemporaines, l'altérité occupe une place si importante qu'une division des grands ensembles apparaît à Jean-Christophe Torres comme une réaction tout à fait naturelle. « Cette impossibilité pour les sociétés postmodernes de fournir des modèles identitaires collectifs et partagés à une agrégation d'individus produit inévitablement des réactions communautaristes.²⁷ » Les grands lieux communs se fragmentent, se resserrent en petits groupes de réseautage, des essaims affinitaires dans lesquels chacun peut à la fois s'identifier et partager ses intérêts. De cette manière, « La multiplication des appartenances engendre une diversité des liens qui, pris un à un, sont moins solides, mais qui, ensemble, font tenir les individus et la société.²⁸ »

Seuls ensemble, donc, comme disait l'autre. Confronté à une altérité de plus en plus diversifiée, à de plus en plus de possibilités, sans conception « tout inclus » du monde qui l'entoure, il va de soi que l'individu unitaire des temps modernes en soit venu à douter de lui-même au point de remettre en question la teneur de sa propre identité. Et c'est ainsi que nous revenons sur les sentiers postmodernes de la vie ordinaire. Car, comme nous le mentionnions plus haut, au sein d'un monde imprévisible et sans dieu, le quotidien, l'expérience personnelle deviennent sans doute les références les plus valables et partagées pour s'inscrire dans un réel collectif. Ce qui, du reste, pourrait éclairer quelque peu l'intérêt pour le « people » dont nous parlions précédemment. Car une identité vacillante cherchera à se renforcer par la comparaison en territoire connu, commun. La faiblesse de l'autre me ramenant à la mienne, de par son dévoilement, me montre le vrai, le vécu, le banal qui saura justifier l'ordinaire qui m'échoit.

Ainsi l'expérience subjective de l'autre devient source d'assise identitaire. Car plus cette expérience s'approche de la mienne, du prosaïsme quotidien, plus elle confirme ma vérité, me

²⁷ Jean-Christophe Torres, *Du Narcissisme*, L'Harmattan, Paris, 2011, p. 104.

²⁸ François de Singly, *Les uns avec les autres*, Armand Colin, Paris, 2003, p. 22.

conforte dans mon rapport au monde et à moi-même. Plus c'est proche, plus c'est vrai, pourrions-nous dire, puisqu'il n'y a plus de paradis, de paroles sûres ou de promesses à espérer, comme le rappelle Alain Touraine. « Le Dieu, autrefois, c'était le passé, puis ç'a été l'avenir (modernité/progrès) et maintenant il n'y a plus de dieu et tout s'analyse dans le présent en fonction des rapports des uns avec les autres.²⁹ » Il serait donc question d'échange, de miroitement. Car si le collectif trouve son reflet dans l'expression singulière, celle-ci, parallèlement, semble d'autant nécessiter l'assentiment du collectif pour s'auto-valider :

L'identité individuelle, création personnelle et construction sociale, se cherche, se formule et s'affirme par effet de miroir. [...] dans un monde où les repères moraux se brouillent, où les références légitimes se dispersent, le *feed-back* de la société constitue un élément de choix en matière de mœurs et de modes de vie. À l'heure où l'individu est autant son propre ouvrage que celui des traditions et des apprentissages, parler de son expérience fait partie du dispositif d'orientation de l'existence.³⁰

L'autoréférence, mise en scène d'une identité privée, permettrait de cette manière à l'expérience individuelle contemporaine de trouver son identité collective, de s'inscrire comme sujet dans ce que Dominique Mehl appelle « le champ problématique des valeurs disponibles.³¹ »

La reconnaissance par la collectivité autorise à s'assumer soi-même et à revendiquer une identité attestée, car la définition d'une personnalité et d'une place dans le monde exige une certaine visibilité. [Celle-ci] devient, dès lors, un tremplin pour des individus en mal d'identité sociale.³²

À l'heure des médias sociaux et des communications de masse, l'exhibition de soi deviendrait donc une sorte de passage obligé pour affirmer son existence, sous peine de se voir reléguer au statut d'individu-fantôme. Ce qui, d'une certaine manière, viendrait donner des allures relativement prophétiques aux propos de Charles Taylor lorsque, vingt ans auparavant, il affirmait qu'« Un monde d'identité en flux est un monde où la reconnaissance

²⁹ Alain Touraine et Farhad Khosrokhavar, *La recherche de soi : dialogue sur le sujet*, Fayard, Paris, 2000, p. 108.

³⁰ Dominique Mehl, *La télévision de l'intimité*, Seuil, Paris, 1996, p. 122.

³¹ *Ibid.*, p. 119.

³² *Ibid.*, p. 109.

devient un enjeu de premier ordre. C'est notre sort actuel », concluait-il, « et ça risque de l'être encore plus à l'avenir.³³ »

³³ Charles Taylor, « Un Entretien avec Charles Taylor », *Le Monde* (14-15 mai 1995 : 12)

L'individu incertain³⁴

La confrontation de ses choix personnels, de ses valeurs privées à l'observation, aux jugements d'autrui contribuerait d'une certaine manière à l'autodéfinition de l'individu postmoderne, qui compenserait la « faiblesse » de sa démarche identitaire en communiquant constamment, peu importe que cette communication s'en tienne aux sphères de la banalité³⁵. C'est en cela que l'« extimité », pour employer le terme de Dominique Mehl, serait ironiquement devenue constitutive de l'intimité; celle-ci ne pouvant « plus guère se concevoir sans publicisation.³⁶ »

Ce serait donc par autoreprésentation, par mises en scène « contrôlées » de soi que l'individu contemporain s'édifierait sous le regard de l'autre à la manière d'un personnage, décidant des frontières de sa propre intimité, fixant lui-même la ligne de partage entre ce qu'il voudra montrer ou pas. Ainsi les cartes se brouillent-elles entre fiction et vérité, vie publique et vie privée, puisque l'intimité devenue flottante s'auto-réfère en miroitement selon les commentaires de l'autre et ses propres appétences. Un « va-et-vient constant entre l'affichage d'une image personnelle hésitante et la recherche d'une accréditation par un public.³⁷ »

Quand j'essaie de me représenter ce que je suis, je ne peux que tenter de prendre sur moi le point de vue d'un autre. Mais en me voyant comme un autre, c'est un autre que je vois. Ce moi qu'on objective en se le représentant est comme un personnage de roman. La troisième personne dont on l'évoque le désigne comme autrui, c'est-à-dire comme un objet opaque, quelqu'un dont nous ne voyons jamais que l'extérieur.³⁸

Les retours, commentaires ou autres constituantes de cette accréditation d'autrui envers le personnage représenté participent donc d'une construction qui, bien qu'intime en apparence, implique l'ensemble du réseautage. La mise en scène d'intimité ainsi placée sous l'œil de l'autre deviendrait dès lors un leurre, autant pour l'observant que pour l'observé, dont la subjectivité pourrait se voir substituée par l'image de sa représentation. « *Put your photo here* » ironisait René Lapierre en 2002 à propos de ce genre de mise en scène identitaire qui

³⁴ En référence au livre d'Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

³⁵ Yves Bertrand, *Le jardin intérieur : construire son bonheur quotidien*, Liber, Montréal, 2004, p. 21.

³⁶ Dominique Mehl, *op.cit.*, p. 163.

³⁷ *Ibid.*, p. 123.

³⁸ Nicolas Grimaldi, *Traité des solitudes*, Presses universitaires de France, Paris, 2003, p. 118-119.

« marque par l'encadrement parodique du visage la disparition de tout le reste.³⁹ » Cette amorce de réflexion sur l'image nous servira en fin de parcours pour mieux mettre en lumière ma démarche d'écriture et les motifs qui la sous-tendent. Mais pour l'instant, tenons-nous-en, tel que nous en avons entamé les contours, à cet individu incertain qui semble déborder de plus en plus les cadres qu'on lui assignait autrefois.

La période d'individuation propre à la modernité aura vu naître le concept de personnalité, laquelle désigne « un sujet unique qui a développé des qualités propres à l'acquisition d'une position sociale et d'un statut qui se manifeste par un certain style de vie.⁴⁰ » L'individu de l'ère moderne devenant de fait un être indivisible à l'identité stable et au parcours pour ainsi dire configuré – fichage, empreintes digitales et pièces d'identité. Les codes sociaux qui l'encadrent sont relativement simples, régis par les mœurs religieuses et les valeurs bourgeoises, un lieu commun qui transparaît jusque dans l'uniformité des conventions vestimentaires.

Ce dernier exemple à lui seul pourrait très bien servir de pont pour imager la distinction entre moderne et postmoderne. Au sens où la multiplicité des apparences vestimentaires contemporaines constitue un excellent reflet de l'éclatement identitaire et des fluctuations d'appartenances qui lui sont relatives. Livrée à l'embarras de ses choix, au milieu d'une fourmilière de styles de vie, l'individu postmoderne ressent, comme nous venons de le voir, un besoin important de distinction identitaire et d'affirmation de soi qui, d'une certaine manière, l'oblige à s'auto-promouvoir comme on le ferait d'une marchandise. « Il n'est pas moins certain, réitère René Lapierre, que [le deuil du sujet moderne] se soit retourné en assomption du moi, plus que jamais solipsiste, matérialiste et chosifié.⁴¹ » Seulement, l'individu qui, autrefois, adhérerait à une vision globale, à un système commun en vue d'une finalité, est désormais confronté à une pluralité de désirs, et se retrouve écartelé entre son besoin de distinction identitaire et celui d'appartenance à un groupe. « L'individualisme contemporain se définit, d'une part, par l'affirmation absolue de soi-même, et se manifeste,

³⁹ René Lapierre, *Figures de l'abandon*, Les Herbes rouges, Montréal, 2002, p. 57.

⁴⁰ Jean-Christophe Torres, *Du narcissisme – Individualisme et amour de soi à l'ère postmoderne*, L'Harmattan, Paris, 2011, p. 11.

⁴¹ René Lapierre, *op.cit.*, p. 15.

d'autre part, par une incapacité structurelle et radicale d'être soi-même.⁴² » Car c'est à la fois par l'entremise et sous le regard de l'autre que chacun pourra se distinguer, en exprimant ses allégeances à divers groupes affinitaires, lesquels sauront, de par leur connotation respective, représenter les multiples facettes de sa personnalité. « Que l'on puisse se mouler dans les traits de tous, n'est-ce pas une des caractéristiques de ce moi flottant postmoderne que nous traquons?⁴³ »

Il y aurait donc, à l'instar des croyances et des modes de vie, un éclatement de la personnalité contemporaine qui chercherait à se manifester sous le regard de l'autre par différents modes d'expression. Ceux-ci, un peu à la manière de costumes ou de rôles interchangeables, modifieraient au quotidien nos rapports sociaux, au point de transformer notre environnement en ce que Michel Maffesoli appelle « une société du paraître et de la théâtralité.⁴⁴ » Cette conception théâtrale de la vie interrelationnelle contemporaine nécessite pour plusieurs sociologues de la postmodernité certaines modifications lexicales enclines à mieux représenter les nouvelles réalités d'un *moi* fragmenté. C'est pourquoi l'on préférera entre autres l'emploi du mot « personne » à celui d'individu. L'individu représentant l'indivisible, l'unitaire, alors que la personne serait plurielle et porteuse d'une multitude d'identités interchangeables tirées de ses rapports sociaux. « Personne », du latin d'origines étrusques *persona*, signifie étymologiquement « masque de l'acteur⁴⁵ ».

Ce masque (ou ces masques) ne relèverait pas tant d'une fausse personnalité ou d'une quelconque inauthenticité que de la multitude des rôles possibles à la disposition de toute personne évoluant au sein des codes, coutumes et conventions de sa réalité socio-historique : « Un masque derrière lequel se creusent d'innombrables labyrinthes.⁴⁶ » La vie sociale, prenant ainsi les allures d'une improvisation quotidienne de soi, permettrait à la personne par différents moyens – habillement, loisirs, médias, technologies, consommation... – de s'inventer ou de modifier sa personnalité en fonction des contingences.

⁴² Jean-Christophe Torres, *op.cit.*, p. 13.

⁴³ Régine Robin, *op.cit.*, p. 187.

⁴⁴ Michel Maffesoli et al., *L'homme postmoderne*, *op.cit.*, p.99.

⁴⁵ CNRTL : Centre national de ressources textuelles et lexicales, étymologie de « personne », en ligne, <<http://www.cnrtl.fr/etymologie/personne>>, consulté le 24 mars 2015.

⁴⁶ Pierre Bertrand, *Éloge de la fragilité*, Bibliothèque québécoise, Montréal, 2014, p. 52.

Pour le sociologue de la famille François de Singly, chaque personne dispose de différents répertoires lui permettant de mettre l'accent sur telle ou telle dimension du rôle à jouer. Plus elle aura été socialisée, plus la personne disposera d'une gamme élargie de répertoires⁴⁷. « Chacun est donc dans la vie comme un acteur⁴⁸ », écrivait Nicolas Grimaldi en référence à Montaigne. Il ne serait donc plus question d'un seul rôle pris au sérieux, tel que pouvait le concevoir l'individu des temps modernes, mais de plusieurs à la fois, tous aussi interchangeables et imprévisibles les uns que les autres. Sous le couvert de ses multiples variations, la personne postmoderne souvent taxée de narcissisme pourrait, de ce point de vue, arborer davantage les traits de Dionysos : figure emblématique de la fragmentation, dieu aux cent noms, multiple, changeant et imprévisible.

Au sein des diverses sociétés [...] il appartient à chaque individu de choisir le rôle qu'il y tiendra, ou tout au moins sa manière de l'interpréter. Or ce choix est si aléatoire, qu'il est presque entièrement gouverné par notre imagination. Entre tant de modèles sociaux et plus encore de personnages romanesques dont elle dispose comme d'un répertoire, notre imagination compose une sorte particulière de type humain, avec une tonalité, un rythme, un style propre.⁴⁹

Ainsi notre vie se passerait-elle à jouer ce personnage, ou plutôt, comme dans la *commedia dell'arte*, à en improviser le rôle selon les situations et les circonstances où nous nous trouvons engagés ; le *je* profilant le type de personnalité et de personnage qu'il vise à réaliser. Mais il lui faut pour cela se l'assigner, s'y déterminer, le choisir, et donc, l'imaginer.

⁴⁷ François de Singly, *Les uns avec les autres*, Armand Colin, Paris, 2003, p. 100.

⁴⁸ Nicolas Grimaldi, *op.cit.*, p. 125.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 52-5.

TENTATIVE

La part de l'autre et le récit de soi

Si l'individu, comme le prétend Michel Benasayag, est « une île qui n'accepte aucunement d'être un pli de la mer⁵⁰ », dans ce cas la personne est un océan qui se prend pour une vague. Mais tant qu'à débiter ainsi ce chapitre par l'assistance de la métaphore, je préfère d'autant celle de Hume, qui comparait l'unité de la personnalité à celle d'une république ou d'un Commonwealth, dont les membres ne cesseraient de changer au sein d'une conjoncture qui demeure intacte⁵¹.

Tout ce qui m'assemble, en tant que personnage social, provient donc des autres, de ce qui m'entoure. Mon nom, ma langue, mon éducation, ma culture, mes valeurs, je les ai reçus, jusqu'à me les approprier, les assembler ou modifier selon des choix, des raisonnements qui, de même, m'ont été inculqués, du fait de vivre à une époque déterminée, dans un contexte spécifique dont je suis en quelque sorte le produit. Toutes ces parties constituent mon répertoire, lequel me sert à m'ajuster aux circonstances, en fonction des liens que je peux tisser avec les autres. Car seul en moi-même, je n'ai rien d'autonome, et c'est précisément cette dépendance qui « témoigne de mon vide, de ma solitude, de mon insuffisance; tout ce qui fait que je dépends de vous.⁵² »

Cette part de l'autre, à l'étape où nous en sommes, devient un élément relativement important, puisqu'elle permet d'élargir le spectre sur le processus d'édification du personnage et la charge symbolique accordée à celui-ci. Car au sein de la vie sociale, c'est la représentation que nous saurons faire de notre personnage qui apparaîtra aux yeux des autres comme notre moi le plus aisément caractérisé⁵³. Or si cette image que nous nous faisons de nous-même – et que nous renvoyons aux autres en tant que représentation – s'édifie d'emblée sous le regard d'autrui en fonction des attentes et des conventions, que projette-t-on de soi sinon sa propre fiction? Les conventions n'étant par ailleurs que des fictions dominantes en vue de faciliter notre mise en contact par l'intermédiaire de références communes ne

⁵⁰ Michel Benasayag, *op.cit.*, p. 64.

⁵¹ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Seuil/Points essais, Paris, 1996, p. 154.

⁵² Jiddu Krishnamurti, *L'impossible question*, trad. de l'anglais par Carlo Suarès, Presses du Châtelet, Paris, 2010, p. 139.

⁵³ « [...] observable en toutes circonstances, configuré par ses rôles, dessiné par ses attitudes, confirmé dans les situations critiques par l'irréductible singularité de ses positions et de ses traits, le moi le plus communément et le plus aisément caractérisé est celui de notre *personnage*. » (Nicolas Grimaldi, *op.cit.*, p. 101).

simplifient en rien la donne. Ce serait donc en s'imaginant comme objet, par anticipation, de la même manière qu'il imagine les autres se le représenter, que notre personnage élaborerait progressivement son rôle, son identité. Car l'identité, par définition, est à la fois ce qui permet de se distinguer, et ce qui permet de se reconnaître, de *s'identifier* :

[...] en effet, l'identité d'une personne, d'une communauté, est faite de ces *identifications-à* des valeurs, des normes, des idéaux, des modèles, des héros, *dans* lesquels la personne, la communauté se reconnaissent. [...] Un élément de loyauté, de loyalisme s'incorpore ainsi au caractère et le fait virer à la fidélité, donc au maintien de soi.⁵⁴

Chaque personnage intégrerait donc à son répertoire des fragments du champ collectif pour les assembler d'une manière personnelle, en fonction de sa propre sensibilité. Les supports postmodernes permettant son autopromotion (réseaux sociaux, etc.) le fortifieraient d'autant plus dans ses fictions, le rendant à la fois acteur et public de sa propre représentation. « Ainsi le moi en tant que public se ravit-il devant lui-même en tant qu'acteur.⁵⁵ » Mais cette représentation à laquelle je m'identifie devra d'abord, pour prendre forme, s'ordonner, se raconter en tant qu'histoire. C'est ce récit, précisément, qui me permettra, dans la continuité du temps, de trouver refuge en moi-même en me distinguant des autres, de par mon histoire, de me réidentifier à mes signes distinctifs, aux points de repère qu'auront laissés les habitudes. Pour Paul Ricœur, cette « identité narrative » serait fondamentale à la constitution de l'identité personnelle.

L'identité narrative, soit d'une personne, soit d'une communauté, serait le lieu recherché de ce chiasme entre histoire et fiction. Selon la précompréhension intuitive que nous avons de cet état des choses, ne tenons-nous pas les vies humaines pour plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leur sujet? Et ces histoires de vie ne sont-elles pas rendues à leur tour plus intelligibles lorsque leur sont appliqués des modèles narratifs – des intrigues – empruntés à l'histoire proprement dite ou à la fiction (drame ou roman)? Il serait donc plausible de tenir pour valable la chaîne suivante d'assertion : la compréhension de soi est une interprétation; l'interprétation de soi, à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée; cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, faisant de l'histoire d'une vie une histoire fictive, ou, si l'on

⁵⁴ Paul Ricœur, *op.cit.*, pp. 146-147.

⁵⁵ Alan Watts, *Matière à réflexion, essais sur la relation de l'homme avec la matérialité*, trad. de l'américain par Maurice de Cheveigné, Denoël, Paris, 1972, p. 138.

préfère, une fiction historique, entrecroisant le style historiographique des biographies au style romanesque des autobiographies imaginaires.⁵⁶

Bien qu'un peu longue, cette citation décrit juste assez bien le caractère fictif du concept identitaire et l'importance pour celui-ci de s'inscrire comme récit dans le champ du social. Processus dont parle jusqu'à plus soif Serge Doubrovsky dans ses livres, lorsqu'il martèle son besoin de se raconter, d'assembler en récit les parties de sa vie pour se donner consistance, se sentir plus réel⁵⁷. Doubrovsky, cela dit, demeure bien conscient de l'illusion que représente une telle démarche, à savoir la fiction générée par l'assemblage des souvenirs et l'interprétation rétrospective de ceux-ci. Ce qui, d'une certaine manière, justifie sa phrase célèbre : « Si j'essaie de me remémorer, je m'invente.⁵⁸ »

Mon récit personnel, lorsque pris au sérieux, sans distance ou recul, m'associe à mon masque, sans distinction, me colle à cette auto-interprétation que les philosophies orientales appellent *ego*. « L'*ego* apparaît quand le sens de l'Être, du "je suis", c'est-à-dire la conscience sans forme, est confondue avec la forme. Telle est la signification de l'identification.⁵⁹ » Pour l'Hindouisme, par exemple, cette impression de n'être qu'un seul *moi* provient de ce que l'acteur s'absorbe complètement dans son rôle au détriment des autres *moi* qui, l'incluant, ne font qu'un seul et unique Acteur nommé *Paramatman*⁶⁰. Cette centralisation du *moi* est considérée par les Bouddhistes comme un cercle vicieux (*samsara*), puisque « le sentiment du "moi", pour qu'on arrive tant soit peu à le ressentir, doit toujours être une sensation par rapport à "l'autre", à quelque chose au-delà du contrôle et de l'expérience de ce "moi".⁶¹ »

Quand Paul Ricœur nous parle du récit personnel comme d'une médiation privilégiée à l'interprétation de soi, c'est qu'il y a forcément, quelle qu'en soit la médiation, une nécessité

⁵⁶ *Ibid.*, p. 138.

⁵⁷ « [...] je suis devenu tellement fictif, je souffre d'un évanouissement incessant [...] Halte, j'arrête : petit à petit modestement, avec des points d'appui solides, je me rebâtirai. Je me reconstruirai sur d'authentiques fondements. [...] grâce à mon histoire véritable, je reconstituerais mon squelette. Je cesserais d'être un néant invertébré. [...] enfin une vie solide comme du roc, bâtie sur du Cogito : *j'écris ma vie, donc j'ai été*. Inébranlable. Si on raconte sa vie pour de vrai, ça vous refait une existence [...] L'autobiographie n'est pas un genre littéraire, c'est un remède métaphysique. » (Serge Doubrovsky, *Le livre brisé*, éditions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche, Paris, 1989, p. 328).

⁵⁸ *Ibid.*, p. 212.

⁵⁹ Eckhart Tolle, *Unité avec toute vie*, trad. de l'anglais par Annie J. Ollivier, Ariane éditions, Outremont, 2009, p. 138.

⁶⁰ Alan Watts, *op. cit.*, p. 122.

⁶¹ *Ibid.*

pour le *moi* de se communiquer. « Communiquer », je le rappelle, signifie : mettre en commun, prendre part, partager, mais surtout : entrer en relation avec⁶². Car, comme le dit Suzanne Jacob, « C'est en comparant le sien aux récits qui l'entourent que chacun ajuste son récit.⁶³ » Mais en faisant de ce récit une assomption du personnage, en cherchant à le contrôler plutôt que de le voir en tant qu'outil, médiation, ne nous enfoncerions-nous pas dans ce cercle vicieux de l'ego? Comme s'il y avait, dans ce besoin viscéral de se communiquer, une phobie de se perdre soi-même en tant qu'entité, de peur « que le point de vue que l'on appelle "moi" ne disparaisse, ne laissant derrière lui qu'un monde d'objet ou "d'autres".⁶⁴ » Ce qui, d'une part, soulignerait d'autant plus l'importance du récit – puisqu'il « met le narrateur à l'abri d'un engloutissement en lui-même, d'un anéantissement⁶⁵ » – mais d'autre part, pourrait négliger l'objet même de la médiation au profit du personnage. Ce qui, d'une manière ou d'une autre, nous ramène à notre questionnement initial sur l'autoréférence.

Or faisant fi du personnage, de son récit, de ses fictions, que reste-t-il donc à communiquer qui ne serait pas de l'ordre de l'image ou de l'information? La chose est d'autant plus subtile qu'une société en quête de soi, de récit et de sens ne peut qu'y accorder un minimum d'importance. L'ego croit dans une telle nécessité de comparaison qu'il oblitère sans doute la forme de singularité la plus à même de se manifester; ce qui, derrière l'identité narrative, peut-être, chercherait à s'exprimer à travers elle : un rythme, un tempo, une tonalité, un style, un souffle issus d'une sensibilité particulière, d'une spontanéité, d'une intention...

S'il est de la nature du moi de se communiquer, de s'exprimer, de se transmettre, mais si nous éprouvons notre corps comme un travesti qui usurpe notre identité et parasite notre communication, quel autre moyen reste-t-il de nous rendre présents aux autres sans que notre corps n'interpose sa présence, si ce n'est la création?⁶⁶

⁶² CNRTL : Centre national de ressources textuelles et lexicales, étymologie de « communiquer », en ligne, <<http://www.cnrtl.fr/etymologie/communiquer>>, consulté le 27 mars 2015.

⁶³ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Boréal, Montréal, 2001, p. 18.

⁶⁴ Alan Watts, *op.cit.*, p. 167.

⁶⁵ Suzanne Jacob, *op.cit.*, p. 115.

⁶⁶ Nicolas Grimaldi, *op.cit.*, p. 39.

Le deuil de soi qui mène au jeu

J'aurai beau dire n'importe quoi à mon sujet, m'observer de l'intérieur et tenter de mon mieux d'exprimer ce que je sens, ressens, crois voir ou crois vivre, je ne pourrai jamais en transmettre qu'une interprétation. Interprétation qui, elle-même, à son tour, sera interprétée par un autre vécu, un autre point de vue, une autre sensibilité. Je serai disloqué en mille miettes par autant de versions de moi-même m'échappant de toute part et quiconque m'en aura pris des bouts me renverra l'image qu'il aura assemblée à partir de sa vision du monde. Et dès lors il sera libre à moi de choisir quel chapeau revêtir pour m'inscrire quelque part dans un reflet convenable, l'extérieur me ramenant à moi-même et inversement, jusqu'à la fin des fins.

Ainsi se joue le jeu du Moi dans le *mythe fondamental* de l'Inde ancienne⁶⁷. Le Moi (*ham-sa*, qui signifie « je suis cela ») est tout le monde et personne à la fois. Nul ne peut le décrire ni lui donner de nom, il est ce qui est dans l'instant éternel, intérieur et extérieur, *nirguna* et *saguna*. Lorsqu'il expire, il est *Brahma* (le créateur) et lorsqu'il inspire, il est *Siva* (celui qui détruit l'illusion). Le jeu du Moi (*lila*) consiste à se perdre et à se retrouver dans un tour de passe-passe sans début et sans fin. Quand il se perd, le Moi perd tous ses membres, toutes ses formes et le souvenir d'être la seule et unique réalité. Dès lors il joue à être la vaste multitude des êtres et des choses. Quand il se retrouve, le Moi recouvre la mémoire et redevient unique. Ainsi se fait-il ses propres représentations, s'auto-divertissant de ses propres illusions, pouvoirs magiques et artifices de lui-même nommés *maya*.

J'aime particulièrement ce mythe, car il rappelle l'importance du jeu et de la création comme palliatif d'un soi fictionnel. Car même ce qui serait le plus susceptible de nous rapprocher du Moi : le zen, la méditation, la pleine conscience ou attention totale, conduisent tous au même point, soit le vide et l'abstraction du mirage identitaire. Car la présence ramène au reste, aux autres et aux choses desquels nous sommes part entière, dans lesquels nous nous fondons, disparaissions.

Je ne peux m'observer qu'en fonction de mes rapports, parce que toute vie est relations. Il est inutile de s'asseoir dans un coin et de méditer sur soi-même. Je ne

⁶⁷ Alan Watts, *op. cit.*, p. 138.

peux pas exister isolé. Je n'existe que dans mes rapports avec des personnes, des choses, des idées, et en étudiant mes rapports avec le monde extérieur, de même que ceux que j'entretiens dans mon monde intérieur, c'est par là que je commence à me comprendre.⁶⁸

Ce que permet principalement la pleine présence, la méditation, c'est de se distancier de l'ego, de le mettre à l'écart. En cela, toute pratique, discipline ou action dans laquelle l'attention s'investit complètement est à même de produire cet effet d'absorption dans « l'instant éternel ». La personne s'y trouvant entièrement impliquée, corps et esprit assemblés en un point de l'espace et du temps. L'écriture en est, pour peu qu'on s'efforce de s'y appliquer. Seulement, son action n'est pas sans résistance, et sa pratique exige un continuel recentrement, en ce qu'on y entre et ressort constamment, dans un va-et-vient relatif entre ego et oubli. Quand on sait qu'on y entre, c'est qu'on en est déjà sorti.

Ce court laps d'écriture où l'ego disparaît est la porte par laquelle passe la médiation. L'ouverture par où parle ce que l'on n'écrit pas mais exprime au travers; l'écriture disant bien davantage que son propre propos. Ce pourquoi, donc, d'une certaine manière, vous me percevez mieux que je ne saurais le faire. Car ma personne, se croyant à l'abri dans la maîtrise des mots, ne demeure pour elle-même qu'une « consolation fausse », celle « d'être à soi-même son rempart et sa propriété : contre toute éventualité sa chose la plus secrète, la mieux gardée.⁶⁹ » Alors qu'en vérité, je ne serai pour moi-même à travers l'écriture rien de moins qu'un travail sur la langue, qu'un travestissement. Car le langage est un système, et « Tout système est un viol du réel, une reconstruction plus ou moins brutale de celui-ci.⁷⁰ »

Ainsi donc, le mode d'expression, quel qu'il soit, reste une courroie de transmission, un interprète entre l'affect, la pensée et la forme qui en résulte. L'intention initiale s'empêtrant dans le plastique des mots, du lexique, de la grammaire, des règlements. Vous essayez de communiquer quelque chose de précis, c'est là, ça tient, puis vous vous retrouvez enfermé dans une forme, un système lexical qui vous rejette, qui ne veut plus de vous, duquel bouger le moindre bloc ferait s'effondrer tout l'ensemble. Bien que votre intention soit d'y entrer, de vous y poser comme sujet, à partir du moment où la forme prend une certaine morphologie

⁶⁸ Jiddu Krishnamurti, *Se libérer du connu*, trad. de l'anglais par Carlo Suarès, Stock, Paris, 1996, p. 26-27.

⁶⁹ René Lapierre, *L'entretien du désespoir*, Les Herbes rouges, Montréal, 2001, p. 89.

⁷⁰ Pierre Bertrand, *op.cit.*, p. 14.

vous n'y êtes déjà plus. Dès lors la voix de votre texte « n'énonce plus une identité mais quelque chose d'autre, une infinie subjectivité tendue entre le dehors et le dedans.⁷¹ » Incidemment, un deuil se fait, le jeu commence. Vous n'êtes maintenant plus le centre du texte, mais un ouvrier acharné à moduler ce que le texte accepte bien de vous octroyer, histoire de laisser s'exprimer du mieux que possible le peu de vous-même qui reste en lui.

⁷¹ René Lapierre, *op.cit.*, p. 85.

SABOTAGE

Le (Je)u⁷²

De par son caractère encore expérimental et relativement libre de contrainte, l'autofiction m'est apparue comme le meilleur vecteur pour explorer les territoires de la fiction identitaire, sur le fond comme sur la forme. Autofiction, ce pléonasme... disait Brault⁷³. Sans doute n'était-il pas si loin. Toujours est-il que ce tandem identité/fiction, pour prendre forme par l'écriture, devait d'abord s'orienter vers une certaine ligne directrice, laquelle ne pouvait s'établir qu'isolément, considérant la mosaïque que représente l'appellation. La suite m'apparaissait comme une évidence : j'allais devoir me bidouiller une autofiction sur mesure.

Des innombrables définitions, critères et signes distinctifs associés à la forme, ce sera surtout l'aspect ludique qui captera mon attention. De mémoire, je dirais que le jeu a toujours pris une place prédominante dans mon écriture, quelle qu'en soit l'orientation. L'invention, l'expérimentation constituaient sans doute le seul fil conducteur entre mes textes, au point qu'un professeur en vienne à m'avouer un jour ne jamais avoir su quoi faire de mon cas. Dans la logique de la chose, il n'apparaît donc pas étonnant que mon dévolu se soit arrêté sur cette facette de l'autofiction. J'éprouvais déjà une grande fascination pour la culture postmoderne : le rapport à l'image, à la représentation; l'intérêt pour la vie de l'autre, la « peoplelisation »; la démarche allait de soi.

En jouant autant sur les codes de l'exhibition que sur ceux du voyeurisme, l'intention viserait à reproduire les artifices de l'autoréférence dont nous parlions en amont. Brouiller les pistes, créer de fausses impressions, y insérer du vrai, du récit, de la fabulation, tout mélanger jusqu'à dénaturer le personnage social, le mener à sa perte, comme disait Ferron, pour descendre en « ce lieu où je suis le plus faible et où j'accepte de tomber, de rencontrer ce que je crains le plus.⁷⁴ »

Je propose donc, en cette fin de parcours, d'exposer brièvement les principaux artifices ayant influencés l'élaboration du roman qui précède. Tous sont attribuables au jeu autofictionnel et s'inscrivent parmi les rares points de rencontre entre les différentes

⁷² En référence à la formule de Vincent Cespedes, dans *Mélangeons-nous : Enquête sur l'alchimie humaine*, Maren Sell, Paris, 2006.

⁷³ Jacques Brault, *Chemins perdus, chemins trouvés*, Boréal, Montréal, 2012, p. 156.

⁷⁴ René Lapierre, *Figures de l'abandon*, op.cit., p. 95.

définitions. Conséquemment à ma démarche générale, il me semble approprié de les énumérer ici, ne serait-ce que pour ne pas perdre de vue que « tout texte – ou en tout cas, de façon indubitable tout texte de fiction – est donc avant tout un jeu de langage, et [qu'] il est à lire pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme une inévitable stratégie.⁷⁵ »

⁷⁵ Louise Milot, « Comment lire un texte de fiction? », dans Hans-Jürgen Greif (dir.), *Le risque de lire*, Nuit blanche éditeur, Université Laval, Québec, 1998, p. 28.

Six étapes à considérer pour un jeu littéraire de la perte de soi

1. *Le nom propre*

L'hétéronymie demeure sans doute le facteur le plus important pour une implication complète de l'auteur dans le jeu autofictionnel. En donnant son nom propre à son protagoniste, l'auteur crée ainsi l'équation auteur = narrateur = personnage. Ces trois derniers devenant indissociables, engagent la figure sociale de l'auteur dans son entièreté, mettant en jeu son identité au sens strict; ce qui est un acte d'une toute autre portée que de suggérer des similitudes et des affinités avec l'un de ses personnages. Car « En nommant un personnage de son nom, un écrivain engage symboliquement et affectivement sa personne.⁷⁶ »

Le nom propre, nous dit Paul Ricœur, ne renvoie qu'à un seul référent, contrairement à d'autres formules autoréférentielles comme *je* ou *moi-même*. Le langage ordinaire faisant de la chose et du nom qui la désigne une seule et même donnée⁷⁷. Ainsi Yoan sera perçu à la fois comme signifiant et comme signifié. En cela, l'inscription du nom propre conditionne la lecture, scelle le pacte autobiographique, mais aussi le pacte référentiel, puisque le lecteur s'attendra à lire des événements qui ont leur référent dans la réalité. « Il y a là une idée forte, à savoir que l'auteur doit être sincère et authentique et avoir vécu ce qu'il raconte, s'il s'est engagé sous son nom.⁷⁸ » Ce qui démontre, par ailleurs, toute la charge sociale, symbolique et affective que véhicule, dans la culture occidentale, le nom propre d'une personne.

2. *La réception*

Le pacte autobiographique s'en verra d'autant plus scellé si le profil du personnage répond à ce que Vincent Colonna appelle « le *profil thématique* de la figure auctoriale⁷⁹ ». Il s'agit des trois paramètres analogues à l'identification de l'auteur : l'identité (nom et substituts), la personnalité (âge, profession, nationalité, etc.) et l'univers environnant (époque,

⁷⁶ Vincent Colonna, *L'autofiction, essai sur la fictionalisation de soi en littérature*, Linguistics, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), 1989, p.47, en ligne, <<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006609/document>>, consulté le 09 avril 2015.

⁷⁷ Paul Ricœur, *op.cit.*, p. 140.

⁷⁸ Anne Strasser, *De l'autobiographie à l'autofiction: vers l'invention de soi*, dans *Autofiction(s), Colloque de Cerisy 2008*, en ligne: <http://presses.univlyon2.fr/files/AnneStrasser_1.pdf>, consulté le 09 avril 2015.

⁷⁹ Vincent Colonna, *op.cit.*, p. 134.

lieu, situations vécues). Ces trois paramètres demeurant accessibles pour quiconque – par les voies du paratexte, notamment –, permettent au lecteur, sans même connaître l’auteur, de se faire une idée générale de la personne à qui il a affaire. Puisque ce sera par l’entremise de ces informations paratextuelles que le nom d’auteur, comme le disait Michel Foucault, se chargera d’une fonction autant classificatoire que descriptive⁸⁰. De par les informations dont il dispose, le lecteur peut ainsi faire ses propres associations, jugements ou interprétations vis-à-vis de l’auteur, ce qui, incidemment, influencera sa lecture.

Par ailleurs, une œuvre sera lue différemment en fonction de la proximité ou de l’éloignement spatio-temporel entre ces derniers. Si l’auteur et le lecteur sont contemporains, l’acte de lecture sera bien différent que si cent ans les séparaient. Le lecteur cherchera forcément à se comparer, à s’identifier ou à juger son contemporain en fonction de ses propres références, de la morale, des us et coutumes de son époque. De ce point de vue, nous pourrions même dire que l’espacement du temps produit à la lecture une distanciation similaire à celle que génère la fiction. La similitude des traits caractéristiques d’un personnage avec ceux de son auteur (contemporain) renforce donc le pacte de lecture et, de fait, l’implication du lecteur vis-à-vis l’œuvre. C’est en quoi le nom propre constitue, hors de tout doute, « une pièce essentielle dans le mécanisme de la lecture.⁸¹ »

3. *La simulation*

Si l’implication du nom propre contribue fortement à la mise en place du pacte autobiographique – qui, lui, influence la réception – elle n’en constitue pas moins au sein du jeu autofictionnel qu’un effet de réel parmi d’autres. Car un peu à la manière de la personnalité postmoderne, le personnage d’autofiction prend davantage la forme d’une coquille vide disposée à accueillir de multiples identités. Comme le dirait Régine Robin, nous avons affaire à « une personne avec personne dedans.⁸² » Car, d’une certaine manière, les mécanismes de ce personnage sont du même ordre que ceux de la simulation dont nous parlions plus haut; une référence qui se réfère à elle-même et qui, accessoirement, cherche à se faire passer pour vraie.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 49.

⁸¹ *Ibid.*, p. 48.

⁸² Régine Robin, *op.cit.*, p. 26.

Voilà donc le principal moteur du jeu autofictionnel : la dénonciation parodique d'un système de signes s'auto-référant. L'écriture visant ainsi à exposer de l'intérieur un sujet vide qui, en voulant prendre consistance, ironiquement, « met en scène sa propre suppression.⁸³ » Il s'agit là d'un élément fondamental à la déconstruction autobiographique; une façon, pour ainsi dire, d'en démontrer l'impossibilité. Pour Régine Robin, à partir du moment où le caractère fictif de l'identité est mis de l'avant, le pacte autobiographique s'en voit nécessairement défait⁸⁴. Or la chose n'est peut-être pas aussi simple que cette seule affirmation pourrait le laisser entendre, puisqu'une mise en scène susceptible de représenter la fiction identitaire implique nécessairement différents procédés, lesquels sauront constituer la suite de notre énumération.

4. *Le brouillage du référentiel*

L'essentiel du jeu repose donc sur les différentes manières par lesquelles l'auteur parviendra à semer le doute au sein du texte. C'est en créant différents points de tension entre pactes autobiographique et fictionnel qu'il suscitera ainsi une lecture active à même de participer aux propositions du texte. Une sorte d'« invitation à lire entre les lignes, à dévoiler des énigmes, en un mot, à participer à la lecture de manière créative.⁸⁵ » Il s'agit donc de créer des leurres, des fausses pistes ou des pièges, comme de faire passer des vérités pour des mensonges, ou vice-versa; exagérer des traits, des tensions dramatiques qui se désamorceront d'elle-même en cours de route. Une stratégie qui, par moments, « consiste à faire croire au lecteur le contraire de ce que le narrateur lui propose de croire.⁸⁶ »

Or le choix d'un narrateur TDAH, en ce qui me concerne, ne relevait pas du pur hasard. Par ses pertes d'attention, ses trous de mémoire, un tel narrateur permet d'ouvrir des blancs dans le récit, de créer des zones d'ombre, de suspicion, d'embrouiller la frontière du fictif. Car la mémoire fragmente, sélectionne, éparpille, modifie ou comble relativement ses pertes par des fictions. Le récit d'événements, s'écrivant par rétrospection, s'élaborera sous de nouvelles

⁸³ Georges Gusdorf, *Les écritures du moi – ligne de vie I*, Odile Jacob, Paris, 1991, p. 80.

⁸⁴ Régine Robin, *op.cit.*

⁸⁵ Mar Garcia, *L'étiquette générique autofiction : us et coutumes*, Universitat Autònoma de Barcelona, 2009, en ligne, <<http://cedille.webs.ull.es/cinco/garcia.pdf>>, consulté le 09 avril 2015.

⁸⁶ Francis Guèvremont, « Ma lectrice est morte: Autofiction et autoréférence dans *Le livre brisé* de Serge Doubrovsky » dans *L'autobiographique*, vol. 39-40, Toronto, Trintexte, 2006, p. 28.

perceptions, lesquelles ordonnanceront les éléments restitués, rescapés de l'oubli, pour en faire une cohérence. Ce qui, du reste, n'est pas sans laisser quelque perte à l'identité même du narrateur et scripteur du récit. Car comme le récit s'élabore en fonction de la mémoire, et que la mémoire, comme le dit Georges Gusdorf, « définit la dimension maîtresse de l'identité personnelle », toute perte de celle-ci, représente pour quiconque « une diminution capitale de sa personnalité.⁸⁷ »

À l'inverse, un narrateur TDAH pourra autant brouiller les pistes par des descriptions tout à fait précises de certaines situations. Bien que la pensée populaire associe le déficit d'attention à une incapacité générale de se concentrer, les personnes TDAH font parfois preuve d'une surcapacité de focalisation (hyperfocalisation), un peu à la manière d'une personne autiste⁸⁸. Un tel personnage servira non seulement à atténuer la frontière entre les pactes de lecture, mais pourra s'inscrire lui-même symboliquement en tant que brouillage du référentiel.

5. La réflexivité

Semer le doute, d'accord, mais comment ne pas faire de ce jeu un sens unique dont seul l'auteur serait à même de percevoir les fils? Comment le lecteur pourrait-il tirer profit de ce jeu si le pacte dominant demeure celui de l'autobiographie, que l'auteur est « à la fois meneur du jeu, arbitre du jeu et enjeu du jeu⁸⁹ »? Nous voilà donc au cœur de cette idée d'un dévoilement du fictif dont parlait précédemment Régine Robin. Car le jeu autofictionnel consiste principalement en ceci : se dénoncer lui-même en se montrant « non comme le lieu d'une illusion [...] mais comme un laboratoire où ses mécanismes sont démontés et présentés à l'examen réjouit du lecteur.⁹⁰ »

Cela dit, la particularité de l'exercice ne devrait pas tant résider dans ses actes de transparence que dans sa manière de créer des zones d'ombre entre ceux-ci. Le défi d'une autofiction principalement ludique pourrait consister en une construction/déconstruction

⁸⁷ Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 10.

⁸⁸ Edward M. Hallowell M.D., *Le déficit d'attention: Comment vivre soi-même le déficit d'attention (avec hyperactivité)?*, TDAH Belgique, 2004, en ligne, <<http://www.tdah.be/tdah/tdah/adultes/vivre-avec-un-tdah>>, consulté le 15 février 2015.

⁸⁹ Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 127.

⁹⁰ Vincent Colonna, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, *op.cit.* p. 132.

constante des propositions, où le texte pourrait aussi bien détruire en aval ce qu'il aurait instauré en amont; une façon de mettre le lecteur sur ses gardes en l'impliquant dans une lecture active qui, bien que transparente, ne livrerait pas tout. Car comme le dit Paul Ricœur, la réflexivité, en dépit des apparences, représente un obstacle à la transparence recherchée dans l'acte de référer :

Si [...] on définit le signe comme une chose qui représente une autre chose, la transparence consiste en ceci que, pour représenter, le signe tend à s'effacer et ainsi à se faire oublier en tant que chose. Mais cette oblitération du signe en tant que chose n'est jamais complète. Il est des circonstances où le signe ne réussit pas à se rendre aussi absent; en s'opacifiant, il s'atteste à nouveau comme chose et révèle sa structure éminemment paradoxale d'entité présente-absente. Or la circonstance majeure où s'atteste l'opacité du signe, c'est celle où le fait de l'énonciation, en se réfléchissant dans le sens de l'énoncé, vient infléchir la visée référentielle elle-même.⁹¹

6. *L'impudeur*

Ainsi pourrions-nous affirmer, à la lumière de ce que nous venons de voir, que le jeu de l'autofiction se régit conjointement par une approche exhibitionniste et une esthétique de la transparence. Car l'impudeur, ici, dans l'exercice du jeu, aura tendance à faire davantage partie des effets de lecture, en intégrant, comme le rappelle Philippe Vilain, « une rhétorique réaliste qui montre seulement une illusion d'intime.⁹² » Tout comme le nom propre, la mise en scène d'un dévoilement, d'une confession, d'une intimité ou d'un interdit renforce l'effet de réel qui, de par sa crédibilité, ses allures d'exhibition, suscitera davantage la curiosité voyeuse du lecteur. Ce que, à l'instar de cette culture du « Vrai », j'ai voulu expérimenter par le biais de l'écriture.

Bien entendu, l'implication de ma personne sociale et de son *profil thématique* contribue à renforcer l'effet de réel. Mais l'immersion de celle-ci dans l'intimité d'une autre, en l'occurrence une personne vulnérable et handicapée, s'est imposée dans l'intention d'accentuer cet effet. L'intrigue basée essentiellement sur ce rapport d'intimité, l'interdit qui l'accompagne, la confession et le questionnement éthique que tout cela ne manque pas de

⁹¹ Paul Ricœur, *op.cit.*, p. 57.

⁹² Philippe Vilain, *Défense de Narcisse*, Grasset, Paris, 2005, p. 35.

susciter font tous autant partie d'une rhétorique de l'impudeur qui, je l'espère, sauront déstabiliser les assises du lecteur.

CRÉPUSCULE

Nous voilà maintenant à bon port. Je ne sais trop comment m'extraire de ces pages, si ce n'est qu'un peu maladroitement et sur un ton nostalgique. Tout se bouscule en même temps. Le changement de vie, les peines de cœur, la mort d'un proche s'ajoutent à la réécriture et au plan de carrière. Me reviennent à rebours les cinq dernières années qui auront façonné cette personne qui écrit et qui, au couchant de ce trop court essai, deviendra autre chose. Je patauge dans la même eau stagnante à replacer des mots, des virgules aux abords des mêmes thèmes depuis si longtemps que je peine à figurer la suite. J'aurai porté tout cela de la tête aux trapèzes jusqu'au milieu du ventre tant de journées que le premier obstacle consistera sans doute à en apprivoiser l'absence.

À défaut d'aperçu, je continue d'écrire. Même si rien ne m'assure que mon travail vaut quoi que ce soit. J'appréhende et redoute le pire scénario. De se faire récuser par sa propre passion doit être terrible. Trêve de larmes, cela dit. Je garde à l'esprit mes faiblesses : la surécriture, l'adverbe à outrance, la distance suffisante et le cabotinage... Le travail à faire, en ce sens, reste encore conséquent. Je suis conscient que ce que cache mon écriture est de l'ordre du sensible et qu'il me reste beaucoup à faire pour parvenir à l'exprimer. C'est pourquoi je perçois ce mémoire comme un bel entraînement. L'ouvrage des mots, avant toute chose, demeure une discipline. L'expérience de vie, je crois, fait un bon complément.

Que devrais-je rajouter à cette fin de parcours sans laisser l'impression de tourner sur moi-même? Je ne sais trop si mes objectifs auront été atteints. Si j'aurai su transmettre assez justement mes obsessions, mes idées. Il me semble que cette conclusion tire sur ma veste comme si j'oubliais quelque chose. Me voilà pris à me débattre entre deux chaises, avec encore toute cette matière au fond du ventre, prêt à passer à autre chose sans complètement y parvenir. Même si tout cela ne devait être que pour moi seul, je considère cette expérience comme une heureuse exécution. Je me plais à penser qu'au milieu des images retouchées, de l'autopromotion et de la glorification de la personnalité, l'autodérision et l'autosabotage symbolique deviennent des actes d'humilité. À défaut de grand retentissement, sans doute contribuent-ils à en atténuer un peu le sérieux. Le jeu du *moi* reste un jeu et sa mise à distance prend d'autant plus d'importance au sein d'un contexte social qui en brouille les frontières. De même que le « Vrai » orchestré de la vie quotidienne, notre image nous supporte, nous soutient, comme autant de fictions qui nous évitent de disparaître dans le *mêlement* des

autres. Elle n'est ni vérité, ni moi, ni autre, mais une part de tout cela, un rempart entre l'extérieur et nos propres faiblesses. Faute de pouvoir abolir ce rempart, de l'écorcher un peu m'apparaît raisonnable. Car si le *moi* se dissimule sous les coutures de notre personnage, sans doute s'expose-t-il davantage par la manière que nous avons de le jouer.

Bibliographie

- Angot, Christine, « Angot, Millet : deux enquête sur l'amour », dans *Le monde des livres*, en ligne : <http://www.lemonde.fr/livres/article/2008/08/29/angot-millet-deux-enquetes-sur-l-amour_1088734_3260.html#sU2j8zFuwBdiAE7> (consulté le 15 décembre 2014)
- Baudelle, Yves et al., *Nom propre et écritures de soi*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 304 p.
- Baudrillard, Jean, *Simulacre et simulation*, Galilée, Paris, 1981, 235 p.
- Benasayag, Miguel, *Le mythe de l'individu*, la Découverte, Paris, 2004, 175 p.
- Bertrand, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Bibliothèque québécoise, Montréal, 2014, 211 p.
- Bertrand, Yves, *Le jardin intérieur : construire son bonheur quotidien*, Liber, Montréal, 2004, 152 p.
- Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire*, Gallimard/Folio Essais, Paris, 2003, 374 p.
- Boisvert, Yves, *Le Postmodernisme*, Boréal, Montréal, 1995, 123 p.
- Boudon, Emmanuel, *Hyperactivité – Synthèse des Connaissances sur le TDAH en 2001*, Hyperactivité, troubles associés, TDA/H Belgique, 2001, en ligne : <<http://www.tdah.be/tdah/images/pdf/site/Documentation/2001%20etat%20des%20connaissances.pdf>>, 24 p. (consulté le 2 décembre 2014)
- Brault, Jacques, *Au fond du jardin*, Éditions du Noroît, Montréal, 1996, 140 p.
- _____, *Chemins perdus, chemins trouvés*, Boréal, Montréal, 2012, 294 p.
- Cespedes, Vincent, *Mélangeons-nous : Enquête sur l'alchimie humaine*, Maren Sell, Paris, 2006, 363 p.
- Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien, tome 1, Art de faire*, réédition Gallimard/Folio Essais, Paris, 2002, 416 p.
- Colonna, Vincent, *L'autofiction : Essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, thèse de doctorat de l'École des hautes études en sciences sociales, sous la direction de G. Genette, Paris, 1989, 368 p., en ligne : <<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006609/document>> (consulté le 9 avril 2015)
- _____, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Trystram, Auch, 2004, 250 p.

- Crinquand, Sylvie et al., *Par humour de soi*, Éditions universitaires de Dijon, Dijon, 2004, 262 p.
- Dillard, Annie, *En vivant, en écrivant*, trad. de l'américain par Brice Matthieussent, Christian Bourgeois éditeur/10/18, Paris, 1996, 142 p.
- Doubrovsky, Serge, *Le livre brisé*, Grasset et Fasquelle, Le livre de poche, Paris, 1989, 416 p.
- Dumont, François, *Approches de l'essai : Anthologie*, Nota bene, Montréal, 2003, 276 p.
- Ehrenberg, Alain, *L'individu incertain*, Calmann-Lévy, Paris, 1995, 351 p.
- Ferron, Jacques, *Du fond de mon arrière cuisine*, Éditions du Jour, Montréal, 1973, 290 p.
- Foucault, Michel, *L'ordre du discours*, Gallimard, Paris, 1971, 81 p.
- _____, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1990, 400 p.
- Duras, Marguerite, *Écrire*, Gallimard/Folio, Paris, 1995, 132 p.
- Garcia, Mar, *L'étiquette générique autofiction : us et coutumes*, Universitat Autònoma de Barcelona, 2009, en ligne : <<http://cedille.webs.ull.es/cinco/garcia.pdf>> (consulté le 09 avril 2015)
- Grimaldi, Nicolas, *Traité des solitudes*, Presses universitaires de France, Paris, 2003, 277 p.
- Guèvremont, Francis. « Ma lectrice est morte : Autofiction et autoréférence dans *Le livre brisé* de Serge Doubrovsky » dans *L'autobiographique*, vol. 39-40, Trintexte, Toronto, 2006, pp. 27-37
- Gusdorf, Georges, *Les écritures du moi – ligne de vie I*, Odile Jacob, Paris, 1991, 430 p.
- Hallowell, Edward M., *Le déficit d'attention: Comment vivre soi-même le déficit d'attention (avec hyperactivité)?*, TDAH Belgique, 2004, en ligne : <<http://www.tdah.be/tdah/tdah/adultes/vivre-avec-un-tdah>> (consulté le 15 février 2015)
- Iser, Wolfgang, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, trad. de l'allemand par Évelyne Sznycer, Bruxelles, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1985, 405p.
- Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Boréal, Montréal, 2001, 147 p.
- _____, *Comment pourquoi, Écrire*, Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2002, 88 p.
- Krishnamurti, Jiddu, *Se libérer du connu*, trad. de l'anglais par Carlo Suarès, Stock, Paris, 1996, 156 p.

- _____, *L'impossible question*, trad. de l'anglais par Carlo Suarès, Presses du Châtelet, Paris, 2010, 250 p.
- Lapierre, René, *L'entretien du désespoir*, Les Herbes rouges, Montréal, 2001, 107 p.
- _____, *Figures de l'abandon*, Les Herbes rouges, Montréal, 2002, 97 p.
- _____, *L'atelier vide*, Les Herbes rouges, Montréal, 2003, 150 p.
- Le Bart, Christian, *L'individualisation*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 2008, 316 p.
- Leclercq, Jean et al., *Phénoménologie littéraire de l'écriture de soi*, Éditions universitaires de Dijon, Dijon, 2009, 346 p.
- Lipovetsky, Serge, *L'ère du vide*, Gallimard, Paris, 1989, 328 p.
- Maffesoli, Michel, *Le temps des tribus*, La table ronde, Paris, 2000, 330 P.
- _____, *Homo eroticus : Des communions émotionnelles*, CNRS éditions, Paris, 2012, 297 p.
- _____, avec la participation du CEAQ, *L'homme postmoderne*, François Bourrin éditeur, Paris, 2012, 216 p.
- Mehl, Dominique, *La télévision de l'intimité*, Seuil, Paris, 1996, 253 p.
- Milot, Louise, « Comment lire un texte de fiction? », dans Hans-Jürgen Greif (dir.), *Le risque de lire*, Nuit blanche éditeur, Université Laval (département des littératures), Québec, 1998, p.p. 12-35
- Ouellette-Michalska, Madeleine, *Autofiction et dévoilement de soi*, XYZ éditeur, Montréal, 2006, 156 p.
- Rabaté, Dominique, *Poétique de la voix*, Éditions José Corti, Paris, 1999, 332 p.
- _____, et al., *Modernité 19 : L'invention du solitaire*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2003, 398 p.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil/Points essais, Paris, 1996, 424 p.
- Robin, Régine, *Le Golem de l'écriture*, XYZ éditeur, Montréal, 1997, 287 p.
- Singly, François de, *Les uns avec les autres*, Armand Colin, Paris, 2003, 267 p.

Strasser, Anne, « De l'autobiographie à l'autofiction: vers l'invention de soi », dans *Autofiction(s), Colloque de Cerisy*, 2008, <http://presses.univlyon2.fr/files/AnneStrasser_1.pdf> (consulté le 9 avril 2015)

Taylor, Charles, « Un entretien avec Charles Taylor », *Le monde*, 14-15 mai 1995 : 12

_____, *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, trad. de l'anglais par Charlotte Melançon, Boréal, Montréal, 2003, 712 p.

Tolle, Eckhart, *Unité avec toute vie*, trad. de l'anglais par Annie J. Ollivier, Ariane éditions, Outremont, 2009, 163 p.

Torres, Jean-Christophe, *Du Narcissisme*, L'Harmattan, Paris, 2011, 250 p.

Touraine, Alain et Farhad Khosrokhavar, *La recherche de soi : dialogue sur le sujet*, Fayard, Paris, 2000, 316 p.

Vilain, Philippe, *L'autofiction en théorie*, Transparence, Chatou, 2009, 123 p.

_____, *Défense de Narcisse*, Grasset, Paris, 2005, 235 p.

Watts, Alan, *Matière à réflexion, essais sur la relation de l'homme avec la matérialité*, trad. de l'américain par Maurice de Cheveigné, Denoël, Paris, 1972, 176 p.